

610

Inventaire de la collection

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2011

morceaux. de littérature

LES ÉROTIQUES
DE TOUS ÂGES SOUS LE MANTEAU

ANONYME : *Confession sexuelle d'un anonyme russe* (1870)
"Je crois que ma vie sexuelle pendant mon enfance a été assez extraordinaire par son intensité et que peu de gens ont des souvenirs aussi précis et aussi complets que les miens touchant les premières impressions sexuelles. J'ai tâché d'être le plus exact possible et cela donne peut-être quelque valeur à mon récit."

On ne sait rien de l'auteur de cette confession, un Russe du Sud, qui envoya son manuscrit, écrit dans un français impeccable, au sexologue Havelock Ellis. Il y raconte avec un grand luxe de détails son enfance et ses années de jeunesse vers 1870. Il n'est pas inutile de préciser que ces aventures enchantèrent Nabokov, qui y puisa la force d'achever *Lolita*.
Publié par Allia en 1994. 166 p. 4^e éd.

ANONYME : *Dirty Comics* (des années 20 aux années 50)
Les *Dirty Comics*, également nommés *Tijuana Bibles*, car beaucoup étaient fabriqués clandestinement au Mexique, portent bien leur nom. Ils sont vraiment sales et très comiques. Il s'agit de petites bandes dessinées pornographiques, le plus souvent de huit pages, qui mettent en scène les vedettes d'Hollywood ou de la politique dans les situations les plus scabreuses et que l'on vendait sous le manteau aux États-Unis dans les années 30 et 40. Ce présent volume constitue une anthologie qui rassemble les meilleures histoires mettant en scène les stars hollywoodiennes et les héros de bandes dessinées de l'époque.
Publié par Allia en 1999. Choisis et traduits de l'américain par François Escaig et Giulio Minghini. 128 p. 3^e éd.

ANONYME : *Dirty Comics, vol. 2* (des années 20 aux années 50)
Ce second volume met en scène les Marx Brothers (dans *Trois hommes dans une fille*), une Greta Garbo dont se dévoile le mystère, des apprenties starlettes prêtes à tout, mais aussi une Bonnie Parker fidèle à sa réputation, ainsi qu'un éclairage inédit sur la politique de Tchang Kai-Chek. Publié par Allia en 2004. Choisis et traduits de l'américain par François Escaig et Giulio Minghini. 123 p.

LOUIS ARAGON, BENJAMIN PÉRET & MAN RAY : 1929
"Je suis fouteur voilà ma gloire / Mon espérance est dans ma main / Je suis le plus grand fouteur de l'Histoire / Je décharge sur ton chien." (B. Péret)
La révolte dadaïsto-surréaliste adopta aussi la forme de la parodie obscène. Témoin ce livre ostensiblement scandaleux et blasphématoire où rien n'est caché de l'anatomie de Kiki de Montparnasse, pour illustrer divers pastiches pornographiques de poèmes, chansons anciennes et comptines. Publié par Allia en 1993. 48 p. 4 photos. 3^e éd.

PIERRE LOUÏS : *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation* (1926)
"Ne dites pas : 'Sa pine est trop grosse pour ma bouche.' Dites : 'Je me sens bien petite fille quand je cause avec lui.'" Le plus drôle des érotiques de LouÏs. Parodie obscène des manuels de savoir-vivre et mise à nu de l'hypocrisie des conventions sociales. Ces conseils aux petites filles furent encore interdits de publication en 1954. Publié par Allia en 1996. Précédé de *Pierre LouÏs et l'inconvenance* par Michel Bounan. Image de couverture : Gérard Berréby. 112 p. 8^e éd.

PIERRE LOUÏS : *Pybrac* (1927)
"Je n'aime pas à voir pendant sa nuit de noces / Un jeune époux trousser la pucelle, et jaunir / En trouvant sur le ventre, autour des poils en brosse, / Trois gros vits tatoués près du mot : 'Souvenir'."

Cet érotique de LouÏs est une parodie des quatrains moralisateurs de Guy du Faur de Pibrac (1529-1586). Chacun commence par ces mots : "Je n'aime pas à voir..." Suit un déluge d'obscénités d'une inventivité sans limites. On est ici dans la veine humoristique de LouÏs, qui malgré la crudité du propos, ne se départit jamais de la plus grande virtuosité métrique. Publié par Allia en 2005. 96 p.

PIERRE ARÉTIN : *L'Éducation de la Pippa* (XVI^e siècle)
"Les hommes veulent être trompés, ils préfèrent les feintes caresses aux vraies sans exagération. Ne sois jamais chiche de baisers, d'œillades, de sourires, de tendres paroles ; tiens toujours sa main, et de temps en temps mords-lui d'un coup de dents les lèvres, qu'il ne puisse s'empêcher de lâcher ce 'aïe !' si doux pour celui qui se sent meurtri avec volupté. L'art des putains est de savoir tirer des carottes à messires les nigauds." Deuxième partie, première journée. Publié par Allia en 1997. 180 p.

PIERRE ARÉTIN : *Les Roueries des hommes* (XVI^e siècle)
"Lui qui était rongé de plus de vilains chancres français que n'en eut jamais grand seigneur, il enfonçait son bouchon dans les goulots de toutes ; de son balai caudal, il balayait tous les fours, et leur passait à toutes le nœud coulant qui le pendra, je le souhaite." Deuxième partie, deuxième journée. Publié par Allia en 1997. 168 p.

PIERRE ARÉTIN : *La Ruffianerie* (XVI^e siècle)
"Un médecin connaît les complexions, les pouls, les défauts, les biles, les maladies de l'un et de l'autre : la maquerelle connaît les lubies, les humeurs, le caractère, les vices de n'importe qui. Le médecin trouve remède aux maladies du foie, du poumon, de la poitrine, du flanc : la maquerelle au mal de jalousie, de martel en tête, au mal de rage et au mal de cœur, tant pour les femmes que pour les hommes. Mais

la maquerelle l'emporte d'autant sur le médecin que le mal d'amour est plus tenace et plus féroce que le mal de l'utérus." Deuxième partie, troisième journée. Publié par Allia en 1997. 184 p.

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des nonnes* (XVI^e siècle)
 "Attendrie que je fus par son préambule monacal, dans lequel il me contait plus de bourdes que n'en content les horloges détraquées, il me jeta sur le dos avec un Laudamus te, comme s'il avait à bénir les rameaux, et de ses cantiques m'enchanta si bien, que je le laissai aller."
 Première partie, Première journée. Publié par Allia en 1995. 110 p. 2^e éd. Texte inclus dans les *Ragionamenti*, figurant au catalogue général.

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des femmes mariées* (XVI^e siècle)
 "Elle ouvrit la porte du cabinet, et me fit toucher de la main un quidam qu'au premier contact je jugeai être de ceux qui ont un nerf plus gros que de pain à manger. Et sur-le-champ, devant mes yeux, elle s'allongea sur lui et, plantant la maison sur la cheminée, lui fit forger deux clous d'une chaude, enfourner deux pains d'une haleine, tout en s'écriant : 'J'aime mieux qu'on me sache putain et heureuse, que femme honnête et désespérée.'
 Première partie, Deuxième journée. Publié par Allia en 1996. 2^e éd. Édition épuisée mais texte inclus dans les *Ragionamenti*, figurant au catalogue général.

PIERRE ARÉTIN : *La Vie des courtisanes* (XVI^e siècle)
 "Une putain ne semblerait pas être putain, si elle n'était coquine, par grâce et privilège ; une putain qui n'aurait pas toutes les qualités de la putain serait une cuisine sans cuisinier, un repas sans boire, une lampe sans huile, un macaroni sans fromage."
 Première partie, Troisième journée. Publié par Allia en 1996. Édition épuisée mais texte inclus dans les *Ragionamenti*, figurant au catalogue général.

LES DESSOUS DE L'ÂGE CLASSIQUE...
 SOUS COUVERT D'ÉDUCATION

ANONYME : *L'École des filles* (1655)

Il s'agit de l'instruction bien particulière d'une jeune fille par une cousine nettement plus avertie. Un tel enseignement, voluptueux, précis et complet est destiné, aux dires de l'auteur, à ses lectrices : "Belles et curieuses damoiselles, voici l'école de votre sagesse." Cette incitation à la débauche de jeunes filles a été publiée anonymement en 1655 et immédiatement saisie et confisquée. De nombreuses contrefaçons ont contribué à diffuser cet ouvrage. L'éditeur et ami de Baudelaire, Poulet-Malassis, le réimprima en 1865. Plus récemment, en 1959, il fut réédité avec une étude de Pascal Pia.

PREMIER DIALOGUE : "Cet engin donc avec quoi les garçons pissent s'appelle un vit, et quelquefois il s'entend par le membre, le manche, le nerf, le dard et la lance d'amour, et quand un garçon est tout nu, on lui voit cela qui lui pend au bas du ventre, comme une longue tette de vache, à l'endroit où nous n'avons qu'un trou pour pisser. – Oh ! quelle merveille !"
 Publié par Allia en 1997. 80 p.

DEUXIÈME DIALOGUE : "C'est ainsi qu'il en prend des amours des hommes, et quelques simagrées que fasse un amant devant nous, quelques larmes qu'il répande, et quelques protestations d'honneur, d'amitié et de respect qu'il nous fasse, tout cela ne va qu'à nous renverser sur le lit, gagner le dessus et nous trousser insolemment la cotte, nous saisir d'abord au poil qui nous croît au bas du ventre sur la motte, se couler par force entre nos cuisses, et en nous empoignant à belles mains par les fesses, nous tirer à eux, malgré que nous le voulions bien."
 Publié par Allia en 1997. 144 p.

ANONYME : *La Fameuse Comédienne* (1688)

“Si Molière s’est fait distinguer entre les auteurs célèbres, sa femme n’est guère moins fameuse entre les femmes galantes. Et si des gens de toutes nations ont trouvé admirables les pièces qu’il a données au théâtre, sa femme a eu des amants de toutes professions, et l’on a donné moins de louanges à Molière que l’on a dit de douceurs à sa femme.” L’auteur de ces révélations quelque peu venimeuses publiées en 1680 est inconnu. Les noms de Racine et de La Fontaine ont été avancés, sans preuve. Il s’agit de la vie privée d’Armande Bédart, épouse puis veuve de Molière. L’auteur anonyme de ce libelle scandaleux dévoile ici la nature plus putassière et manœuvrière que spirituelle ou tendre de celle qui inspira tour à tour à Molière les personnages de Célimène et d’Agnès.

Publié par Allia en 1997. 80 p.

ENTRE AMOUR DIVIN ET AMOUR CHARNEL

BERNARD DE CLAIRVAUX : *Qu’il me baise d’un baiser de sa bouche !* (Quatre sermons sur le Cantique des Cantiques) (XII^e siècle)

“Ma face vous a cherché ; je chercherai, Seigneur, votre visage adorable. Car vous m’avez fait sentir votre miséricorde dès le matin, lorsqu’étant couché dans la poussière, et baisant les traces sacrées de vos pas, vous m’avez pardonné les désordres de ma vie passée. Puis, quand le jour a grandi, vous avez réjoui l’âme de votre serviteur, lorsque, par le baiser de votre main, vous lui avez aussi accordé la grâce de bien vivre. Et maintenant, que reste-t-il, Seigneur, sinon que, daignant m’admettre aussi au baiser de votre bouche divine, dans la plénitude de la lumière, et dans la ferveur de l’esprit, vous me combliez de joie par la jouissance de votre visage ?”

Fondateur et premier abbé de l’abbaye de Clairvaux, Bernard rédigea les statuts de l’ordre des Templiers.

Homme d’action et de spiritualité, il passa sa vie à courir le monde. Ces sermons sur le Cantique des Cantiques, le texte le plus ouvertement sensuel de la Bible, se présentent comme un traité du baiser. Comme l’amant avide du baiser de son amante, celui qui tend à la grâce n’en finit pas de chercher le moyen de recevoir le baiser qui le conduira à l’extase.

Publié par Allia en 1999. Traduit du latin par les abbés Dion et Charpentier. Suivi du *Cantique des Cantiques*. 64 p. 2^e éd.

ANONYME : *Incitation à l’amour de Dieu* (1610)

“Il n’est rien de plus savoureux / Sinon lorsque l’Époux vous touche / Et donne un baiser de sa bouche, / De sa chaste épouse amoureux. / Lorsqu’une âme arrive à ce point, / Comme en une eau suave un navire, / Elle se perd, elle chavire / Et ne peut s’avancer plus loin. / Ce baiser, d’une douceur rare, / Malgré sa grande brièveté, / Est d’une telle intensité / Que l’âme de soi s’y égare.”

Écrite à Salamanque à la fin du XVII^e siècle, en pleine Contre-Réforme, cette pièce poétique qui tente d’opposer aux séductions de l’amour humain l’intensité de l’amour divin surprend le lecteur moderne par son intensité charnelle. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. 128 p.

THÉRÈSE D’AVILA : *Je vis mais sans vivre en moi-même* (XVI^e siècle)

“Que mon plaisir soit dans les larmes / Et mon répit soit la frayeur / Ma sérénité la douleur / Que dans l’affliction soit mon calme. / Mon amour soit dans la tourmente / Dans la blessure mon confort / Et que ma vie soit dans la mort / Dans le rejet ma récompense.”

Thérèse d’Avila raconte qu’elle aimait chanter sur la route en allant visiter ses couvents. Elle faisait preuve d’une grande facilité pour composer des vers, souvent courts et au rythme syncopé ; sortes de parodies religieuses de chansons d’amour, selon la mode à l’époque. Quelquefois,

elle partait d'un refrain connu et en transformait les couplets ou bien en reprenait la mélodie ou un simple vers. Thérèse d'Avila "écrit comme on parle" – dit-elle –, sans se relire, avec des tournures populaires ou des mots rustiques. Dans cette nouvelle traduction, Line Amselem a voulu respecter la brièveté un peu abrupte et passionnée des petites chansons carmélites, afin d'en faire percevoir le rythme et le goût de la rime, sans en dénaturer le sens. Une manière de découvrir sous un nouveau jour les fondements du catholicisme, redéfinis et réaffirmés par ces vers.

Née en 1515 en Espagne, à Avila, Thérèse entre à 20 ans au Carmel. Un soir d'avril 1560, un ange lui apparaît, transperçant son cœur avec un "dard en or". Préoccupée depuis longtemps par le "relâchement de discipline qui règne chez les carmélites", elle fonde en 1562 le couvent St Joseph d'Avila. S'ensuit une réforme catholique, bientôt approuvée par Rome et s'étendant à toute l'Espagne. Thérèse part alors sur les routes de Castille et d'Andalousie pour donner naissance à dix-sept monastères. Elle meurt en 1582 à Alba. Publié par Allia en 2008. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. Image de couverture : Titien. 128 p.

LOPE DE VEGA : *Soliloques amoureux d'une âme à Dieu* (1626)
 "Venez, Seigneur et Dieu du Ciel / J'appelle des fosses profondes / Que creusent les périls du monde / Où je fus en danger mortel."

Nés d'une crise mystique qui conduira Lope au sacerdoce, ces *Soliloques*, loin d'être un livre pieux nimbé de pureté exclusivement spirituelle, conservent toute l'ardeur sensuelle qui caractérise le tempérament du poète. Variations sur le thème spécifiquement espagnol du *desengaño*, de la désillusion, ces vers mêlent amour sacré et profane avec une intensité dramatique constante. Le pénitent qui se confesse au pied de la croix implore le pardon comme un amoureux réclame une faveur à la dame qu'il courtise. Surnommé par Cervantès "monstre de la nature", en raison

de sa puissance vitale autant que littéraire, Lope de Vega (1562-1635) est une figure majeure du "siècle d'or" espagnol. Considéré comme l'inventeur de la comédie à l'espagnole, il écrivit, dit-on, plus de 1500 pièces, mais aussi des œuvres romanesques, lyriques, burlesques ou mystiques. "Il était précisément, écrivit Voltaire, ce que fut Shakespeare en Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance." Publié par Allia en 2006. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. 96 p.

L'ÉPINEUSE RELATION
 ENTRE HOMME ET FEMME
 AU CRIBLE DU CYNISME

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Virginibus Puerisque* (1876-79)
 "Je dirais presque qu'il faut un certain talent à ceux qui ont l'intention de passer leur vie ensemble sans mourir d'ennui." *Virginibus Puerisque*, que l'on pourrait traduire par "aux demoiselles et aux garçons" ou, plus simplement, par "aux célibataires", rassemble quatre essais consacrés à l'épineux problème du mariage et, plus généralement, aux relations entre les hommes et les femmes. Sur le coup de foudre, la jalousie, l'infidélité, ou l'assortiment des goûts, Stevenson livre des aperçus paradoxaux, sans jamais se départir d'un cynisme de bon aloi. Ces textes incompréhensiblement restés inédits en français, sont des merveilles de finesse, d'humour, avec une légèreté dans la profondeur qui porte à son plus haut niveau l'art des essayistes anglais. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzimons, 64 p.

ASGER JORN : *La Genèse naturelle* (1963-64)
 "C'est un fait que ni les hommes ni les femmes ne sont aujourd'hui satisfaits les uns des autres. La question est de savoir si c'est le fait d'une malédiction originelle qui les condamne à s'entre-déchirer, ou si les conflits qui les opposent

n'expriment qu'un moment transitoire de l'histoire humaine. Alors, partons du début."

Écrite entre 1963 et 1964, corrigée par Guy Debord et sous-titrée "Sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles", *La Genèse naturelle* est un véritable objet littéraire non identifié qui dissimule la plus grande liberté d'esprit sous l'apparence d'un sérieux imperturbable. Cette truculente parodie, saga inversée proche du canular, retourne, avec une joyeuseté apparemment enfantine, la grande duperie qui a engendré les prétendues valeurs d'un monde durablement mystifié.

Publié par Allia en 2001. Préface d'Alice Debord. Image de couverture : Lydéric Motte et Benjamin Bouin. 80 p. 2^e éd.

JOUISSANCE... EN SUBSTANCE...

ANONYME : *Les Réveries du toxicomane solitaire* (1997)

"Je fus un toxicomane appliqué. Tout de suite, je considérai comme un rare privilège de prendre de l'héroïne. Cette joie, jamais je ne l'ai bradée. Tout du rituel et du plaisir conserva son aspect lustral. Rien de peccamineux dans mon intoxication. Ce fut la grande affaire de ma vie. J'avais rencontré ma Béatrice. Je dois à l'héroïne mes plus grandes jouissances en ce monde."

La drogue fut, pour l'anonyme auteur de ces *Réveries*, le parfait moyen d'échapper à la société marchande. Ce témoignage atypique, jamais misérabiliste ni prosélyte, est par ailleurs écrit dans une langue magnifique.

Publié par Allia en 1997. 72 p.

ANONYME : *Journal d'un morphinomane* (1896)

"23 avril. – Pas trop bien depuis quelques jours et pas content de moi à cause de cette fâcheuse morphine dont je ne puis me défaire tout en m'en dégoûtant de plus en plus. C'est vraiment étrange ! Ma guérison me semble possible et cependant je ne parviens même pas à diminuer."

Ce document rédigé par un médecin français installé en Cochinchine fut d'abord publié en 1896 dans les *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et pathologique*. Il débute ainsi, le 2 octobre 1880 : "Je m'habitue vraiment à cette morphine et n'ai pour elle que des actions de grâce", pour s'achever le 22 mars 1894, veille de la mort de son auteur : "Mieux. Crachats gris, purulents, avec quelque teinte rouillée, encore gêne respiratoire. J'ai pu sortir cependant par un beau temps printanier qui depuis plusieurs jours fait ma tentation." Entre ces deux dates, la description minutieuse et glaçante de la dépendance à la morphine et des vaines tentatives pour y échapper.

Publié par Allia en 1997. Édition établie par Philippe Artières. 128 p.

NICK TOSCHES : *Confessions d'un chasseur d'opium* (2000)

"Vous comprenez, il fallait vraiment que j'aie en enfer. J'avais, pour ainsi dire, le mal du pays."

"J'étais né, écrit Nick Tosches, pour fumer de l'opium." Fort de cette certitude, il se lance dans une quête rocambolique qui l'emmène à Hong-Kong, Bangkok, et finalement dans le Triangle d'or à la recherche de cette drogue légendaire et rare.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. Image de couverture : Robert Maxwell. 80 p. 4^e éd.

"L'AMOUR FOU", TRADUIT, VILIPENDÉ, VÉCU

SAPPHO : *L'Égal des dieux* (fin VII^e-début VI^e siècle avant J.-C. / 1993)

"Ce livre s'adresse aux jeunes filles, aux femmes, aux féministes, aux amateurs de ces trois catégories, aux misogynes, aux amantes, aux amants, aux chercheurs de curiosités, aux

professionnels du thème, du champ lexical et de la variante, aux experts en chansonnettes, aux collectionneurs, aux lecteurs de Queneau, aux lectrices, aux historiens de la sexualité, aux hellénistes, aux travestis, aux traducteurs, aux traductrices passées et futures.” (Philippe Brunet)
 Il s’agit d’abord d’un cantique d’amour de la célèbre poétesse de Lesbos. Mais aussi de cent traductions choisies de ce poème, depuis Catulle jusqu’à nos jours en passant par Ronsard, Boileau, Lamartine, Banville, Richépin, Marguerite Yourcenar... La diversité des traductions témoigne de la sensibilité de chaque traducteur et, à travers elle, de celle de leur époque, des rapports entre un héritage culturel et ses héritiers, entre le lecteur et la littérature elle-même. Cent versions d’un poème de Sappho recueillies par Philippe Brunet. Publié par Allia en 1998. Préface de Karen Haddad-Wotling. 144 p. 4^e éd.

WILLIAM SHAKESPEARE : *Vénus et Adonis* (1593)

“Puisque tu es mort, je fais prophétie : / Douleur sera d’Amour la suivante. / À son service il aura Jalousie, / Se suivront doux débuts et fins navrantes ; / Toujours pris entre des hauts et des bas, / Il sera plus de tourments que de joie.”

Vénus et Adonis (1593) est le premier des trois poèmes narratifs de Shakespeare. Dans ce texte hautement allégorique, poésie et art dramatique se fondent en un ensemble harmonieux où parodie, caricature, réflexion sur l’art, sensualité et quête initiatique contribuent à réactiver de façon tragique et sereine le mythe ancien.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’anglais par Gérard Gacon. Édition bilingue. 96 p.

GIACOMO LEOPARDI : *Journal du premier amour* (1817)

“Comme je veux donner quelque soulagement à mon cœur et que je ne sais ni ne puis le faire autrement que par l’écriture, comme je ne peux aujourd’hui écrire sur aucun sujet et qu’ayant tenté les vers, je les ai trouvés rebelles, j’ai écrit

ces lignes qui me permettront aussi d’explorer les profondeurs de l’amour et de pouvoir toujours me rappeler avec la plus grande exactitude comment cette passion souveraine est entrée pour la première fois dans mon cœur.”

Les textes réunis dans ce volume constituent l’ensemble des écrits autobiographiques laissés par Leopardi : *Journal du premier amour, Souvenirs d’enfance et d’adolescence, Histoire d’une âme*. Avec une décision, une fermeté et une clarté de propos incroyables, parfaitement conscient des contradictions inhérentes à ce tourment inconnu, l’auteur enregistre toutes les variations du sentiment amoureux, décrivant à l’avance ce que Stendhal nommera la “cristallisation”.

Publié par Allia en 1994. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. 80 p. 3^e éd.

DAVID BOSCO : *Sang lié* (2005)

“Par bonheur, je ne suis revenu de rien.”

À rebours d’une tendance de la littérature contemporaine au minimalisme, *Sang lié* s’impose par son lyrisme, son souci de la beauté de la langue. C’est le récit d’une initiation, la découverte merveilleuse et douloureuse du monde après l’adolescence, des barrières auxquelles on se heurte et qu’il est plusieurs manières de contourner ou de franchir. L’alcool d’abord, avec ses dérives nocturnes qui bouleversent le paysage urbain. La révolte, la solitude, le refus du monde et de soi, emprisonnent le narrateur dans toute la première partie du livre, âpre et violente. Le ton change dans la seconde, l’atmosphère s’éclaircit avec la découverte de la possibilité de l’amour. Loin des confessions cyniques et complaisantes à la mode, David Bosco livre sur la rencontre entre deux êtres des pages qui viennent rappeler que “l’amour fou” des surréalistes reste d’actualité et qu’il est sans doute la clef de la résistance à l’oppression que nous fait subir quotidiennement la société contemporaine.

Publié par Allia en 2005. Image de couverture : Wiktoria Padlewska. 112 p.

TATOUER LA PEAU
ET LES MURS DES PRISONSANONYME : *À fleur de peau* (1881)

“Dans les loisirs prolongés de la geôle où les prisonniers s’ingénient à se procurer des occupations, ils ont l’innocente manie de s’entre-tatouer pour se distraire ! Au cours de l’une de ses retraits forcées, X... s’est même fait raser et tatouer la peau du crâne, du front, des joues et du menton par un artiste habile. Sur le crâne, un symbole ! Le soleil autour duquel une colonie de cafards danse une sarabande ; sur le front un credo : Vive la France ! Liberté, Égalité, Fraternité ! et un état civil : L’enfant du malheur !”

En 1881, le professeur Lacassagne procédait au relevé et au classement des tatouages sur des criminels. Le tatouage, c’est l’autobiographie de ceux qui ne savent pas écrire : première femme aimée, amant disparu, mère adorée, tous se retrouvent inscrits, à fleur de peau. La présente anthologie se compose de trois parties : l’enquête de Lacassagne proprement dite, qui constitue une véritable typologie des différentes sortes de tatouages (soldats, prisonniers, marins, prostituées...) accompagnée de remarques sur les individus qui les arborent ; les “vies de tatoués”, où l’on apprend les péripéties, le plus souvent criminelles qui se rattachent à ces inscriptions ; enfin, la reproduction d’une cinquantaine de tatouages choisis parmi les plus extraordinaires. Publié par Allia en 2004. Édition établie par Philippe Artières. 80 p.

ANONYME : *Vivent les voleurs* (1887)

“Ah ! pauvres voleurs ! Tant d’espions, tant de policiers nous entourent, que nous ne pouvons plus voler. Il y a des espions qui volent pour se divertir. Surveillez, amis, vos camarades de vol. Vivent les voleurs, à mort les espions.”

En 1887 le docteur et criminaliste Cesare Lombroso publiait les *Palimpsestes des prisons* : l’ouvrage se composait d’écrits de prisonniers, aussi bien de graffitis relevés sur

les murs des cellules, voire sur des cruches, que d’autobiographies plus développées, qu’il présentait brièvement. On trouvera ici un choix des plus saisissants de ces textes violents, bruts, acerbes, rageurs, souvent désespérés, parfois d’une drôlerie mordante.

Publié par Allia en 2002. Textes choisis et présentés par Philippe Artières. 112 p.

OSCAR WILDE : *La Ballade de la geôle de Reading* (1898)

“Et tout homme pourtant tue la chose qu’il aime, / Que tous entendent bien cela, / Il en est qui le font d’un simple regard aigre, / D’autres d’un mot de flatterie, / Le lâche, pour le faire, utilise un baiser, / Et le courageux une épée !”

Le réel allait brutalement faire irruption dans le monde clos et artificiel à l’intérieur duquel évoluait Oscar Wilde. Le 25 mai 1865, il est condamné pour corruption de mineurs à deux ans de travaux forcés, qu’il purgera principalement dans la prison de Reading. Là, il fait connaissance avec la douleur. Dans ce long poème qu’est la *Ballade de la geôle de Reading*, rompant avec toute préciosité, il retrouve les accents de Villon pour dénoncer les conditions d’existence des prisonniers. Publié par Allia en 1998. Traduit de l’anglais par Bernard Pautrat. Édition bilingue. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 6^e éd.

HORS DE NOS CORPS

CLAIRE MARIN : *Hors de moi* (2008)

“Je crains la fatigue, la lenteur, l’épuisement, l’effondrement. Mais la douleur me tient en éveil, me raidit, me tend. Elle me donne le sentiment d’être vivante. *Doleo ergo sum.*”

Hors de moi est la narration essoufflée d’une jeune femme atteinte d’une maladie auto-immune, autrement appelée maladie de compagnie, “compagne fidèle”, dit-elle ironiquement, qui la diminue. Le corps s’attaque lui-même en tentant de se défendre, les virus s’engouffrant dans la brèche

d'une immunité réduite. Ce texte dit la rage de la malade qui refuse de se soumettre à cette condition ; elle analyse avec lucidité la souffrance, dissèque la maladie, ses effets sur l'humeur, la résistance qu'elle tente de lui opposer, le rapport exclusif qu'elle impose. Pudique, la narratrice fait de l'étude de son cas une tentative d'universalisation de l'état maladif, s'écartant de son propre sujet pour devenir un sujet neutre, de même que la maladie est un état neutre, dit-elle. Mais elle est aussi tyrannique que le corps médical lui-même. Loin de sombrer dans la résignation et la tristesse, ce récit est porté par l'énergie de la colère qui redonne toute sa vigueur au sujet exsangue. Jusqu'à ce qu'apparaisse, inattendu et renaissant, le désir.

Claire Marin est née en 1974. Elle vit à Paris.

Publié par Allia en 2008. 128 p.

DAVID BESSIS : *Sprats* (2005)

“Tous les indices se recourent : je suis un monstre.”

Au début de l'année 2014, après avoir consommé une boîte de sprats périmés, un homme voit pousser sur son abdomen de mystérieuses excroissances, qui se révèlent être huit tentacules. À l'hôpital, commence son aventure, qu'il consigne avec un détachement mêlé d'appréhension. Face à ce phénomène qui va peu à peu prendre des proportions monstrueuses, le corps médical est d'abord désemparé, avant de s'en prendre au patient lui-même. Au fur et à mesure que les tentacules grandissent et jusqu'à l'opération finale, David Bessis entraîne son lecteur dans un “suspens médical”, drôle et effrayant. La lente désocialisation du héros, qui bien malgré lui se retrouve coupé du monde extérieur, illustre le combat de la société contre cette part d'irrationnel qui soudainement sidère l'ordre des choses. Roman de science-fiction, farce tragi-comique, parabole sur la condition humaine, *Sprats* fait entendre une voix tout à fait originale dans la littérature française contemporaine. David Bessis est né en 1971.

Publié par Allia en 2005. 112 p.

SUPPLIQUES MÉLANCOLIQUES
ET ÂMES RÉVOLTÉES

BOSSUET : *Bernard, que prétends-tu dans le monde ?* (1135)
(Panégyrique de Bernard de Clairvaux)

“Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence ; la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre ; là s'évanouiront toutes nos pensées.”

Ce panégyrique de Bernard de Clairvaux (1090-1153), moine et théologien, “l'homme le plus important de son époque”, est l'occasion d'une méditation mélancolique sur l'écoulement du temps et la jeunesse qui s'enfuit.

Publié par Allia en 1999. 64 p.

LORD BYRON : *Poèmes* (1807-1824)

“Remonterais-je le fleuve de mes années, / Vers la source de nos rires et de nos pleurs, / Je ne suivrais encore le torrent des heures / Entre ses rives effondrées de fleurs fanées, / Mais voudrais qu'il aille ainsi qu'à présent – glisser / Au nombre des flots innommés.”

Lord Byron (1788-1824) est la figure romantique par excellence. Sa vie sentimentale scandaleuse, son dandysme, son exil en Italie ont un peu éclipsé son œuvre qui reste très injustement méconnue en France. Cet ensemble de pièces isolées tente de réparer cela.

Publié par Allia en 1997. Choix et traduction de Florence Guilhot et Jean-Louis Paul. Édition bilingue. Image de couverture : Théodore Géricault. 128 p. 9^e éd.

LORD BYRON : *Caïn* (1821)

“Je vis, / Mais je vis pour mourir. Et, alors que je respire, je ne vois rien / Qui rende la mort haïssable, sinon un attachement inné, / Un instinct vital, aussi détestable qu'invincible. / Je l'abhorre autant que je me méprise, / Et reste pourtant

incapable de le dominer... / Ainsi, je vis. Si j'avais pu ne jamais vivre !”

Cain n'est pas une tragédie classique, mais un “mystère” métaphysique aux tonalités baudelairiennes, où dominent les thèmes de la révolte, de la faute et de la culpabilité. Cain est le rebelle total, le négateur de Dieu et de la nécessité même de la vie. Lucifer entre avec lui en dialogue pour le séduire et l'entraîne dans un voyage fantastique à travers l'espace et le temps. Cette pièce tourmentée, éclaircie par des moments idylliques, fut encensée par Goethe et Shelley, et au xx^e siècle par Tomasi di Lampedusa (voir p. 59). Publié par Allia en 2004. Traduit de l'anglais par Gaëlle Merle. 160 p.

GIACOMO LEOPARDI : *Palinodie* (1835)

“C'est un siècle d'or, ô Gino, que déroulent à présent les fuseaux des Parques. L'amour universel, les chemins de fer, l'extension du commerce, la vapeur, l'imprimerie et le choléra vont relier les peuples et les pays les plus éloignés les uns des autres ; et il ne faudra pas s'étonner si le pin ou le chêne viennent à produire du lait ou du miel ou même à danser à l'air d'une valse.”

“Toujours soupirer ne sert à rien.” Appliquant ce conseil de Pétrarque, Leopardi livre avec cette *Palinodie* un long poème sardonique, terrible réquisitoire contre son siècle, dans lequel son pessimisme emprunte la forme de l'ironie la plus féroce. Publié par Allia en 1997. Traduit de l'italien par Eugène Carré. Édition bilingue. 48 p.

ANONYME : *Coplas, poèmes de l'amour andalou*

“Quand serons-nous, mignonne, / tels les pieds du Seigneur : / l'un au-dessus de l'autre, / un petit clou entre les deux !” Expression majeure du Cante flamenco et du Cante rondo, la copla est née en Andalousie vers la fin du xiv^e siècle. “Chaque copla est la pointe sèche d'un des motifs qui sont la vie et la pointe de l'être. Aucune nation n'a donné à la poésie d'éternité un tel ensemble de chants, jaillis anonymement

de chaque papille de son jour, de chaque étoile de sa nuit, de son héroïsme et de sa faillite.” (Guy Lévis Mano).

Publié par Allia en 1993. Traduit de l'espagnol par Guy Lévis Mano. 80 p. 4^e éd.

FEDERICO GARCÍA LORCA : *Complaintes gitanes* (1924-1927)

“Devant la face du puits, / se balançait la gitane. / Verte est sa chair, cheveux verts, / son regard de froid métal. / Un bout de lune glacée / la retient à la surface. / La nuit prit un tour intime / comme une petite place. / Des gardes civils grisés / viennent à la porte et frappent. / Verte que je t'aime verte. / Verte brise. Vert ramage. / Le bateau est sur la mer. / Le cheval dans la montagne.”

Composées entre 1924 et 1927, ces complaintes sont l'œuvre la plus populaire de García Lorca (1899-1936). Elles sont le recueil de vieilles légendes, de récits fabuleux ou épiques, de chansons puisées dans la tradition orale, qui plongent au cœur de la tradition des *coplas* andalouses. Chaque complainte figure un petit drame, tantôt gracieux, tantôt érotique, tantôt sanglant. Mélange de veine populaire et d'écriture savante, ces brefs poèmes, véritables précipités de l'âme espagnole, constituent un miracle d'équilibre et sont à juste titre tenus pour un des chefs-d'œuvre de la poésie du xx^e siècle.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'espagnol par Line Amselem. Édition bilingue. 136 p. 6^e éd.

ALEXANDRE BLOK : *Douze* (1918)

“Et le vieux monde, comme un chien esseulé / La queue serrée, derrière lui se tient.”

Né en 1880 à Saint-Petersbourg, Alexandre Blok rédige *Douze*, dans une grande hallucination, entre le 8 et le 28 janvier 1918, publication qui provoque une vraie tempête. Peu d'écrivains ont osé faire aussi vite de la Révolution le thème central d'une œuvre littéraire. Dans les rues de Petrograd, les murs sont placardés d'affiches où figure un vers du poème : “Marquez le pas révolutionnaire !” Relayés par la critique soviétique, les bolcheviques font de *Douze* leur

étendard. Cependant, le poème s'attache à l'âme de la Révolution plus qu'à la révolution politique elle-même. C'est une œuvre inaugurale au sens où il invente le langage nouveau de la modernité poétique en Russie. Par ses recherches rythmiques, il est lié à toute l'œuvre antérieure de Blok, dont il est l'aboutissement et le dépassement. Son rythme novateur crée le vers tonique libre en russe : la distinction entre la cadence du vers et celle de la langue parlée s'efface. Les poèmes, au nombre de douze, n'en forment qu'un, liés entre eux par la continuité narrative de l'avancée des douze soldats dans la tempête de neige. Blok produira deux jours après *Les Scythes* puis n'écrira plus rien jusqu'à sa mort, hormis quelques articles. Il meurt prématurément le 7 août 1921, probablement terrassé par la syphilis.

Publié par Allia en 2008. Traduit du russe par Olivier Kachler. Édition bilingue. 96 p.

DINO CAMPANA : *Chants orphiques* (1914)

“Et la prêtresse des plaisirs stériles, la servante ingénue et avide et le poète se regardaient, âmes infécondes, cherchant inconsciemment le problème de leur vie. Mais le soir descendait, message d'or des frissons frais de la nuit.”

L'écrivain italien Dino Campana (1885-1932) a connu un destin tourmenté et tragique qui fait de lui un authentique “poète maudit”, souvent comparé à Rimbaud. Il est interné à plusieurs reprises à la suite de graves désordres psychiques. En 1914, il tente de faire publier ses *Chants orphiques*, qui paraissent finalement à compte d'auteur. Il est définitivement interné en 1918 et meurt à Castel Puci, près de Florence. Cette vie désordonnée et aventureuse se reflète dans les visions hallucinées de ces *Chants orphiques*, oscillant entre journal de voyage et rêverie contemplative. Alternant vers et proses lyriques, ce recueil à la structure fragmentaire est un mélange d'amples suites quasi symphoniques comme *La Nuit* et de fines notations comme celles du journal intitulé “La Verna”. Témoignage lyrique d'un Orphée sorti des Enfers, ces *Chants* puisent leur force dans l'éclat d'une

parole proche d'une nature érotisée, où rayonnent entre les illuminations de violence la grâce d'instantanés apaisés par le souvenir de l'enfance, le sourire de la Muse, la solitude d'une marche. En réussissant à fondre la tradition poétique italienne et la modernité, Dino Campana livre ici une œuvre phare de la poésie italienne.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'italien par David Bosc. Image de couverture : Wiktoria Padlewska. 144 p.

OSSIP MANDELSTAM : *Nouveaux poèmes 1930-1934*

“Lèvres emmaillottées comme une rose humide,
portant les rayons de miel alvéolés,
aux confins du monde dès l'aube des jours
tu étais debout, ravalant tes larmes.”

C'est sur le plateau d'Arménie que l'insoumis Mandelstam (1891-1938) commence à rédiger ces *Nouveaux poèmes*, qui recouvrent sa période vagabonde. L'exil lui redonne courage dans les mots, dont il manie avec dextérité le chant. Ce recueil exprime au mieux son désir d'une langue universelle : le russe est relié à une atmosphère hellénistique mais aussi aux poètes persans, aux auteurs allemands et à Dante. Outre des allusions éparées à la vie quotidienne, ces poèmes fourmillent de sous-entendus politiques et religieux. Ils sont des miroirs à visage double. Cofondateur de l'école “acméiste”, Mandelstam considère que le mot est constitutif de la forme. Il s'oppose en cela aux symbolistes français et russes. Quand la révolution éclate, il entre au ministère de la Culture et collabore avec Lounatcharsky. Or, lorsque la terreur stalinienne se répand, il devient un perpétuel exilé. En 1934, il publie un poème satirique sur Staline. L'intervention de Boukharine et de Pasternak le sauve alors de la déportation. Mais, en 1937, il est de nouveau arrêté et meurt l'année suivante dans un camp près de Vladivostok. Pasternak lui a envié sa liberté quand d'autres sont restés marqués par son âme d'enfant et ses célèbres fous rires. Publié par Allia en 2010. Traduit du russe par Christiane Pighetti. 144 p.

GÉRARD BERRÉBY : *Stations des profondeurs* (2010)

“je ne suis pas votre prisonnier même / le verre le rouge le jaune le bleu j’y suis né primaire / quand le vent frissonne / les feuilles s’argentent / l’allégresse des sons ioniens / lancinants me galvanisent / j’aime tes seins et la pastèque / quelque chose comme ça dans tes yeux / en mangeant du raisin / tu veux dire / je dis”

Dire une société sans la nommer, et tracer une existence à demi-mots, pour exprimer en vers ce qu’on ne veut pas dire en prose. Entre le rap, le slam et l’élégance, la grandiloquence et l’éloquence, *Stations des profondeurs*, tels les pontes du dadaïsme, laisse les sonorités dompter le sens. Ce recueil est une introspection audacieuse à l’intérieur de ce qui, d’habitude, ne se dit pas, ne s’énonce pas. Gérard Berréby tord le cou aux idées préconçues, revisite les expressions toutes faites comme autant de métaphores du refus absolu de vivre comme on voudrait nous l’imposer : en chuchotant avec la meute. Gérard Berréby est né en 1950 à Thala en Tunisie. À l’âge de 15 ans, il est contraint d’émigrer à Paris, sans espoir ni désir de retour. En 1982, il fonde les éditions Allia, en débutant par la réédition de *Mes inscriptions* de Louis Scutenaire. Créateur d’une “bibliothèque idéale”, qui compte désormais près de 500 ouvrages, il s’adonne aussi à l’écriture, plutôt sous la forme de l’essai incisif, telle son introduction à *Une mystification mondiale* d’Henri Rollin, mais s’exprime aussi à travers la peinture, le collage et la poésie.

Publié par Allia en 2010. 80 p.

L’ASPIRATION À L’ABSOLU

NATHANIEL HAWTHORNE : *L’Artiste du beau* (1844)

“Ainsi en est-il des idées nées de l’imagination, qui semblent si aimables à celle-ci et sans commune mesure avec tout ce que les hommes jugent de valeur. Au contact du Pratique, elles s’exposent à être brisées et anéanties. Il est requis que l’Artiste de l’Idéal possède une force de caractère

qui semble à peine compatible avec sa délicatesse ; il lui faut garder sa foi en lui-même, alors que le monde incrédule l’assaille de son scepticisme absolu ; il lui faut s’élever contre l’humanité et être à soi-même son seul disciple, aussi bien en respect de son propre génie que des objets vers lesquels il tend.”

Mais à quelle occupation se livre donc Owen Warland, horloger de son état, connu pour sa fabuleuse habileté ? Certains pensent qu’il recherche le mouvement perpétuel. Mais à chaque fois, ses nuits de labeur acharné se heurtent à l’échec dès que quelqu’un s’en approche. Désespéré, il est tenté de renoncer. Seule la jeune fille dont il est amoureux devine qu’il essaie d’insuffler la vie à la matière. Cette nouvelle mi-réaliste mi-fantastique est une parabole sur la création artistique et sur la place du beau dans ce monde. À travers ce personnage, à la fois sublime et pathétique, incompris et proche de la folie, Hawthorne livre un portrait de lui-même qui révèle la profondeur de ses tourments intimes. Avec Melville, dont il était l’ami, Nathaniel Hawthorne (1804-1864) est considéré comme l’un des grands romanciers américains du XIX^e siècle. Derrière les classiques – *La Lettre écarlate* ou *La Maison aux sept pignons* –, se cache une œuvre moins connue, aux confins du fantastique et dont l’atmosphère annonce parfois celle des nouvelles de Kafka. Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Alexandra Lefebvre. 64 p.

NATHANIEL HAWTHORNE : *Le Hall de l’imagination* (1843-46)

“Les gens devraient réfléchir avant de se rendre à une invitation dans le royaume de Nulle Part.”

Ce recueil rassemble trois nouvelles inédites d’Hawthorne, en parfaite affinité de thème et d’esprit, chefs-d’œuvre d’humour et de fantaisie. *Le Hall de l’imagination* attire toutes sortes de rêveurs : des poètes, des inventeurs, des réformateurs, mais aussi des hommes d’affaires qui auraient été outrés si on leur avait dit qu’ils avaient franchi le seuil de cette région mystique. La plupart s’y rendent occasionnellement,

certain y prennent leurs quartiers, contractant des habitudes qui les rendent inaptes aux affaires terrestres. Dans ce palais, deux amis échangent leurs réflexions sur les vertus comparées du réel et du rêve. Dans *Une soirée select*, un homme d'imagination reçoit dans son Château des Airs des hôtes de marque : le Premier Habitant de la terre, le Maître des Impossibilités avérées, le Représentant de la Postérité... mais aussi des créatures terrestres de sa jeunesse immature, avec leur cortège de défauts. Que résultera-t-il de cette confrontation au Royaume de nulle part ? Dans *La Correspondance de P.*, un éditeur a promis à l'un de ses amis souffrant de confusion mentale de publier sa correspondance après sa mort. Dans l'une de ses lettres délirantes, P. relate son séjour à Londres et ses rencontres avec des membres éminents de la société anglaise : Lord Byron, obèse, âgé de soixante ans est devenu un conservateur intransigeant désormais incapable de comprendre sa propre poésie. Sir Walter Scott mène sur la fin une existence quasi végétative, Shelley s'est réconcilié avec l'Église anglicane. Mais aussi fantasque que soit cette correspondance, il n'est pas exclu que P. rencontre, avec ses folles divagations, le succès littéraire auquel il a toujours aspiré du temps où il était raisonnable.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Alexandra Lefebvre. 80 p.

LA BIOGRAPHIE COMME CHANT D'AMOUR

IAN JACK : *Klever Kaff* (2001)

“Kathleen Ferrier est morte le 8 octobre 1953, au matin. Elle avait quarante et un ans. Bruno Walter a écrit que ‘quiconque l’écoutait, ou la rencontrait, se sentait plus riche et plus inspiré’. Son infirmière, Bernie Hammond, a dit une chose plus simple : ‘C’était une personne extraordinaire, et une personne ordinaire’.”

Klever Kaff, Cath la futée, c’est le surnom donné depuis son enfance à la cantatrice anglaise Kathleen Ferrier, qui

connut une carrière fulgurante et un destin tragique. Née en 1912 dans une famille modeste du nord de l’Angleterre, elle quitte tôt l’école, travaille au service téléphonique de Blackburn, se marie. Le dimanche, elle chante à l’église, mais elle ne prendra aucune leçon de musique avant 1939. Tout bascule avec la guerre : son mari mobilisé, elle se produit librement sur de petites scènes. Vite remarquée, elle enchaîne les tournées, en Angleterre, puis dans le monde entier. Son répertoire s’étend de Mahler à Schumann, en passant par l’oratorio, Bach, Haendel et Brahms. Le public pleure lorsqu’elle interprète *Le Chant de la terre* de Malher. Sa popularité touche toutes les couches de la société grâce à ses enregistrements de chansons traditionnelles anglaises. Mais, au faite de sa gloire, elle est prématurément emportée par un cancer. Sa vie réunit les ingrédients d’un parfait mélodrame. Pourtant, sa personnalité en était aux antipodes : gaie, d’une simplicité désarmante, volontiers grivoise. Ceux qui l’ont côtoyée gardent d’elle un souvenir impérissable : “Les deux plus grandes expériences musicales de ma vie ont été de rencontrer Kathleen Ferrier et Gustav Malher, dans cet ordre”, affirma Bruno Walter. Ian Jack, qui a dirigé la revue anglaise *Granta*, fait revivre cette figure hors du commun, s’appuyant sur des témoignages, des anecdotes et sur de nombreuses lettres intimes où s’exprime toute sa fantaisie. Publié par Allia en 2006. Traduit de l’anglais par Boris Terk. 96 p. 2^e éd.

BORIS TERK : *A voice is a person* (2010)

“Elle-même ne savait rien de ses organes internes, ni des mécanismes de la voix. N’étant jamais malade de la gorge, elle n’usait ni de gargarismes, ni de pulvérisations, tout juste gardait-elle ses pieds au sec par précaution. Il lui arrivait même de fumer quelques cigarettes.”

Boris Terk éprouve une véritable passion, quasi d’ordre amoureux, pour la contralto Kathleen Ferrier. Avec une grande finesse et une sensibilité à fleur de peau, il décrit la voix de cette formidable interprète, voix séductrice, tentatrice

et inaccessible. En un pied de nez à Adorno, il rend sensible la présence corporelle, réincarnée par la voix enregistrée de cette femme. Dotée d'une merveilleuse cavité en arrière-gorge, dans laquelle une pomme pourrait se glisser sans obstacle, la chanteuse jouit d'une voix de contralto, la plus grave et la plus rare des voix de femme. Dans cette apologie érudite d'une grande dame du répertoire classique, Boris Terk, orthodontiste de profession, nous fait pénétrer dans les arcanes de la voix, cette personne à part entière.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Norman Parkinson. 80 p.

LA BELLE ÉCHAPPÉE

GIACOMO LEOPARDI : *Tu ne sais donc pas que je suis un grand homme ? Correspondance Giacomo-Paolina Leopardi (1812-1835)* "En attendant divertis-toi. Crois-tu que je me divertisse plus que toi ? Assurément non. Et pourtant, pendant ces derniers jours j'ai mené, et continue de mener une vie fort distrayante. Mais tiens pour certaine cette maxime reconvenue par tous les philosophes, qui pourra te consoler dans de nombreuses circonstances : le bonheur et le malheur de chaque homme (hors les douleurs du corps) sont absolument égaux à ceux de n'importe quel autre, dans quelque condition ou situation que se trouve celui-ci ou celui-là. Et c'est pourquoi, pour être précis, le pauvre, le vieux, le faible, le laid et l'ignorant éprouvent autant de joie et de peine que le riche, le jeune, le fort, le beau et le savant ; parce que chacun dans son état se fabrique ses biens et ses maux, et que la somme des biens et des maux que chaque homme peut se fabriquer est égale à celle que se fabrique n'importe quel autre."

Ces lettres échangées entre Leopardi et sa sœur cadette, qui s'échelonnent de 1812 (Leopardi a 14 ans) à 1835, deux ans avant sa mort, offrent une image inattendue du poète, qui vient corriger celle du pessimiste désespéré que l'on a

d'ordinaire de lui. Très proche de sa sœur, Leopardi lui livre tous les détails de son existence quotidienne : anecdotes, descriptions, rencontres, lectures, avancement de ses livres, etc. Outre la masse d'éléments biographiques et psychologiques que contiennent ces lettres, leur charme tient à la fraîcheur et à l'humour dont fait preuve Leopardi, toujours soucieux de distraire sa sœur, cloîtrée à Recanati.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 160 p.

EDGAR ALLAN POE : *Habitations imaginaires (1840-1849)* "Nous avons en notre possession, en tant qu'espèce, des éléments de contentement non encore mis en œuvre." Les trois nouvelles qui composent, sous une forme inédite, cet ouvrage – *Le Domaine d'Arnheim*, *Le Cottage Landor* et *La Philosophie de l'ameublement* – présentent une unité d'inspiration qui n'avait pas échappé à Baudelaire ; en 1863, celui-ci envisageait de les rassembler sous le titre *Habitations imaginaires*. Ce livre imaginaire existe enfin. Trois utopies forment ce triptyque. Elles introduisent le lecteur dans des lieux cachés, aux jardins luxuriants et ponctuels de prouesses architecturales ou bien à l'intérieur d'une chambre anglaise. La Nature semble imparfaite à Poe, il lui manque cette harmonie dans la composition qui fait l'attrait des toiles de Poussin ou de Claude Lorrain. La description minutieuse de la Nature est de type ambulatoire, la ligne droite en est exclue. La lecture devient une promenade, une dérive, la composition du texte se fait musicale. Si le sublime semble ne pouvoir être atteint que de façon provisoire, des moments de plénitude esthétique existent dans chaque texte. Le lecteur a l'impression de voler des instants de beauté à des mondes merveilleux, féériques, auxquels il n'a d'ordinaire pas accès. Question centrale : celle de la fabrication du bonheur, liée à une quête du Beau ; ces nouvelles comptent au nombre des rares textes "apaisés" de Poe.

Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Charles Baudelaire. Présenté par Lionel Menasché. 96 p.

HERMAN MELVILLE : *Le Paradis des célibataires* (1854-55)
 “Suaves sont les oasis du Sahara ; charmants les îlots d’arbres dans les prairies d’août ; délicieuse l’aiguille de loyauté dans la meule des perfidies ; mais plus suave, plus charmant, plus délicieux ce rêve enfoui au cœur de pierre étourdissant de Londres, le Paradis des Célibataires.”

De 1853 à 1854, Melville, en proie à une profonde crise, fait paraître une douzaine de nouvelles dans des magazines. Rédigés à la même époque que *Bartleby* (p. 44), les contes qui composent ce volume en constituent le pendant enjoué. Melville s’y montre plus libre que jamais. Une étonnante allégresse traverse ces écrits, comme si l’auteur avait voulu se décharger du poids du destin qui pèse d’ordinaire sur ses personnages. *Le Paradis des célibataires* existe bel et bien ; il tient à la fois du club anglais et de l’ordre des Templiers. Le rêve imbibé peu à peu la réalité, le fantastique fissure le quotidien et le lecteur est entraîné dans un univers parallèle, quelque peu étrange. Dans un effet de miroir qui organise tout le volume, Melville a fait suivre cette nouvelle du *Tartare des jeunes filles* où les femmes semblent vouées à l’enfer. De la même façon, le *Pudding du pauvre* répond aux *Miettes du riche*. Dans ces contes inversés, symétriques, le vice répond à la vertu, les États-Unis à l’Angleterre, l’hypocrisie religieuse à la foi véritable. C’est l’œuvre d’un moraliste, qui voile la satire politique de la plus séduisante des allégories. Publié par Allia en 2007. Traduit de l’anglais par Jean-Yves Lacroix. Image de couverture : Martin Parr. 112 p.

PIERRE AURIOL : *La Fin du voyage* (2004)

“La carte de la terre va bientôt se substituer à la terre même, s’imprimer dans son écorce et le monde, pensé jusque-là selon les limites séparant le connu et l’inconnu, cerné par la ligne fragile et mouvante d’un horizon incessamment repoussé et ouvrant sur une étendue toujours renouvelée, va, puisqu’il devient représentable dans son entier, être définitivement appréhendé comme totalité close, fermée sur elle-même.”

À partir du récit des explorations menées par le capitaine Cook au XVIII^e siècle et de textes de philosophes, anthropologues, voyageurs ou romanciers, Pierre Auriol développe une suite de réflexions autour du thème du voyage : les caractéristiques des récits de marins, les conditions de vie à bord des navires, les rapports avec les populations autochtones. Or, une histoire des voyages d’exploration est aussi celle des voyages de colonisation. Une histoire du rétrécissement du monde, de la disparition de l’inconnu et du début de l’uniformisation de la planète, aujourd’hui quasi achevée. Bref, il s’agit du récit du voyage impossible. Publié par Allia en 2004. 128 p.

STEFAN THEMERSON : *Les Aventures de Peddy Bottom* (1951)

“Mais que suis-je, moi ? demanda Peddy Bottom. – Vous êtes Peddy Bottom. Vous êtes Le-monde-entier moins Le-monde-entier-sans-vous. Voilà ce que vous êtes ! dit le Dromadaire. Vous ne le saviez pas ?”

Cet étonnant récit, mi-parodique, mi-sérieux, dans lequel Peddy Bottom, en quête de son identité, croise un loup gastronome, un capitaine neurasthénique, le roi des pingouins et bien d’autres créatures encore, constitue une sorte de version oulipienne d’*Alice au Pays des merveilles*. Publié par Allia en 2000. Traduit de l’anglais par Jean-Marc Mandosio. Illustrations de Franciszka Themerson. 112 p.

L’AVENTURE... DANS TOUS LES SENS

GIACOMO CASANOVA : *Le Duel* (1780)

“Si, au terme, bien que grossier, de poltron, il n’avait pas ajouté l’épithète de Vénitien, peut-être celui-ci aurait-il supporté l’affront, mais il n’est pas, je crois, un homme au monde qui puisse souffrir un mot outrageant une nation tout entière.” Cet épisode des *Mémoires* – d’abord publié séparément – se situe à la cour du roi de Pologne. Au-delà de l’anecdote, c’est, pour l’auteur, l’occasion d’observations et réflexions

sur les gens de cour et de théâtre, sur le monarque et les courtisans, sur les auteurs de libelles anonymes aussi, et sur la lâcheté comique des journalistes.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'italien par Raoul Vèze. 96 p.

GIACOMO CASANOVA : *Lana Caprina* (1772)

“Si les femmes donnent en des extravagances, c’est parce que, leur nature étant plus faible que la nôtre, elles sont rendues plus faibles encore par l’éducation. Malgré cela, il serait facile de démontrer qu’elles font dans le monde plus de bien que n’en font les hommes, et moins de mal ; et que, quand leur utérus travaille, elles sont à ce moment agitées, irritées et dignes de pitié. Mais que cela influe sur l’origine de leur faculté de penser, ce n’est pas plus croyable que l’influence du sperme sur la nature de l’âme.” Casanova traite ici du sujet qu’il connaît le mieux : la femme. Il y répond à deux pédants qui entendaient statuer sur la nature féminine et en profite pour se livrer à des digressions érudites et morales qui font tout le sel de ce texte.

Publié par Allia en 1998. 80 p.

GIACOMO CASANOVA : *Soliloque d’un penseur* (1786)

“Ceux qui croient qu’une dupe ne puisse être qu’un sot sont dans l’erreur, car il ne s’agit que de sottise partielle : voilà pourquoï un homme d’esprit est plus sujet à devenir dupe d’un imposteur qu’un grand sot.”

À travers l’ombre de Cagliostro, ce sont les procédés des falsificateurs et les vices de leurs dupes que Casanova publie et désamorce dans cet essai.

Publié par Allia en 1998. 64 p.

GIACOMO CASANOVA : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise* (1788)

“J’ai toujours cru que lorsqu’un homme se met dans la tête de venir au bout d’un projet quelconque et qu’il ne s’occupe que de cela, il doit y parvenir malgré toutes les difficultés ; cet

homme deviendra grand vizir, il deviendra pape, il culbutera une monarchie pourvu qu’il s’y prenne de bonne heure.” Récit de la plus extraordinaire aventure de Casanova : sa spectaculaire évasion de la prison des Plombs.

Publié par Allia en 1999. 208 p. 6^e éd.

GIACOMO CASANOVA : *Ma voisine, la postérité* (1797)

“S’agissant de langue française, je pense qu’en qualité d’Italien, j’ai autant que vous le droit de m’en mêler.”

Sous forme de réponse à un auteur allemand à propos des néologismes venus de France, ce sont, cette fois, les nouvelles idées issues de la Révolution française que Casanova entreprend de dénoncer.

Publié par Allia en 1998. 176 p.

PRINCE DE LIGNE : *Fragment sur Casanova* (1795-1809)

“Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur plein d’objets. Heureusement qu’il a de l’honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase : je l’ai promis à Dieu, ou bien : Dieu le veut, il n’y a pas de chose dans le monde qu’il ne fût capable de faire : il aime, il convoite tout, et, après avoir eu de tout, il sait se passer de tout.” Charles-Joseph, prince de Ligne (1737-1814), a souvent croisé la route de Casanova au cours de ses pérégrinations dans différentes cours d’Europe. Esprit raffiné et libertin, il s’entendait à merveille avec Casanova, dont il a laissé ce portrait pris sur le vif, à la fois caustique et admiratif. Témoignage irremplaçable sur l’aventurier vénitien.

Publié par Allia en 1998. 80 p.

ALLÉGORIES, ÉPIGRAMMES ET PARADOXES : LES VOIES DE LA SATIRE

LUCIUS DE PATRAS : *L’Âne* (vers le 1^{er}-début II^e siècle)

“Dans *L’Âne* se voit une vive image du monde tel qu’il était alors ; l’audace des brigands, la fourberie des prêtres,

l'insolence des soldats, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves ; tout est vrai dans des fictions si frivoles en apparence, et ces récits de faits, non seulement faux, mais impossibles, nous représentent les temps et les hommes mieux que nulle chronique, à mon sens." (Paul-Louis Courier)
Le platonicien Apulée a pris ce récit érotico-hermétique pour modèle de son célèbre *Âne d'or*, en y greffant divers apports orientaux. La dépouille de cet âne merveilleux, source de grandes richesses aurifères, dissimule la princesse fugitive du conte de Perrault. Le bonnet de l'âne coiffait naguère les mauvais élèves au temps où ils jouaient encore à la marelle. La transmission obstinée de cette fable mérite de retenir l'attention du lecteur moderne.
Publié par Allia en 1990. Traduit du grec et préfacé par Paul-Louis Courier. 96 p. 3^e éd.

JOHN DONNE : *Paradoxes et problèmes* (1633)

"Puisque les pouvoirs de discourir, de raisonner, de rire, sont également propres à l'homme seul, pourquoi le plus sage ne serait-il celui qui use le plus du rire, aussi bien que celui qui use le plus de la raison et du discours ?"
Contemporain de Shakespeare, John Donne (1572-1631), un siècle avant Swift, s'adonne à cet exercice périlleux et quelque peu pervers du paradoxe faussement désinvolte. "Pourquoi l'or ne souille-t-il pas les doigts ?"
Publié par Allia en 1994. Traduit de l'anglais et postfacé par Pierre Alferi. 80 p. 2^e éd.

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE : *Notebooks* (1794-1826)

"Quelle belle Chose que l'Urine, dans un Pot, d'un brun jaune, transparente, avec le reflet, en forme de losange, d'une Chandelle, surtout lorsque je viens d'y vider les Éteignoirs, et que la Cire flotte, peignant des Ombres multiformes sur le fond."
Coleridge a tenu ses *Notebooks* pendant plus de trente ans. Ces carnets, qui comportent plusieurs milliers de pages, offrent un aperçu irremplaçable de l'intimité du poète. De ce vaste

ensemble hétéroclite, nous livrons une sélection représentative : des observations sur la société, des croquis satiriques, des épigrammes mordantes se mêlent à des réflexions philosophiques ou scientifiques et à des passages introspectifs. Publié par Allia en 1999. Traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons. 64 p.

TOMMASO LANDOLFI : *Les Deux Vieilles Filles* (1945)

"Deux ou trois nuits passèrent avant que les femmes, qui veillaient à tour de rôle, pussent surprendre le singe autrement qu'en flagrante infraction aux règles de la maison, et même, disons-le tout de suite, en flagrant délit de noctambulisme et de sournoiserie."
Lilla et Nena, deux sexagénaires qui ont passé toute leur vie dans le giron maternel, voient leur existence changer le jour où leur singe Tombo, "souvenir sacré" de leur frère mort, est accusé de manger les hosties et de boire le vin sacré du couvent voisin. Après enquête, Nena découvre, horrifiée, que son singe est bel et bien le coupable, allant jusqu'à compisser dans l'autel ! Se sentant trahie, elle prononce la sentence : "Il doit mourir." Monseigneur Tostini la conforte dans sa décision : Tombo a bel et bien "souillé le Christ". Or, ce n'est pas l'avis de don Alessio, jeune prêtre, pour lequel le singe "n'est pas coupable", le péché ayant été inventé par les hommes. Cette histoire tragi-comique sert de prétexte à Tommaso Landolfi pour dénoncer l'emprise de l'Église et des valeurs conservatrices que ses représentants ne cessent de défendre. Publié par Allia en 2009. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Image de couverture : Olinda Paesano. 112 p.

HENRY MILLER : *Lire aux cabinets* (1952)

"Le fait que vous lisiez tel genre de littérature aux cabinets et tel autre ailleurs devrait être lourd de sens pour le psychiatre. Le fait même que vous lisiez ou que vous ne lisiez pas aux cabinets devrait être lourd de sens pour lui. On ne parle malheureusement pas assez de tels problèmes. On estime que ce que chacun fait aux cabinets ne regarde que

lui. Il n'en est rien. Cela concerne l'univers tout entier." Une désacralisation iconoclaste de la culture par l'auteur du *Tropique du Cancer*, prétexte à des vagabondages intellectuels pleins d'humour à propos du livre, des classiques, des œuvres qui l'ont marqué.
Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal. 64 p. 14^e éd.

HUMOUR DANS LES MARGES

EDGAR ALLAN POE : *Marginalia* (1844-1849)

"Les enfants ne sont jamais trop délicats pour qu'on les fouette. Comme ces biftecks un peu fermes, plus on les bat plus ils sont tendres."

Notes écrites dans les marges des livres, ces *Marginalia* ont été publiées par Edgar Poe dans plusieurs revues américaines de 1844 à 1849. Ce sont des notes de lectures, des analyses sur l'art de la fiction, la philosophie, la morale, les sciences, le langage, les difficultés que rencontre l'artiste – et plus encore le "génie" – dans une société où il n'a pas sa place et qui s'accommode assez mal de sa pitoyable existence. Passant de la louange à l'insulte, de la théorie littéraire au sarcasme et de l'aveu à la provocation, les *Marginalia* dévoilent la face cachée de l'œuvre de Poe. Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Lionel Menasché. 160 p.

H. R. RABINOWITZ : *Kosher Humor*

"Un rabbin prononce un très long sermon quand il remarque qu'un homme quitte sa place au milieu de son discours. Après l'office, le rabbin se dirige vers la femme de l'homme et lui dit : – J'ai été vexé de voir votre mari partir au milieu du sermon. – Vous ne devriez pas, dit la dame, il est somnambule, il marche pendant son sommeil !"
Recueil de plaisanteries et d'anecdotes, *Kosher Humor* offre une magnifique illustration de l'indéfinissable "humour

juif". On passe de la Pologne du XIX^e siècle au New York des années 40, des milieux les plus pauvres aux cercles les plus huppés. Tantôt loufoques, tantôt amères, ces plaisanteries offrent un mélange de satire, d'autodérision et de sagesse. Né en Pologne en 1893, H. R. Rabinowitz émigre aux États-Unis en 1904. Pendant trente-quatre ans, il est rabbin à Sioux City (Iowa). En 1960, il s'installe à Jérusalem, où il meurt au début des années 80.
Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Boris Terk. 144 p. 2^e éd.

VOIES ET VOIX DE DÉLIVRANCE

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Will du moulin* (1878)

"Qu'une grande bataille ait été perdue, qu'un ami bien-aimé soit mort, que nous soyons mélancoliques ou joyeux, les étoiles étincellent immuablement au-dessus de nos têtes. Nous pouvons nous assembler ici, toute une armée, et crier jusqu'à briser nos cœurs et pas un murmure ne viendra jusqu'à elles. Savez-vous appliquer une parabole ? Ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule de Will. Ce n'est pas la même chose qu'un raisonnement, mais c'est, d'habitude, infiniment plus convaincant."

Will du moulin était considéré par Henry James comme le chef-d'œuvre de Stevenson. Cette parabole sur le renoncement au monde, par sa pureté et sa simplicité, atteint la perfection d'une histoire zen.

Publié par Allia en 1997. Traduction de Marcel Schwob. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p. 2^e éd.

MARCEL SCHWOB : *Le Livre de Monelle* (1894)

"Et Monelle dit encore : je te parlerai des moments. Regarde toutes choses sous l'aspect du moment. Pense dans le moment. Toute pensée qui dure est contradiction. Aime le moment. Tout amour qui dure est haine. Sois sincère avec le moment. Toute sincérité qui dure est mensonge. Sois juste

envers le moment. Toute justice qui dure est injustice. Agis envers le moment. Toute action qui dure est un règne défunt. Sois heureux avec le moment. Tout bonheur qui dure est malheur. Vois : tout moment est un berceau et un cercueil : que toute vie et toute mort te semblent étranges et nouvelles.” Ce classique de la littérature “fin de siècle” a inspiré les *Nourritures terrestres* de Gide. Les paroles de Monelle, la femme-enfant, sont un appel à jouir du moment. Tout détruire, tout oublier sont les conditions d’une vie nouvelle. Publié par Allia en 1989. 128 p. 3^e éd.

DOLORES PRATO : *Brûlures* (1965)

“— Elle joue avec le Seigneur, celle-là, parce qu’elle ne s’est pas encore brûlée.”

Une jeune fille tente d’échapper à l’emprise du couvent, qui reste pour elle auréolé de mystères, qui agissent comme des brûlures. La candeur est une rose qui se consume vite. Pouvoir d’évocation, simplicité, pudeur et densité : tout un univers poétique affleure dans ce récit, aussi intense qu’émouvant, un grand texte de la littérature italienne contemporaine qui suscita en particulier l’admiration d’Aldo Palazzeschi et remporta le prix Stradanova en 1965.

Dolorès Prato (1892-1980), elle-même élevée dans un couvent, enseigna les lettres avant d’être forcée de quitter cette fonction, en raison des lois raciales. Elle publia son premier livre à 88 ans.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 48 p. 2^e éd.

PIERRE MABILLE : *Thérèse de Lisieux* (1937)

“Aux yeux des chrétiens, cette fille est symbole de pureté et d’amour ; aux miens et à tous ceux des hommes qui veulent réfléchir, elle schématise l’ensemble des dégâts que peuvent provoquer dans l’organisme affaibli d’une jeune fille l’action cléricale conjointe à la férocité bourgeoise.”

L’œuvre de Pierre Mabille (1904-1952), “compagnon de route” des surréalistes, se situe au carrefour de différentes

disciplines : sociologie, médecine et anthropologie. Mabille se livre ici à une déconstruction du mythe qui fut sciemment organisé autour de Thérèse de Lisieux. Il met au jour les sources sociopathologiques de cette vocation particulière. Publié par Allia en 1996. 144 p.

LA VIE COMME UN COMBAT DE BOXE

JACK LONDON : *Pour cent dollars de plus* (1909)

“Joe, l’œil vif, vit l’ouverture et allongea sur la bouche de Ponta un direct instantanément suivi d’un crochet swingué destiné à la mâchoire. Toute la salle, debout, vociférait. Geneviève entendait des hommes hurler : ‘Il l’a eu ! Il l’a !’ Elle non plus ne se contrôlait plus ; la douceur, la tendresse – évanouies ; elle exultait à chacun des terribles coups assés par son amant, et voyait déjà arrivé le début de la fin.” Joe est boxeur. Il s’appête à se marier. Mais avant, il doit encore livrer combat, le dernier promet-il à sa fiancée, qui lui permettra de gagner les cent dollars nécessaires à leur installation. Il doit affronter une brute épaisse, à la force terrifiante. Joe, plus fluet, compte sur son intelligence du “jeu”. Tout se jouera au dernier round. C’est ce combat de David contre Goliath, de la finesse contre la force, que raconte London, lui-même grand amateur de boxe, dans ce récit peu connu mais tout à fait emblématique de son œuvre. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’anglais par Denis Authier. 96 p. 2^e éd.

NIK COHN : *Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo* (1967)

“Je suis le plus grand, dit Johnny Angelo, et à vingt-quatre ans, il roulait dans une Cadillac dorée. Chaque fois qu’il arrivait dans une ville, il mettait son costume en velours doré, ses chaussures en daim dorées, et ses cheveux descendaient jusqu’aux épaules. Debout sur le toit de sa Cadillac, il saluait, souriait et envoyait des baisers, et il était entouré

de motards en cuir noir sur des bécanes noires, qu'on appelait les Vengeurs Indomptables. Derrière la Cadillac dorée venait une longue limousine noire où prenaient place les intimes de Johnny, Catsmeat et Yolande, son coiffeur, son masseur et son valet, son astrologue et son entraîneur de tennis, plus un assortiment de très jeunes starlettes.”

Publié alors que Nik Cohn n'a que 21 ans, ce roman retrace le parcours d'une rock star déjantée, depuis son enfance jusqu'à son statut de star divine, avant une fin épique. De l'aveu de l'auteur, ce livre constitue son "hymne à la mythologie du rock, dans tous ses excès glorieux et démentiels". Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 64 p.

NIK COHN : *Soljas* (2001)

“Une histoire circule à propos d'un garçon nommé Lawrence, du sixième arrondissement, qui se rendit dans un club du quatrième arrondissement. Les quatrième et sixième arrondissements sont en bons termes, pas les quatrième et septième. Du coup quand Lawrence entra dans le club, des blacks lui demandèrent de quel quartier il venait. Lawrence leva les mains en l'air, quatre doigts tendus sur l'une, deux sur l'autre. Mais il dansait, il faisait sombre, et les blacks ne purent voir que le pouce de la main aux quatre doigts levés était replié. Ils comprirent 'septième arrondissement'.”

Les soljas, ce sont les “soldiers”, nom que se donnent eux-mêmes ces enfants et adolescents noirs qui traînent en bandes rivales dans les rues de la Nouvelle-Orléans, et dont l'espérance de vie ne dépasse guère les 20 ans. Lorsque l'un d'entre eux se fait tuer, il a sa photo sur le tee-shirt de ses copains. À travers les destins croisés d'une petite frappe, d'un chanteur de rap parvenu au sommet et d'un enfant qui essaie d'échapper à la carrière toute tracée de dealer, Nik Cohn dresse le portrait à la fois terrifiant et plein d'humour du microcosme de la Nouvelle-Orléans tel que le reflète à sa manière le rap. Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 64 p.

GREIL MARCUS : *Sly Stone : le mythe de Staggerlee* (1975)
 “Stagger Lee a descendu Billy...’ L'écho de ces mots se répercute depuis le tube rock'n'roll de Lloyd Price à travers cinquante ans de culture noire, faisant défiler des milliers et des milliers de Stagger Lee et de Billy, pour remonter vers sa source cachée. Il y a un écho pour Jimi Hendrix, star à vingt-quatre ans et mort à vingt-sept ; pour Sly Stone, ‘brûlant’, comme on l'a dit de Bob Dylan, ‘non pas la chandelle par les deux bouts’, mais se servant d'un chalumeau pour consumer le milieu’ ; pour les jeunes hommes morts dans les ruelles ou refroidis à la morgue municipale ; pour un million de cambriolages de magasins de spiritueux et un million de viols sauvages.”

Extrait de *Mystery Train*, Sly Stone est l'un des exemples les plus aboutis de l'ambition de Greil Marcus dans son œuvre : ausculter l'Amérique et ses mythes à travers sa musique. Avec Sly Stone, leader d'un des plus fameux groupes de funk dans les années soixante et soixante-dix, il retrouve la légende de Staggerlee, héros, voleur et assassin, dont la figure hante toute la culture noire, depuis les blues les plus anciens jusqu'aux combats des Black Panthers et aux rappers d'aujourd'hui. Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Guillaume Godard. 144 p.

L'AVEU DE DÉCOURAGEMENT : UNE PREUVE DE COURAGE

GÜNTHER ANDERS : *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* (1993)

“Le courage ? Je ne sais rien du courage. Il est à peine nécessaire à mon action. La consolation ? Je n'en ai pas encore eu besoin. L'espoir ? Je ne peux vous répondre qu'une chose : par principe, connais pas. Mon principe est : s'il existe la moindre chance, aussi infime soit-elle, de pouvoir contribuer à quelque chose en intervenant dans cette situation épouvantable, dans laquelle nous nous sommes mis, alors il faut le faire.”

Dans ce livre, Anders (1902-1992), élève d'Heidegger, relate sa surprise quand il s'aperçut que lui, juif, pouvait faire le poirier plus longtemps que ses autres disciples, grands et blonds. Mais cet ouvrage est surtout le récit d'un parcours philosophique et politique, où l'on croise également Brecht et Husserl et qui révèle en France une personnalité comparable à celle de George Orwell par son courage intellectuel et sa lucidité. Publié par Allia en 2001. Traduit de l'allemand par Christophe David. 96 p. 3^e éd.

JOANNE ANTON : *Le Découragement* (2011)

“Regarde là, il a raté !”, entend-on. On a droit à un souvenir non issu du plus personnel de notre histoire, puisque nous sommes dans un lieu public. C’est une femme plutôt âgée qui dit ça à son mari, une femme devant un Rembrandt.” Découragée, l’auteur s’attelle à écrire sur le découragement... Cependant elle écrit avec rythme, dynamisme, précision et vitalité. Mais aussi avec humour et une langue particulière, en une lutte entre le corps et l’esprit. La pensée est la plus forte, c’est elle qui tire les ficelles du corps et de la plume. L’écriture devient acte de pensée, alors que l’auteur écrit en réfléchissant à l’acte même d’écrire... Tirillée entre la question complexe de l’écriture littéraire et la difficulté à vivre, elle parvient à lier les deux, avec en arrière-plan une figure tutélaire, Thomas Bernhard, et un livre en particulier : *Marcher*. Plus qu’un récit sur le découragement, protagoniste abstrait qui donne son nom à l’œuvre, le texte de Joanne Anton est un récit réflexion sur le mal de l’écriture. Publié par Allia en 2011. Image de couverture : Alberto Giacometti. 64 p.

LA QUALITÉ DU REFUS

HERMAN MELVILLE : *Bartleby* (1853)

“J’étais donc assis dans cette même posture lorsque je l’appelai et lui exposai rapidement ce que j’attendais de lui,

savoir, l’examen de concert d’un petit document. Imaginez ma surprise, non, mon indignation, lorsque, sans se départir de son quant-à-soi, Bartleby, d’une voix singulièrement douce et ferme, me répondit, ‘je préférerais ne pas.’” “Je préférerais ne pas” : telle est la réponse invariable qu’oppose Bartleby, modeste commis aux écritures dans un cabinet de Wall Street, à toute demande qui lui est faite. Résistance absolue, incompréhensible. Ce texte bref, mais aux significations inépuisables, a exercé une fascination durable sur des penseurs comme Maurice Blanchot, Georges Bataille, Michel Foucault ou Gilles Deleuze. Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Jean-Yves Lacroix. 64 p. 7^e éd.

LA LITTÉRATURE QUI QUESTIONNE L’HISTOIRE

OLIVER ROHE : *Défaut d’origine* (2003)

“Personne n’est singulier ; personne n’est original : personne ne peut donc raisonnablement et de quelque manière que ce soit prétendre à l’individualité.” Le lecteur plonge d’emblée dans l’esprit du narrateur, Selber, parti en avion pour retrouver son pays natal qu’il s’était pourtant promis d’oublier. Très vite, un deuxième personnage, Roman, un vieil ami resté là-bas, intervient. Le refus de la patrie, la guerre, la relation castratrice mère-fils, la maladie, la quête identitaire (ou la nécessité de s’en faire), le rapport à l’Autre et à l’Ailleurs : autant de thèmes qui s’enchaînent, entrecoupés de remarques sur le rôle de la langue dans laquelle on s’exprime, ou celui de l’écriture elle-même. Au fil du texte, on assiste à la dépersonnalisation progressive de Roman, dans une tentative de fusion dans l’Autre. Ce phénomène fait écho à la dilution du narrateur lui-même, qui parle les paroles de Roman, pense ses pensées... Publié par Allia en 2003. Image de couverture : Louma Salamé. 160 p. 2^e éd.

OLIVIER BENYAHYA : *Zimmer* (2010)

“Laissons de côté mon escapade polonaise, relativement brève du reste, je ne me suis jamais fait au climat d’Auschwitz.” Paris, hiver 2005. Les synagogues cessent de brûler. Les banlieues s’embrasent à leur tour. Un survivant de la Shoah assassine des Arabes, règle ses comptes avec les Noirs, s’en prend aux Juifs qui fuient pour New York ou Tel Aviv. Cet homme est le narrateur, un homme qui ne subsiste que comme construction, équilibre précaire. Déjà mort, il est un produit de l’Histoire, de représentations, d’interrogations. Il est une aporie. Rendus dans un style syncopé, précis, ses propos sont aussi fulgurants que ses actes. Olivier Benyahya est né en 1975 à Paris.

Publié par Allia en 2010. 80 p. 2^e éd.

HADRIEN LAROCHE : *Les Orphelins* (2005)

“Quand j’entends le nom d’homme, je m’empresse d’accourir.” Un homme désespéré est accueilli, hébergé puis nourri chez trois personnages qui, du comble de la douleur et de leur folie, lui apportent le repos. C sont tous des orphelins. H. née Bloch est une vieille femme juive qui tente de regarder son passé douloureux avec lucidité ; H. née Bouttetrui, une jeune mariée atteinte d’une maladie rare et retirée dans un chalet de montagne ; H. né Berg, un adolescent déterminé à déshériter ses propres parents. Le portrait tout à la fois angoissant et souvent comique de ces êtres oubliés de l’histoire parvient à dresser le tableau d’une époque qui s’étend de l’après-guerre à nos jours.

Publié par Allia en 2005. 128 p.

LA LITTÉRATURE... EN SITUATION

PATRICK STRARAM : *Les Bouteilles se couchent* (1953)

“Il entra dans le bistrot de la rue du Four, l’éternel bistrot. Assis sur les tabourets en fer rouge, devant le comptoir humide, c’étaient les mêmes que tout à l’heure, que cet après

midi, que d’habitude... Guy restait tranquille, dans son coin, là depuis toujours, attendant de se saouler pour raccourcir la nuit, jouant on ne savait quel amour avec une petite fille venue comme exprès de sa famille pour entourer de ses bras encore vierges le visage calme et maigre de son Guy.”

Dans des lettres, Debord cite parfois le roman où l’un des membres du groupe lettriste, Patrick Straram, avait mis en scène toute la petite tribu des “Moineaux”. On croyait le texte perdu, détruit par son auteur après son départ pour le Canada en 1954 : dans les années 1960-70, Straram était devenu une figure de la contre-culture au Québec. Mais il n’avait pas détruit ce texte. Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné en ont retrouvé les manuscrits au Québec et proposent ici une reconstruction de ce récit où apparaissent Guy Debord, Michèle Bernstein, Jean-Michel Mension, Ivan Chtcheglov et bien d’autres. Très marqué par le jazz, ce petit récit étonne par la vivacité de ses dialogues, et par la fantaisie d’une intrigue inspirée de Jarry, où le bistrot Moineau devient un navire à la dérive en plein Quartier Latin.

Publié par Allia en 2006. Édition établie par Jean-Marie Apostolidès & Boris Donné. 144 p.

MICHÈLE BERNSTEIN : *Tous les chevaux du roi* (1960)

“De quoi t’occupes-tu exactement ? – De la réification. – Je vois, c’est un travail très sérieux avec de gros livres et beaucoup de papiers sur une grande table. – Non, je me promène. Principalement, je me promène.”

Premier roman de Michèle Bernstein, membre de l’Internationale situationniste et épouse de Guy Debord. Plusieurs livres s’enchâssent dans celui-ci. D’abord le récit – sorte de transposition moderne, ironique et distancée des *Liaisons dangereuses* – des aventures de Gilles et Geneviève : errances, rencontres, discussions, amours, caractéristiques de la jeunesse la plus libre des années 50. *Tous les chevaux du roi* est une illustration romanesque des théories situationnistes : comment “construire une situation” dans la vie quotidienne et en contrôler l’évolution afin d’échapper aux courants dangereux

qui ramènent la vie dans les cadres traditionnels. Il s'agit aussi d'un roman à clefs, qui offre sans doute un portrait subtil et sensible de Guy Debord et de Michèle Bernstein elle-même, avec son goût du jeu, son humour et sa lucidité.
Publié par Allia en 2004. 128 p.

CHRONIQUE DE L'HISTOIRE :
UNE TRAGI-COMÉDIE

PATRIK OUREDNIK : *Europeana* (2001)
"Les Américains qui ont débarqué en 1944 en Normandie étaient de vrais gaillards et mesurèrent en moyenne 1 m 73 et si on avait pu les ranger bout à bout plante des pieds contre crâne ils auraient mesuré 38 kilomètres."
Passant de la Première Guerre mondiale à la poupée Barbie, du régime communiste à l'apparition du soutien-gorge, cet ouvrage défie le genre du livre d'Histoire. C'est une tragi-comédie du XX^e siècle que l'on traverse au pas de charge. Sur le ton d'une fausse neutralité, l'auteur nous entraîne dans un écheveau d'informations, de faits et de chiffres, mêle ironiquement l'anecdote et la grande Histoire, au point que l'on finit par s'interroger sur la vérité historique et celle de la mémoire.
Né en 1957 à Prague, Patrik Ourednik s'est exilé en 1984 en France. Il est l'auteur de dictionnaires, essais, récits, recueils de poésie et a traduit en tchèque François Rabelais, Alfred Jarry, Samuel Beckett et Henri Michaux.
Publié par Allia en 2004. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. Image de couverture : Bernard Devisme. 160 p. 8^e éd.

LA LITTÉRATURE :
SOURCE DE COÏNCIDENCES AVEC LA VIE

GRÉGOIRE BOUILLIER : *Rapport sur moi* (2002)
"Ce sont des choses qui arrivent."

Rapport sur moi n'est pas une énième autobiographie intimiste. La vie du narrateur ne s'y dessine qu'en filigrane au travers d'épisodes drôles ou parfois à peine supportables dans leur violence et leur franchise. Le fil conducteur secret de cette vie est sans doute à chercher du côté des pouvoirs du langage, ou comment des staphylocoques dorés attrapés à quatre ans en buvant de l'eau croupie peuvent déterminer une relation avec une certaine Laurence...
Né en 1960, Grégoire Bouillier vit et travaille à Paris. *Rapport sur moi* a reçu le prix de Flore en 2002.
Publié par Allia en 2002. 160 p. 9^e éd.

GRÉGOIRE BOUILLIER : *L'Invité mystère* (2004)
"On croit penser à tout et on oublie le livre posé sur la table de nuit."
Chaque année, lorsqu'elle fête son anniversaire, Sophie Calle demande à l'un de ses hôtes d'amener avec lui un "invité mystère", une personne non prévue, inconnue de tous. Grégoire Bouillier fut dix ans auparavant cet invité mystère, lors d'une soirée mémorable où, une fois encore, les lois mystérieuses qui régissent soudainement l'existence œuvrèrent. Fin de l'histoire ? Non. Car dix ans plus tard, lorsque parut le *Rapport sur moi*, Sophie Calle entra en contact avec lui après la lecture du livre. Sans soupçonner qui il est. Une boucle se boucle. Une relation naît. Mais où est le hasard ? Quel est le mystère ? Qui s'invite réellement entre les êtres ? Où est la fiction et que signifie rendre compte de ce qui a lieu ? Telles sont les questions qui sous-tendent ce récit de Grégoire Bouillier, dans lequel on retrouve l'une des héroïnes du *Rapport sur moi*, qui fut l'agent du destin en amenant avec elle le narrateur à cette fameuse soirée d'anniversaire.
Publié par Allia en 2004. 112 p. 3^e éd.

JEAN-YVES LACROIX : *Le Cure-dent* (2008)
"À bien peser les choses, il paraît extrêmement judicieux d'habiter un palais. La sécurité du corps y est garantie, et, à défaut de la paix de l'âme, la possibilité du sommeil."

Surtout, le voisinage de la beauté a quelque chose de pratique que la pudeur n'avoue jamais."

Décrivant avec érudition la vie du savant et poète perse du XI^e siècle, Omar Khayyam, Jean-Yves Lacroix brouille le genre de la biographie. Les faits avérés deviennent des jalons entre lesquels il n'hésite pas à laisser parler son imagination ou à s'identifier à cet hédoniste triomphateur. Contribution majeure à l'unification du pouvoir, la réforme du calendrier entreprise par Khayyam en 1079 lui assure la protection de l'Empire. Génie indocile, il se retire de la vie publique après avoir écrit des traités capitaux. C'est qu'il a trouvé mieux à faire : boire inconsidérément et célébrer la beauté. Blasphémateur inspiré, il écrit les *Rubai'yat*, quatrains alors taxés de "serpents venimeux pour la loi divine" ! Il se réclame de son maître, Avicenne, alcoolique méthodique, et s'emploie à l'égaliser. Dans une taverne, il noue une aventure avec une poétesse promise à un autre. Cet amour contrarié le bouleversera. Un cure-dent en or, égaré dans un bazar, symbolisera sa "résurrection". Si décrire, c'est toujours inventer, Jean-Yves Lacroix le fait fort bien. Vice-champion du monde de Scrabble en 1983, catégorie Cadet, il est né en 1968 à Grenoble. Libraire de livres anciens, il a également traduit plusieurs ouvrages d'Herman Melville. Publié par Allia en 2008. Image de couverture : José Alemany. 96 p.

EFFETS DE BROUILLAGE,
DU SENS ET DES MOTS

MARCEL SCHWOB : *Études sur l'argot français* (1889)

"Les métaphores sont des images destinées à donner à la pensée une représentation concrète. Ce sont des formations spontanées, écloses le plus souvent chez des populations primitives, très rapprochées de l'observation de la nature. L'argot est justement le contraire d'une formation spontanée. C'est une langue artificielle, destinée à n'être pas comprise

par une certaine classe de gens. On peut donc supposer *a priori* que les procédés de cette langue sont artificiels."

Passionné par Villon, Schwob se lance très tôt dans l'étude des langues secrètes.

Publié par Allia en 1999. Image de couverture : Gérard Berréby. 160 p. 4^e éd.

ÉRIC CHAUVIER : *Anthropologie* (2006)

"L'enquête est vouée à continuer."

Entre le récit et l'étude sociologique, cette enquête en creux est née de l'impression étrange suscitée par le regard d'une jeune Rom qui s'adonne à la mendicité. Troublé, l'auteur évite d'abord la rencontre et se contente d'analyser les propos tenus par ses proches au sujet de cette fille. Et, devant l'insuffisance de ces discours, il décide de rencontrer celle qui est à l'origine de son trouble. Mais elle disparaît justement à ce moment-là. Il tente alors de la retrouver et de percer le secret de cette figure devenue obsédante... Il recherche tous ceux qui ont pu la croiser et recueille leurs témoignages. Mais ces paroles fragmentaires, parfois contradictoires, ne lui permettent pas de dissiper le mystère. L'enquête ne peut cependant se réduire à un échec. Cette quête minutieuse, traque d'une absence, constitue un programme en soi, une discipline de vie. Il s'en dégage un tableau sociologique de la France contemporaine et de ses "exclus". Né en 1971, Éric Chauvier jette les bases d'une nouvelle façon de concevoir l'anthropologie. Il travaille actuellement sur la perception des risques industriels.

Publié par Allia en 2006. Image de couverture : Bruce Bégout. 144 p. 2^e éd.

ÉRIC CHAUVIER : *Si l'enfant ne réagit pas* (2008)

"L'observation réalise l'observateur."

Peut-on observer et analyser la souffrance humaine avec la distance qu'exigent les sciences sociales ? C'est cette question qui hante le narrateur, anthropologue salarié pour évaluer le fonctionnement d'une institution pour adolescents en rupture

familiale. Il observe les habitudes de vie dans ce lieu clos, les rapports entre éducateurs et adolescents afin d'en pointer les dysfonctionnements. Aux frontières des genres – récit intime, essai d'anthropologie, fiction familiale –, cet ouvrage inclassable présente une forme inédite. Pour répondre au malaise provoqué par la voix irrégulière et désaffectée de l'étrange Joy, il néglige le caractère "froideur scientifique" de sa mission, et son étude se focalise sur le comportement singulier de cette adolescente. Il esquisse, au fil de ses observations, plusieurs pistes théoriques, abandonnées aussitôt. Rattrapé par des signaux sensibles inattendus, il écoute les enregistrements des conversations, caché dans les toilettes, son bureau officieux, sous le regard usé d'un poster de Britney Spears. L'intonation de la voix de Joy, le regard taché de la chanteuse, le renvoient à ses fantômes. Ce n'est pas l'histoire de l'adolescente qui le trouble, c'est la souffrance qu'elle dégage et qui résonne en lui. Nos existences sont reliées les unes aux autres par des anomalies que nous nous efforçons d'étouffer afin de mieux nous en protéger. Si l'on parvient à les sonder, elles constituent une nouvelle forme de communication. Publié par Allia en 2008. 128 p.

ÉRIC CHAUVIER : *Contre Télérama* (2011)

"TEMPS. – Un peu comme on se réveille d'un mauvais rêve, nous nous sommes rendus compte, après avoir décidé de nous arrêter sur notre mode de vie et de réfléchir à notre existence. De façon plus profonde, notre temps est rythmé e manière quasi inconsciente par les bruits des voitures aux heures de pointe ou bien le calme total qui, aux heures creuses, s'abat sur notre rue comme sur un enterrement." Interpellé par un article décrivant la "mocheté" de la France, en particulier ses banlieues, article paru dans un "hebdomadaire de la capitale", Éric Chauvier dresse un tableau de la réalité quotidienne des zones périurbaines contemporaines. Sous la forme d'un carnet de notes à mi-chemin entre l'écrit littéraire et l'enquête ethnologique, il définit l'essence de cette société demeurant habituellement

dans l'ombre. Il la met en lumière sous... le "clair de lune des réverbères". L'auteur, lui-même résidant de cette périphérie méprisée, en est un des acteurs. C'est pourtant bien à une étude sociologique qu'il s'attelle, renfermant moult anecdotes ironiques, cyniques ou bien tout simplement drôles – depuis le traditionnel jogging et les rencontres improbables dans des hypermarchés anonymes jusqu'à la gestion des excréments animaux. Ce faisant, il exprime sa révolte contre le jugement de classe déguisé en jugement esthétique émis par des journalistes bien-pensants. Fort d'une argumentation originale, limpide et pleine d'humour, ce témoignage persuade par sa poignante véracité. Un livre dans lequel le mot "contestation" prend vie, énoncée par un trublion qui ose, lui, s'élever contre ce qui le dérange. Publié par Allia en 2011. 64 p.

LA RECHERCHE INTERROGÉE PAR LA LITTÉRATURE

SERGE LA BARBERA : *Un sentiment d'imposture* (2008)

"Les règles du jeu sont connues. Il faut s'y plier et surtout s'y préparer."

Agrégé d'histoire, Serge La Barbera fait ici la chronique de la désillusion progressive qu'il a ressentie au cours de son travail de thèse, dont les étapes ont éveillé un sentiment grandissant d'"imposture". La soutenance, victoire abusive sanctionnée par un système faussé, marque l'acmé de son désenchantement. Les lacunes de l'Institution ont fait de cette réussite un non-événement convenu. La Barbera pose un regard critique sur le fonctionnement de la recherche en France et sur la stérilité du carcan universitaire. La massification des universités, le formatage de l'enseignement, les stratégies carriéristes évacuent à l'arrière-plan la substance même des recherches. La quête de "productivité" détruit toute relation personnelle entre professeurs et étudiants. Cela ressemble fort à une déroute intellectuelle

généralisée. Abandonnant le rôle de scientifique qui s’efface derrière son objet d’étude, La Barbera est lui-même l’objet d’une autre étude. Un témoignage humain qui, fort d’une sincérité déroutante, élabore une critique acerbe du système universitaire.

Publié par Allia en 2008. 64 p.

SERGE LA BARBERA : *Microfilm zmi354* (2009)

“Le 25 juillet 1938, Paul Barbera, chauffeur pour le compte de la ferme Malivet, à bord d’une camionnette de marque Citroën, a renversé un piéton tunisien de 45 ans qui zigzaguait sur le bord de la route”.

Serge La Barbera mêle dans ce texte ses recherches d’historien à un récit autobiographique. Le point de départ : une série de microfilms contenant des rapports de police qui recensent des accidents de la route survenus en Tunisie dans les années 50, en pleine période coloniale. L’absurdité du contenu de ces rapports, tantôt désopilant, tantôt déconcertant, nous ferait presque douter de leur bien-fondé. Et ce, exemples à l’appui : “trois militaires (...) voient un indigène sur la gauche marchant sur le côté. Le chauffeur Guere fait un appel de phare pour prévenir le piéton mais le commutateur tombe en panne et c’est sans aucun éclairage que le camion le percute.”

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p.

AVEUX DE LIAISON INTIME ENTRE L’AUTEUR ET SON ŒUVRE

MALCOLM LOWRY : *Merci infiniment* (1946)

“On pourra également m’opposer que commencer par la fin du livre n’est jamais qu’un tour de passe-passe bien éculé. C’est sans doute vrai. Mais dans ce cas précis, ça me plaît, d’autant plus que je me fonde sur un motif plus profond, ainsi que je l’ai expliqué en partie et que vous allez le découvrir sous peu.”

Après douze ans de travail, Malcolm Lowry soumet la version définitive de son deuxième roman, *Au-dessous du volcan*, à son éditeur, Jonathan Cape. L’accueil est enthousiaste. Mais l’écrivain reçoit bien vite un courrier lui demandant d’effectuer des coupes drastiques dans son texte. *Merci infiniment* est la très longue lettre que Lowry adressa alors à son éditeur en guise de réponse. Composée de quarante-cinq feuillets, cette missive nous donne à apprécier différentes facettes de l’écrivain, tour à tour fier, sentencieux et sarcastique, parfois profondément blessé et en proie au doute. Et aussi terriblement de mauvaise foi. Lowry s’y défend corps et âme jusqu’à détourner le texte de ce à quoi il était destiné. Bien plus qu’un simple commentaire, *Merci infiniment* est un plaidoyer brillant et implacable en faveur du travail de l’écrivain, le cri d’un être qui a voué sa vie à la littérature. Publié par Allia en 2010. Traduit de l’anglais par Claire Debru. 96 p.

JEAN COCTEAU : *Le Cordon ombilical* (1962)

“Il y a trente ans qu’on me cherche. En tête des griefs qu’on me forge, les témoins à charge du procès socratique qu’on m’intente brandissent que je me disperse. Ne savent-ils pas qu’un organisme est fait d’un cœur, d’un foie, d’une rate, de poumons, de reins et ainsi de suite. Comment une œuvre vivrait-elle avec un seul organe ?”

Le cordon ombilical est celui qui relie le créateur à ses personnages le temps de l’élaboration d’une œuvre. Publié en 1962, un an avant la mort de son auteur, ce livre peut être considéré comme son testament littéraire. Publié par Allia en 2003. 80 p.

MIGUEL DE UNAMUNO : *Comment se fait un roman* (1926)

“Comme ceci que j’écris, lecteur, est un vrai roman, un vrai poème, une création, qui consiste à te dire comment se fait et non comment se conte un roman, une vie historique, je n’ai pas à satisfaire ta curiosité feuilletonesque et frivole. Tout lecteur qui, lisant un roman, se soucie de

savoir comment finiront ses personnages, sans se soucier de savoir comment lui-même finira, ne mérite pas qu'on satisfasse sa curiosité.”

C'est en 1925, durant son exil parisien, que le romancier, essayiste, dramaturge et poète Miguel de Unamuno, qui avait pris position contre la dictature du général Miguel Primo de Rivera, commence à rédiger cette mise en abyme de la littérature. Il y relate l'hypothétique élaboration d'un roman. Un personnage imaginaire, U. Jugo de la Raza, déambule le long de la Seine et des étals des bouquinistes et rentre chez lui avec, sous le bras, un roman dans lequel il plonge à corps perdu. Ce livre ne le lâche plus, il ne peut vivre sans... Pour Unamuno, tout personnage romanesque est la projection de son auteur, comme tout roman est une autobiographie.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'espagnol par Bénédicte Vauthier et Michel Garcia. Image de couverture : Gérard Berréby. 128 p.

LE POUVOIR DE MISE EN DOUTE DE LA LITTÉRATURE

JEAN PAULHAN : *Lettre à un jeune partisan* (1956)

“Qui donc a dit : – Notre parti au pouvoir, les autres partis en prison ? Mais bien sûr tous les partisans. Et le moins qu'il faille dire des partis, c'est qu'ils ne sont pas longs à prendre eux-mêmes un parti. Or c'est toujours le même qu'ils prennent : totalitaires, dévorants. Et par là bien plus proches les uns des autres qu'il ne semble. On s'étend volontiers sur l'opposition des partis, sur les abîmes qui les séparent, sur l'impossibilité où est un homme de droite de comprendre un homme de gauche. On remarque moins à quel point ils se ressemblent, s'accordent : et, si je peux dire, n'en font qu'un.”

“Si fort que soit l'amour de la littérature, on ne rencontre pas dix fois dans une vie de lectures, de textes dont on se dit après coup qu'ils vous ont changé la vie”, écrit J.-C. Zylberstein à propos de ce bref essai de Jean Paulhan. Ces

quelques pages dirigées contre l'esprit de parti insinuent le doute, imposent la remise en question et finissent par faire vaciller toute certitude.

Publié par Allia en 2000. 48 p.

DEUX ESSAIS LITTÉRAIRES SUR L'ŒUVRE DE LEOPARDI

VALÉRY LARBAUD : *Lettre d'Italie* (1924)

“Leopardi, possédé par l'idée fixe de la vanité de tout et persuadé de l'hostilité de la Nature à l'égard de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, s'abandonne à la passion comme un damné à la flamme. Passion de la vérité contredite par la passion de l'imagination. Perpétuelle opposition entre l'amour et la haine, entre le désespoir et l'illusion ; entre l'aspiration à se perdre dans le tout et le goût de se sentir soi-même et unique.”

Un vagabondage géographique et spirituel dans le pays et l'œuvre de Leopardi. Larbaud s'est évidemment reconnu dans le destin de Leopardi, cloîtré à Recanati, et souffrant de l'étroitesse de la vie provinciale.

Publié par Allia en 1996. 64 p.

ALBERTO SAVINIO : *L'Intensité dramatique de Leopardi* (1938)

“Les oiseaux, les anciens Égyptiens, ont le regard de profil. De par la position de sa tête, Alexandre avait le regard de trois quarts. Les tableaux de Poussin sont placés face au soleil qui se couche. La poésie italienne regarde en face. En dehors de Leopardi, qui d'autre sait regarder autrement que de face ?”

Comme celui de Larbaud, l'essai de Savinio est avant tout celui d'un écrivain à part entière, insoucieux de la vulgate universitaire. En quelques pages, Savinio bouleverse un siècle d'idées reçues sur Leopardi.

Publié par Allia en 1996. Traduit de l'italien par Philippe Di Meo. 64 p.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE :
MATIÈRE À ESSAIS ET PERSONNAGES

THOMAS DE QUINCEY : *Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant* (1827)

“Une longue pratique lui avait enseigné une manière fort habile de se nicher et de s’enrouler dans les couvertures. D’abord il s’asseyait sur le bord du lit, puis d’un mouvement agile il s’élançait obliquement à sa place ; puis il tirait un coin des couvertures sous son épaule gauche et, la faisant passer à travers le dos, l’amenait jusque sous son épaule droite ; quatrièmement, par un particulier tour d’adresse, il opérait sur l’autre coin de la même manière, et parvenait finalement à l’enrouler autour de toute sa personne.”

Thomas De Quincey (1785-1859), que Baudelaire a contribué à rendre célèbre en France, est l’auteur d’une œuvre abondante, avec notamment *Les Confessions d’un opiomane anglais* et *De l’Assassinat considéré comme un des beaux-arts*. Le présent texte est l’un des plus aboutis. Ce n’est pas un hasard si Marcel Schwob, lui-même auteur de *Vies imaginaires*, l’a traduit. Car si De Quincey s’est appuyé sur des mémoires de contemporains de Kant pour retracer la vie et surtout la fin du philosophe, c’est une véritable œuvre de fiction qu’il bâtit, dont Kant est le personnage à la fois sublime et ridicule, saisi dans son intimité. De ce mélange d’ironie et de tendresse se dégage une profonde mélancolie, celle du temps qui passe et détruit inexorablement les plus grands esprits.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Marcel Schwob. Image de couverture : Étienne Cliquet. 96 p.

PAVEL A. FLORENSKI : *Hamlet* (1905)

“Shakespeare nous conduit vers les fissures noires et les crevasses insondables de la conscience avec des mots quotidiens ; il ouvre les blessures à peine refermées du chaos ; avec un apparent réalisme, il calme notre peur, et, après l’avoir apaisée, il nous oblige à affronter des mystères dont la connaissance est effrayante pour un homme vivant.”

Lisant l’hébreu, le grec, le latin et plusieurs langues européennes, Pavel A. Florenski (1882-1937) est une figure singulière de la littérature russe. Son œuvre protéiforme témoigne d’une conception unitaire du savoir (mathématiques, théologie, esthétique, technologie, philosophie, liturgie). Ordonné prêtre de l’Église orthodoxe en 1911, il fut déporté en Sibérie par le régime soviétique, et fusillé en 1937. Écrit en 1905, cet essai frappe par sa force anticipatrice. À travers la figure d’Hamlet, Florenski propose une lecture étonnamment moderne du monde contemporain. Selon lui, Hamlet vit de façon tragique le passage à un nouvel état du monde, qui abandonne le “principe de la lignée”, c’est-à-dire de la vengeance. Son dilemme est celui de l’homme moderne, dont la conscience fragile oscille entre l’éternel retour des divinités païennes et l’idée chrétienne de pardon. Publié par Allia en 2006. Traduit du russe par Evdokiya Sichov. Présentation d’Enrico Ghezzi. 96 p.

MARCEL SCHWOB : *François Rabelais* (1928)

“Ah ! qu’il est bien l’homme de la Renaissance – mais de la Renaissance douce, tempérée – qui ne parle pas le jargon latin de l’écolier limousin, ni l’idiome franco-hellène de Ronsard, qui ne se rue pas à la Réforme avec Luther, qui ne réduit pas le dogme en formule avec Calvin.”

Ce volume réunit les essais consacrés par Schwob à François Rabelais, qui se dégage des cadres rigides de la scolastique pour enseigner l’affranchissement des esprits, prélude à celui des corps. Schwob a reconnu les sources populaires de cette inspiration et montré son influence sur les écrivains anglais de l’époque élisabéthaine, Shakespeare en particulier. Publié par Allia en 1990. 80 p. 2^e éd.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Byron* (1991)

“Byron entrait dans la société anglaise sous le signe de la méfiance, de l’athéisme, de la révolte, de la pauvreté et de l’orgueil. Telles sont les composantes de son temps, de sa biographie et de son œuvre.”

À Palerme, retiré dans son palais, l'auteur du *Guépard* aimait à donner des conférences privées devant un public choisi. Principalement consacrées aux écrivains anglais, elles furent publiées après sa mort. Lampedusa s'y dévoile comme un fabuleux conteur, plein d'humour et d'érudition. L'essai qu'il consacra à Lord Byron compte parmi les plus développés et les plus aboutis de ces textes. Publié par Allia en 1999. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 80 p. 2^e éd.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Shakespeare* (1991)
 “Comme le dit Shakespeare dans le sonnet 144 et comme le réaffirme Joséphine Baker dans sa célèbre chanson, chacun de nous a ‘deux amours’. Et toutes les deux sincères. L’un officiel, sacré, conjugal, légitime, avouable et conformiste ; l’autre secret, peccamineux, adultérin, illégitime, clandestin et scandaleux. Louis xv, par exemple, avait pour maîtresse la belle, intellectuelle et élégante Pompadour, cependant il aimait aussi les jeunes pouilleuses qu’on lui amenait au Parc aux Cerfs. Je fais moi aussi partie de cette illustre cohorte. Dans un petit appartement de banlieue j’ai une femme entretenue, une petite couturière, dont tout le monde dit qu’elle est laide, qui se contente d’une petite voiture, d’un manteau de lapin et d’un zircon. Mon amour clandestin, c’est *Mesure pour mesure*.”
 Parmi les milliers d’études qu’ont suscitées la personne et l’œuvre de Shakespeare, il en est certainement peu d’aussi réjouissantes que celle-ci, texte d’une conférence donnée devant quelques amis dans son palais sicilien. Lampedusa frappe par son absolue liberté de ton, son humour plein de désinvolture, son art consommé de la digression. L’une des meilleures invitations qui soient à la lecture de Shakespeare. Publié par Allia en 2000. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 128 p. 2^e éd.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA : *Stendhal* (1995)
 “Il est facile de décider de se décrire soi-même ou sa propre doublure avec lyrisme. Il est beaucoup moins facile de le

faire de façon achevée, en montrant ses propres couloirs secrets, ses propres contradictions, les innombrables nuances qui définissent une personnalité, en exposant sans jactance ses qualités et sans retenue ses défauts. Et cela, Stendhal l’a fait avec une infaillible maîtrise.”
 Stendhal a passionnément aimé l’Italie. Lampedusa lui rend hommage en retour avec ce texte aux qualités toutes stendhaliennes : vivacité du trait, sens du raccourci, profondeur masquée sous l’ironie et indépendance du jugement. Publié par Allia en 2002. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. 112 p.

SERGIO SOLMI : *La Santé de Montaigne* (1952)
 “Somme toute, le processus de la sagesse de Montaigne consiste en une progressive corrosion de tous les idéaux et de tous les buts qui rendent la vie difficile, pour proposer l’idéal le plus élémentaire et le plus simple possible : celui d’une souple et exacte adhésion de l’individu au mouvement naturel et au rythme de la vie même. Un idéal qui pourrait s’appeler, d’un mot pris dans son sens latin, la santé.”
 La tentative tout à fait singulière de Montaigne a consisté à se “dépeindre tout entier”, et sa pensée elle-même, plutôt que d’en proposer les déductions et les conclusions. Une telle enquête sans présupposés idéologiques entraîne assurément une reconnaissance de sa propre vie, au-delà de toute adhésion à une idée. C’est bien cette réconciliation avec soi-même qui constitue la santé de Montaigne. Publié par Allia en 1993. Traduit de l’italien par Monique Baccelli. Suivi de *Un souvenir familial* par Letizia Fortini. 72 p. 3^e éd.

RACHEL BESPALOFF : *De l’Iliade* (1943)
 “Le déroulement de l’inévitable a pour théâtre, simultanément, le cœur de l’homme et le Cosmos. À l’éternelle cécité de l’histoire s’oppose la lucidité créatrice du poète désignant aux générations futures des héros plus divins que les dieux, plus hommes que les humains.”

Publié en 1943 à New York, *De l'Illiade* est le chef-d'œuvre de Rachel Bespaloff, et la meilleure façon de découvrir son œuvre. C'est aussi une introduction lumineuse à l'œuvre d'Homère, allant à l'essentiel dans une langue très pure. En prenant pour point de départ l'étude des héros homériques, Rachel Bespaloff aborde également les thèmes fondamentaux de la condition humaine : la puissance du destin contre la liberté individuelle à travers la figure d'Hector, les relations mère-fils à travers celles d'Achille et Thétis, les rapports entre monde biblique et monde homérique, etc. L'auteur oppose aussi "héros de la vengeance" et "héros de la résistance", en écho aux bouleversements du monde d'alors. Publié par Allia en 2004. Présenté par Monique Jutrin. 96 p.

MICHEL BOUNAN : *L'Art de Céline et son temps* (1997)

"La bonne question n'est pas de savoir comment un libertaire en vient à s'acquiescer avec des nazis mais pourquoi ce genre de personnage croit bon de se déguiser en libertaire." Céline n'est pas cet "homme de gauche" qui a dérapé vers l'infamie, mais un provocateur lucide au service de l'ordre établi, déguisé en libertaire. La falsification de sa biographie, son écriture même, "fausseté innocente et consciemment manipulatrice" participent de cette entreprise qui, depuis les *Protocoles des sages de Sion* au siècle dernier jusqu'aux récentes menées des révisionnistes, vise à détourner l'agitation révolutionnaire par un prétendu "complot juif" à chaque fois que celle-ci met en péril l'édifice social. Publié par Allia en 1997. 128 p. 5^e éd.

THOMAS CLERC : *Maurice Sachs le désœuvré* (2005)

"Un essai sur Maurice Sachs ? – Oui, l'essai est une forme noire, à la fois littéraire et littérale... – Un salaud, passe encore, mais un mauvais écrivain... – C'est ça : il n'y a rien à racheter."

Juif converti au catholicisme, dandy, communiste, escroc, collaborateur, et pour finir exécuté par les nazis en Allemagne, Maurice Sachs (1906-1945) est une figure très singulière de

la vie littéraire parisienne de l'entre-deux-guerres. Sa vocation était l'écriture mais son œuvre est, à une ou deux exceptions près, médiocre. C'est précisément cette incapacité à "faire œuvre" qui intéresse Thomas Clerc. Dans une démarche tout à fait originale, il transfère et applique les outils de l'analyse littéraire à la vie même de Sachs. Il retrouve dans cette existence les figures de style absentes de son œuvre : oxymore, répétition, paradoxe, chiasme, pléonasme et métaphore. Au ton incisif, cette exploration débouche sur une réflexion plus vaste sur la littérature. Thomas Clerc est né en 1965. Il vit à Paris. Publié par Allia en 2005. 160 p.

NATHALIE LÉGER : *Les Vies silencieuses de Samuel Beckett* (2006)

"Il n'y a pas que la langue, il n'y a pas que le style, il y a aussi les chaussures."

Samuel Beckett a dit un jour qu'il refusait de s'interrompre pour "contempler ce truc qu'on appelle ma vie". Nathalie Léger pose toutefois dans ce récit cette question : "Comment dresser la scène provisoire de ces vies silencieuses qui s'organisent puis s'évanouissent sous le nom de Samuel Beckett ?" Ni énième étude universitaire, ni biographie "à l'américaine", cet essai plonge au plus intime de l'œuvre et de l'homme. Anecdotes, témoignages, réflexions se mêlent pour proposer un portrait intellectuel et psychologique extraordinairement vivant de Beckett. Ses rapports avec sa mère, les femmes, l'Irlande, l'alcool, la création, le théâtre, Joyce, se révèlent tout naturellement grâce aux images et aux récits. Cette figure énigmatique se dévoile alors, profondément humaine et proche, tout en gardant sa part irréductible de mystère. Publié par Allia en 2006. Image de couverture : Lütfi Özkök. 128 p. 3^e éd.

BRUCE BÉGOUT : *De la décence ordinaire* (2008)

"De plus en plus, les gouvernements dépêchent des psychologues sur tous les lieux du drame social afin de masquer ses origines non psychologiques."

George Orwell est connu pour avoir écrit 1984 ou *La Ferme des animaux*, satires du totalitarisme. Il l'est moins pour la réflexion qu'il a menée sur la condition des gens ordinaires. Bruce Bégout rend ici hommage à l'humanisme d'Orwell et cherche à définir la notion de "décence ordinaire", la "*common decency*", ce "sens moral inné" qui incite les gens simples à bien agir. Orwell se demande quel rôle politique elle peut jouer. Partisan de l'engagement, il déplore la résignation des gens ordinaires. Il défend l'idée d'un socialisme utilisant cette décence comme arme politique. Il dénonce, par contraste, l'indécence extraordinaire des intellectuels qui s'affilient au pouvoir et les dérives d'un socialisme coupé du quotidien. Publié par Allia en 2008. Image de couverture : Roy Export Company Establishment. 128 p.

UN ROMAN ET DES LETTRES... DES JOURNAUX DE DEUIL

NELLY SACHS : *Lettres en provenance de la nuit* (2010)
"Comme une graine le troisième œil lève parfois en rêve et nous regarde – alors nous savons que la mort se transforme en vie."
Le 7 février 1950, Nelly Sachs, exilée à Stockholm, perd sa mère bien-aimée, avec laquelle elle vit depuis toujours. Elles ont traversé ensemble, à Berlin, les terribles années de la dictature nazie, jusqu'en 1940 : elles réussissent alors, par miracle, à quitter l'Allemagne pour la Suède. Elles connaissent les douleurs de l'exil et de la pauvreté, apprennent l'horreur des déportations et de l'extermination dans les camps. La perte de cette mère, pour Nelly Sachs, est immense, et c'est pour combler le vide ainsi laissé qu'elle occupe ses nuits à écrire ces *Lettres en provenance de la nuit*, sorte de journal de deuil, réflexion poétique sur la mort à la lumière de la tradition hassidique et aussi méditation sur le destin d'Israël.
Grand nom de la poésie allemande contemporaine, lectrice avide de Martin Buber et Gerschom Scholem, Nelly Sachs

(1891-1970) a reçu en 1966 le Prix Nobel de Littérature. Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand et présenté par Bernard Pautrat. Image de couverture : Laurent Risi. 96 p.

BERTRAND SCHEFER : *L'Âge d'or* (2008)

"Cet enfant dont la naissance va clore l'âge de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier, protège-le", disait l'oracle. L'enfant conçu dans l'absence se présentait, invisible, dans une poussière d'or reconstituée, opaque et solide, où toute profondeur restait à imaginer."

Ce récit est la remémoration d'étapes qui ont conduit le narrateur à entrer dans l'âge d'homme. C'est une quête de soi et des autres. L'éloignement progressif de son frère – écrivain velléitaire et double de lui-même – dans un univers sans retour en forme la clé de voûte. L'âge d'or serait celui auquel on rêve d'arriver sans pouvoir jamais l'atteindre. Y accéderait-on si l'on parvenait à sublimer la blessure originelle ? Les expériences cathartiques vécues par l'auteur, tel l'usage d'une arme à feu, résonnent comme autant de tentatives de guérison. Bertrand Schefer traque les signes de la matière à laquelle s'identifier : la poussière prise dans un halo de lumière, la poudre d'or dans une peinture... Un parcours initiatique se dessine qui n'aura peut-être d'autre secret à dévoiler que celui du temps irréversible qui nous constitue. Né à Paris en 1972, philosophe de formation, Bertrand Schefer a contribué à la publication, aux éditions Allia, d'auteurs majeurs de la Renaissance italienne. On lui doit également la première traduction du *Zibaldone* de Leopardi. Publié par Allia en 2008. 96 p.

AUX ABORDS DE LA FOLIE

WILHELM WAIBLINGER : *Vie, poésie et folie de Friedrich Hölderlin* (1831)

"Quand à présent on pénètre dans la demeure de l'infortuné, on pense assurément ne pas y rencontrer ce poète qui

chemina volontiers jusqu'à l'Ilyssus en compagnie de Platon ; pour autant, l'endroit n'est pas vilain : c'est la maison d'un aimable menuisier, un homme qui porte un regard inaccoutumé sur sa propre condition et qui, même, parle de Kant, Fichte, Schelling, Novalis, Tieck et quelques autres. On le prie de nous conduire à la chambre de Monsieur le Bibliothécaire – c'est ainsi qu'Hölderlin aime encore être qualifié – et l'on s'avance jusqu'à une petite porte."

En 1822, le jeune écrivain Wilhelm Waiblinger rencontre pour la première fois Hölderlin avec lequel il se lie d'amitié. Le poète souffre déjà psychologiquement. Waiblinger entame à cette date une biographie du poète, construite comme une tragédie grecque mais qui a aussi tous les traits du journal intime. Héros sublime au premier acte, Hölderlin est atteint au deuxième par la folie. Bien avant l'apparition de la psychanalyse, Waiblinger tente de déceler dans le passé heureux d'Hölderlin les germes de sa maladie mentale. Naturellement enclin au spleen, au sentiment de frustration, aux échecs sentimentaux, à l'excès de la passion, le poète n'a nul contrôle sur ses accès de rage soudains. Mais cela n'entame en rien le profond respect de Waiblinger pour le poète, qui montre à travers ce texte remarquable comment on peut à la fois admirer et pénétrer avec lucidité les affres de l'âme humaine. Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand par Lionel Duvoy. Image de couverture : Aude Laporte. 80 p.

ÉTIENNE-JEAN DELÉCLUZE : *Le Mécanicien roi* (1832)

"Vous voyez bien ce grand lac ? Eh bien ! Tout cet espace a été habité, il y a eu là des hommes, et, je ne dis cela qu'à vous seul au moins, j'en ai été roi. Tout a été détruit, tout a été abîmé, excepté moi. Je suis le reste d'un monde..."

Un récit fantastique qui tient à l'avance de *L'Ève future* et de *Locus Solus*. Conte étrange et bref qui retrace la plongée dans la folie d'un bricoleur de génie, persuadé d'être personnellement persécuté par Napoléon.

Publié par Allia en 1995. Suivi de *Un pantin dérégé* par Gérard Macé. 48 p.

DIVINE LIQUEUR

FRANÇOIS RABELAIS : *Traité de bon usage de vin* (XVI^e siècle)
 "Eh bien, frères, posez vos dés ! Mouchez vos nez ! Bouclez vos brauettes ! Levez le coude !"

Dans ce traité de savoir-vivre, Rabelais mêle usage savant du langage et traditions orales populaires, multipliant jeux, farces, railleries, mensonges, argotismes et sophismes. Il déclame une véritable éthique de la vie en hissant la consommation du vin en vertu. Mais ce *Traité* attise aussi la curiosité en raison de la nature même du texte. En effet, il n'est pas la version originale, mais une version traduite du tchèque vers le français, alors même que le texte tchèque émanerait d'une version allemande. La traductrice a fort judicieusement opté pour une traduction qui ne cherche pas à restituer le texte original dans la langue de Rabelais mais une langue située à mi-chemin entre le français de l'époque et le français contemporain. Elle parvient ainsi à restituer la saveur du verbe rabelaisien tout en le rendant accessible au public. Successivement moine lettré, médecin fameux et professeur d'anatomie, puis curé de Meudon, Rabelais (1494-1553) est l'auteur de *Pantagruel* (1532) et *Gargantua* (1546). Publié par Allia en 2009. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. Illustré par les *Songes drolatiques de Pantagruel*. 48 p. 2^e éd.

GOETHE : *La Fête de saint Roch à Bingen* (1814)

"L'abus n'exclut pas l'usage, car il est écrit : Le vin réjouit le cœur de l'homme. D'où il résulte que nous pouvons très bien et que nous devons user du vin pour notre plaisir et celui des autres."

Le jour de la fête de saint Roch, tous les habitants du village de Bingen communient dans la célébration de la nature, le souvenir des anciennes légendes et le vin. Le temps, l'histoire, les conflits sont provisoirement abolis. Publié par Allia en 1996. Traduit de l'allemand par Jacques Porchat. Postface de Claude Roëls. 64 p.

DU CRIME COMME L'UN DES BEAUX-ARTS

PECHON DE RUBY : *La Vie généreuse des Mercelots, Gueux et Bohémiens* (1596)

“Comprends bien ces trois états et comment ils sont très lucratifs et pleins de finesses et cautèles ; et s’il se trouvait quelqu’un qui par mépris voudrait blâmer les discours de ce livre, je lui réponds que je ne les ai pas faits par envie contre aucun de cette sorte de gens, mais pour laisser couler le temps et pour mon plaisir.”

Avec ce texte, la marginalité fait son entrée en littérature. Pour la première fois en France, un texte littéraire prend pour objet exclusif la vie des mendiants et des voleurs. Le vol n’y est plus occasionnel, comme bien souvent dans les nouvelles de la tradition comique ; il est un véritable métier, et surtout un monde mystérieux, inconnu. Le dévoilement de ses arcanes (organisation, règles, hiérarchie et langage) a sûrement fait beaucoup pour le succès de ce petit texte qui, publié pour la première fois en 1596 et réédité au moins cinq fois, a fini comme livre populaire au catalogue de la Bibliothèque Bleue. Son auteur, inconnu, n’a signé que du pseudonyme argotique de Pechon de Ruby qu’il traduit lui-même par “enfant éveillé” dans le dictionnaire argot-français fourni en fin de texte.

Publié par Allia en 1999. Édition présentée par Romain Weber. 80 p.

LORENZINO DE MÉDICIS : *Apologie* (1539)

“De même que les tyrans pervertissent et embrouillent toutes les lois et les bonnes mœurs, de même les hommes ont l’obligation, contre toutes les lois et tous les usages, de chercher à les anéantir ; et plus vite ils le font, plus ils méritent d’éloges.” Lorenzino de Médicis (1514-1548), qui servit de modèle au Lorenzaccio de Musset, tenta de délivrer Florence de son tyran, en assassinant le duc Alexandre (1539). Dans cette plaidoirie, écrite par le tyranicide lui-même, il donne ses raisons et répond à ses accusateurs. Leopardi ajoute ceci :

“Il est admirable de voir comment celui qui écrivait pour lui-même et ne pouvait rechercher la pédanterie avait porté comme un Atlas toute l’éloquence grecque et latine dans son texte où vous la voyez vivante et telle quelle.”

Publié par Allia en 1995. Traduit de l’italien par Denis Authier. Postface de Francesco Erspamer. Image de couverture : Le Caravage. 80 p. 2^e éd.

PIO ROSSI : *Dictionnaire du mensonge* (1639-1657)

“Les avantages de la dissimulation sont trois. Le premier est d’endormir ceux qui s’opposeraient à nos intentions dès qu’elles sont rendues publiques. Le deuxième de nous réserver, à chaque occurrence, une belle retraite. Le troisième avantage est de nous découvrir l’esprit d’autrui ; d’où le proverbe espagnol : Dis un mensonge et tu trouveras une vérité.” Extrait du *Banquet moral* de Pio Rossi (1581-1667), moine italien, ce dictionnaire a été établi par Salvatore Nigro en 1990. On y trouve des observations précises sur les dévoilements du langage qui concourent à la duplicité générale des relations sociales.

Publié par Allia en 1996. Édition établie par Salvatore S. Nigro. Traduit de l’italien par Muriel Gallot. Image de couverture : Yoav Lemmer. 96 p. 3^e éd.

STEFAN THEMERSON : *Ouah ! Ouah ! ou qui a tué Richard Wagner ?* (1951)

“Non, répondit calmement l’enquêteur. À notre connaissance, il s’appelait Richard Wagner. Frédéric Nietzsche a été tué mardi et Henri Bergson vendredi matin. Je suppose que vous le saviez. – Messieurs ! Messieurs ! s’écria Lampadéphore Métaphraste, vous faites une grave erreur, Messieurs ! Tous les écoliers savent que Richard Wagner est mort en 1883, Nietzsche en 1900 et Bergson en 1941. – Je peux vous montrer les cadavres encore frais, Monsieur, si vous voulez les voir, dit l’enquêteur.”

Bref roman philosophique et humoristique à la fois, ce texte, publié en 1951, s’appuie sur les absurdités du langage et des

situations pour aborder, en s'en jouant, les questions les plus essentielles.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. 64 p.

ALEXANDRE VVEDENSKI : *Un sapin de Noël chez les Ivanov* (1938)

“Moins fort les gars, moins fort. Ma fille, ma petite fille émet son dernier soupir. D'ailleurs ce n'est même pas son dernier soupir, elle a la tête coupée.”

Le théâtre de l'absurde est une autre expression d'un monde réduit à néant. Il se fait ici comique et quotidien, à travers les avatars délirants de la famille Ivanov, dont les enfants ont de 1 à 82 ans et sont victimes d'une nounou sanguinaire. Membre du groupe Oberiou, avec notamment Daniil Harms, Vvedenski, dont seules les œuvres pour enfants furent publiées de son vivant, disparut en 1941, à l'âge de 37 ans, victime des purges staliniennes.

Publié par Allia en 1996. Traduit du russe par Régis Gayraud. 80 p.

ALBERTO SAVINIO : *Dix procès* (1935)

“Dans la tératologie de notre temps, Landru s'est assuré une incontestable suprématie. Ainsi l'a voulu la cour d'assises du département de la Seine ; ainsi l'a voulu l'opinion publique du monde entier. Au milieu d'une telle unanimité, nous, nous ne croyons pas du tout à la ‘monstruosité’ de cet homme. Le cas Landru n'est pas un simple cas d'anthropophagie. L'homme civilisé affirme qu'il a supprimé l'anthropophagie, il affirme qu'il a supprimé l'esclavage. Mais l'homme civilisé est un contemplateur de mirages.”

Entre 1932 et 1935, Savinio fut chargé par une revue juridique d'écrire de courts textes sur des procès célèbres. Dix procès prétextes pour se moquer des catholiques, des jésuites, des Français, des philosophes, ou pour exposer des thèses provocatrices et paradoxales : Jeanne d'Arc entendait des voix venant du ciel parce que, restée vierge, elle était devenue

hystérique ; Landru, “chevaleresque vengeur de don Juan”... Et encore Socrate, Louis XVI, Jésus-Christ, Galilée...

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Illustrations. 64 p.

OLIVER ROHE : *Terrain vague* (2005)

“Aucune raison pour que du jour au lendemain je sois mort. Que ma vie mon passé soient anéantis. Tout cela est un mauvais rêve : un canular. C'est ça. Un canular.”

Un homme, cloîtré dans une pièce, revient, au fur et à mesure que le soleil se lève puis décline, sur sa vie révolue. Les bruits du dehors qui lui parviennent ramènent à sa mémoire les bribes de son passé, à l'époque de son “heure de gloire”, quand, craint de tous, il faisait régner impunément la terreur. On devine peu à peu qu'il a commis des actes abominables. De cette puissance, il ne reste plus rien, qu'une insoutenable amertume, une solitude absolue et une peur de tous les instants. Dans ce monologue halluciné d'un bourreau qui se perçoit comme une victime, Oliver Rohe livre une réflexion sur la violence, la déchéance et l'oubli impossible des crimes. Publié par Allia en 2005. Illustrations et image de couverture : Alexis Gallissaires. 64 p.

L'IMAGINAIRE FUTURISTE

BRUNO CORRA : *Sam Dunn est mort* (1913)

“Nous vivons sur une poudrière d'imagination qui ne tardera pas à exploser.”

Frère du peintre Ginna, Bruno Corra (Bruno Corradini Ginnani, 1892-1976) joua un rôle important dans les débuts du futurisme italien. *Sam Dunn est mort* est un court roman farfelu mettant en scène un original esthétisant, richissime dandy anglo-saxon, reflet attardé du dilettantisme de la Belle Époque, qui prône la léthargie et, par la seule force de son esprit, va provoquer une révolution panique dans un Paris des temps futurs. Avant mai 68 et les délires psychédéliques,

c'est une révolution totale, politique, artistique et langagière à laquelle on assiste ici. D'une drôlerie et d'une invention constante, ce texte est un météore dans l'histoire littéraire, à placer aux côtés des plus hautes fantaisies d'Alfred Jarry ou d'Apollinaire, et qui aurait mérité de figurer dans l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'italien par Jean Pastureau. 96 p.

ARNALDO GINNA : *Les Locomotives avec des chaussettes* (1919)
 "Étions-nous au Bal Tabarin de Rome ? En tout cas dans un café-restaurant chic d'une grande ville. Et si je ne peux pas vous dire précisément où nous nous trouvions, ça ne veut pas dire que mon récit n'est pas intéressant, et ça ne veut pas dire que mon récit n'est pas vrai."

Dans ces récits au rythme effréné, nous croisons un fakir inventeur d'un remède contre les cors au pied ou encore un capitaine marié à un balai. Chacune de ces fables dessine un univers, où règne une puissance occulte qui régit les choses et les actions humaines. Dans la préface à ce texte, Bruno Corra écrit : "Je suis heureux de pouvoir présenter ce merveilleux volume comme un pas décisif hors des décrépites et croulantes prisons de l'innommable *bon goût* littéraire." Frère de Bruno Corra, Arnaldo Ginna (1890-1982) est l'inventeur, avec Emilio Settimelli, d'un appareil à mesurer le génie. Homme aux multiples talents, il fut écrivain, peintre, cinéaste, technicien sonore, photographe.

Publié par Allia en 2007. Préface de Bruno Corra. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 144 p.

DADA JOUE SON VA-TOUT... À TOUT VA

RAOUL HAUSMANN : *Hourra ! Hourra ! Hourra !* (1921)
 "Contradiction remarquable, les Allemands sont ignobles par idéalisme ! Dans cette mesure, ils ont encore un immense avenir."

Publié en 1921 et jamais encore traduit en français, ce texte est emblématique du dadaïsme allemand, qui toujours mêla à sa révolte artistique des revendications politiques et sociales. Ces douze satires constituent l'une des charges les plus violentes – et les plus drôles – jamais lancées contre l'esprit allemand, le militarisme, l'étroitesse d'esprit, le contentement de soi. S'inspirant de faits réels qu'il passe à la moulinette dadaïste, Hausmann, de son propre aveu, écrivit ces textes "pour secouer les gens".

Publié par Allia en 2004. Traduit de l'allemand par Catherine Wermester. 96 p.

RAOUL HAUSMANN : *Sensorialité excentrique* (1970)

"Tout ce que l'homme a entrepris et fait jusqu'à aujourd'hui n'était : qu'ÉCHEC !!!! Une Civilisation Nouvelle ! d'urgence !" Voici le dernier livre publié par le dadaïste de son vivant, en 1970. Si l'ouvrage est bref, son ambition est immense : ébaucher une nouvelle conscience psychologique et sociale en faisant table rase de deux mille ans d'Histoire. C'est à l'*homo sapiens* qu'Hausmann s'attaque, lui qui, à ses yeux, a inventé la dictature capitaliste et restreint nos connaissances à un niveau purement matérialiste, empêchant l'évolution d'un type humain doté de capacités cérébrales et sensorielles plus universelles. L'homme nouveau sera muni d'une "sensorialité excentrique", une énergie mentale transcendant les limites du corps et de l'esprit. En ce sens, ce texte est à la fois une utopie et une critique impitoyable, et foncièrement pessimiste, de la civilisation dite moderne et du mythe du progrès.

Publié par Allia en 2005. 80 p.

FRANCIS PICABIA : *Jésus-Christ Rastaquouère* (1920)

"Ne travaillez pas, n'aimez pas, ne lisez pas, pensez à moi ; j'ai trouvé le rire nouveau qui donne le laissez-passer. Il n'y a rien à comprendre, vis pour ton plaisir, il n'y a rien, rien, rien que la valeur que tu donneras toi-même à tout."

Jésus-Christ Rastaquouère est le grand texte de Dada à Paris et sans doute le chef-d'œuvre littéraire de Picabia, dont il

est à l'image : brillant, scandaleux, provocateur, désinvolte. Ridiculisant l'art et les artistes, la littérature et les écrivains, les bourgeois et les poètes, rejetant toute forme d'autorité, ce texte est exemplaire de l'esprit du mouvement. Publié par Allia en 1996. Définitivement épuisé.

CLÉMENT PANSZAERS : *Bar Nicanor* (1920)

“Les inséxués du toujours plus haut ne se doutent guère que la beauté est descendue jusqu'au pareboue de la motocyclette.” Audaces typographiques, provocations multiformes et irrespect, *Bar Nicanor*, avec pour personnages Couillandouille et Crotte de bique, a tout du texte dada. Or, derrière les apparences modernistes et l'ivresse du langage, se révèle le récit d'une profonde expérience spirituelle, qui n'est pas sans lien avec la quête du vide des philosophes taoïstes. De décembre 1917 à mai 1918, Clément Pansaers (1885-1922) codirige la revue *Résurrection*. Il reconnaît rapidement dans le mouvement Dada un mode de pensée paradoxal et libertaire qui correspond à son état d'esprit. Publié par Allia en 2005. 64 p.

CLÉMENT PANSZAERS : *Le Pan-Pan au cul du nu nègre* (1920)
“Vivre est une maladie imaginaire.”

Ce texte fut salué à sa parution par Aragon et Breton qui déclara : “Depuis longtemps je n'avais été à pareille fête.” Le titre même annonce la couleur. Or, *Le Pan-Pan* est aussi le coup de feu mortel de l'assassinat de Rosa Luxembourg, une critique évidente du colonialisme et une allusion moderniste à la négritude. L'ouvrage, à placer à côté de *Jésus-Christ Rastaquouère* de Francis Picabia (voir p. 73), en a la fulgurance, traversée d'aphorismes définitifs. Publié par Allia en 2005. 48 p.

PAUL JOOSTENS : *Salopes* (1922)

“Tu entends, ça sort par les tétettes de Marie-Michel. Et puis sont pendables : Deux points, les montres, les pendules et les œufs de Pâques. Pendaison.”

Né à Anvers en 1889, l'irrévérencieux Paul Joostens devient vers 1920 un membre éminent de l'iconoclastie dada en Belgique. Ses diatribes viscérales contre toute forme d'ordre établi sont devenues légendaires. En 1922, les Éditions Ça Ira publient *Salopes*, écrit dans la même veine que *L'Apologie de la paresse* de Clément Pansaers et *Les Rêves et la jambe* d'Henri Michaux, parus aux mêmes éditions. Joostens meurt en 1960. Peu ont, comme lui, su coordonner les débris d'un monde révolu et d'un autre à naître. Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Paul Joostens. 48 p.

NE TRAVAILLEZ JAMAIS

ROBERT LOUIS STEVENSON : *Une apologie des oisifs* (1877)

“Aujourd'hui, chacun est contraint, sous peine d'être condamné par contumace pour lèse-respectabilité, d'exercer une profession lucrative, et d'y faire preuve d'un zèle proche de l'enthousiasme. La partie adverse se contente de vivre modestement, et préfère profiter du temps ainsi gagné pour observer les autres et prendre du bon temps, mais leurs protestations ont des accents de bravade et de gasconnade. Il ne devrait pourtant pas en être ainsi.”
On se persuadera à la lecture de ces textes jubilatoires, où défile une galerie d'excentriques anglais de la plus belle eau, que la paresse et la conversation – au même titre que l'assassinat – méritent de figurer parmi les beaux-arts. Stevenson a su pressentir la force inconsciente des pulsions humaines. Publié par Allia en 2001. Suivi de *Causerie et causeurs*. Traduit de l'anglais par Laili Dor et Mélisande Fitzsimons. Image de couverture : Marc Lesage. 80 p. 7^e éd.

PAUL LAFARGUE : *Le Droit à la paresse* (1883)

“Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles,

torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture." Paul Lafargue (1842-1911) fut l'homme de tous les mouvements révolutionnaires. Gendre de Marx, il contribua à animer la Première Internationale et fut l'une des figures les plus marquantes du mouvement socialiste français. Dénonçant un illusoire droit au travail qui n'est pour lui que droit à la misère, Lafargue soutient qu'une activité proprement humaine ne peut avoir lieu que dans l'oisiveté, hors du circuit infernal de la production et de la consommation, réalisant ainsi le projet de l'homme intégral de Marx. Publié par Allia en 1999. 80 p. 11^e éd.

BERTRAND RUSSELL : *Éloge de l'oisiveté* (1939)

"Les méthodes de production modernes nous ont donné la possibilité de permettre à tous de vivre dans l'aisance et la sécurité. Nous avons choisi, à la place, le surmenage pour les uns et la misère pour les autres : en cela, nous nous sommes montrés bien bêtes, mais il n'y a pas de raison pour persévérer dans notre bêtise indéfiniment."

Dans la tradition des essayistes anglais (Swift, Stevenson), Bertrand Russell manie le paradoxe pour s'attaquer aux fondements mêmes de la civilisation moderne. Derrière l'humour et la légèreté du propos se cache une réflexion à la fois philosophique et politique, exprimée avec une ironie mordante : "Il existe deux sortes de travail : le premier consiste à déplacer une certaine dose de matière à la surface de la terre ; le second à dire à quelqu'un d'autre de le faire." Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais par Michel Parmentier. 48 p. 6^e éd.

SAMUEL JOHNSON : *Le Paresseux* (1761)

"Si le rapport des habitudes lie les individus, le paresseux peut se flatter d'une protection universelle. Les paresseux sont innombrables : tout homme est ou espère de l'être. Ceux même qui semblent le plus différer de nous augmenteront bientôt

le nombre de nos confrères. Comme la paix est la fin de la guerre, de même la paresse est le dernier terme de l'activité." Auteur du *Dictionnaire de la Langue anglaise* (1755), Samuel Johnson publia les revues *Le Flâneur*, puis *Le Paresseux*, dont sont extraites ces chroniques facétieuses. Johnson y traque les travers de ses contemporains, sur un ton tantôt sarcastique, tantôt empreint d'une profonde nostalgie. Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par M. Varney. 128 p. 2^e éd.

KAZIMIR MALEVITCH : *La Paresse comme vérité effective de l'homme* (1921)

"Le travail doit être maudit, comme l'enseignent les légendes sur le paradis, tandis que la paresse doit être le but essentiel de l'homme. Mais c'est l'inverse qui s'est produit. C'est cette inversion que je voudrais tirer au clair." Dans ce texte inattendu écrit en 1921, le peintre suprématiste Malevitch se livre à une réhabilitation de l'oisiveté, "mère de la vie". Toute civilisation doit pour lui tendre à affranchir l'homme du travail, pour son plein épanouissement. Publié par Allia en 1995. Traduit du russe par Régis Gayraud. 48 p. 10^e éd.

CLÉMENT PANSAERS : *L'Apologie de la paresse* (1921)

"Ô ! le luxe imprévu de la fainéantise ! La grève générale sur une grève ensoleillée !"

Rédigée en 1917 et publiée en 1921, cette apologie n'a pas la violence cacophonique des textes dada, mais recèle un charme mélancolique, un ton qui ne ressemble à aucun autre. Publié par Allia en 1996. 64 p. 4^e éd.

LES MÉCANISMES DU SUBTERFUGE

EDGAR ALLAN POE : *Le Joueur d'échecs de Maelzel* (1836)

"À l'heure marquée pour l'exhibition, un rideau est tiré, ou bien une porte à deux battants s'ouvre, et la machine

est roulée à environ douze pieds du spectateur le plus rapproché, devant lequel une corde reste tendue. On aperçoit une figure, habillée à la turque, et assise, les jambes croisées, devant une vaste caisse qui semble faite de bois d'ébène, et qui lui sert de table."

Un mystérieux automate habillé à la turque parvient à tromper ses adversaires lors de tournois d'échecs. Jouant sur une table éclairée à la bougie, cette "pure machine" ne perd quasi jamais. Prompt au scepticisme, loin de se laisser bernier par quelque pouvoir magique attribué à l'étrange machine, Poe s'attache à disséquer la mécanique mystérieuse. Le lecteur pénètre dans toutes les arcanes de la mécanique, perce le secret de ces rouages fabuleux qui l'avaient d'abord abusé. De naïf, il devient lui aussi sujet voyant et concevant.

Publié par Allia en 2011. Traduit de l'anglais par Charles Baudelaire et présenté par Lionel Menasché. 64 p.

HILARY SPURLING : *La Grande Thérèse* (2000)

"Le don créatif de Thérèse était spontané et inné. 'Elle ment comme l'oiseau respire', dit un témoin qui l'avait connue enfant. Elle combinait la subtilité psychologique d'un acteur confirmé à l'exubérance narrative d'un romancier."

À la fin du XIX^e siècle, Thérèse est l'une des femmes les plus puissantes de France, recevant fastueusement le tout-Paris artistique et politique. Simple paysanne du Languedoc, c'est sur la seule force de son imagination et de son bagout qu'elle bâtit sa fortune. Elle réussit à faire croire à des titres de propriétés et des millions en actions, enfermés dans un coffre-fort. Sur ces garanties, elle contracta des emprunts, acheta un hôtel particulier et vécut à grand train... à crédit. À son procès, le scandale devient politique. Cette intrigue digne d'un roman de Balzac ou Zola, racontée avec humour par Hilary Spurling à l'appui d'archives et de témoignages inconnus, révèle de façon saisissante les dessous de la Belle Époque. Hilary Spurling est l'auteur d'un ouvrage de référence sur Matisse, *Matisse 1869-1908*. C'est au cours

de ses recherches sur le peintre qu'elle a découvert l'histoire extraordinaire, et véridique, de Thérèse Humbert, qui méritait bien qu'un ouvrage à part entière lui soit consacré. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Pierre-Julien Brunet, 128 p. Illustrations.

L'A-UTOPIE

PATRIK OUREDNIK : *Instant propice, 1855* (2006)

"Les quatre curiosités les plus remarquables de notre colonie sont la misère, la jalousie, la suspicion et l'alcoolisme. Bienvenue, amis, bienvenue."

Cette fable s'ouvre sur une longue lettre d'un utopiste qui, rêvant de dépasser le féminisme, le communisme et même l'anarchisme, décide de fonder au Brésil une communauté où pourrait s'épanouir la société parfaite. Une seconde partie est le journal d'un colon qui, séduit par ces idéaux, décide de rejoindre le phalanstère "Fraternitas". Après la théorie, la pratique, et là les choses se gâtent. Clivages entre Italiens et Allemands, discussions byzantines entre les anarchistes, les égalitaristes et les communistes, votes interminables pour décider de la façon dont on va voter, problématique mise en place de l'amour libre, etc. Plus le livre avance et plus cette société idéale devient bureaucratique et coercitive. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, *Instant propice, 1855* reste un hommage rendu, envers et contre tout, à l'utopie libertaire.

Publié par Allia en 2006. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio. 160 p.

BRUCE BÉGOUT : *Le ParK* (2010)

"Peut-être est-il temps de dire, à ceux qui ne l'auraient pas déjà compris, en quoi consiste exactement le ParK ? Le principe en est très simple. Son concepteur a voulu rassembler en un seul parc toutes ses formes possibles. Le ParK associe ainsi, en une totalité neuve, une réserve animale à

un parc d'attraction, un camp de concentration à une technopole, une foire aux plaisirs à un cantonnement de réfugiés, un cimetière à un *Kindergarten*, un jardin zoologique à une maison de retraite, un arboretum à une prison." L'île éveille d'ordinaire l'imaginaire des fictions utopiques. Or, ici, elle accueille le ParK, condensé insolite de toutes formes de parcs. Le cerveau du projet, Litch, théoricien de la "neuro-architecture", y vit dans une tour d'ivoire. Dans ce laboratoire à ciel ouvert, s'expérimentent, à la vue de tous, les pratiques futures et coercitives du contrôle social. À la manière des hommes qui y vivent, prisonniers de leur cadre de vie, le lecteur explore à son corps défendant ce lieu étrange, se heurte à l'insolite et à l'effroyable. Bien qu'élus, l'âme de cet aventurier d'un genre nouveau est mise à mal malgré les plus beaux atours de l'enchantement. Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Jérôme Durand. 160 p.

L'ART AU CRIBLE DE LA PLUME

HONORÉ DE BALZAC : *Sarrasine* (1830)
 "Ainsi à ma droite, la sombre et silencieuse image de la mort ; à ma gauche, les décentes bacchanales de la vie : ici, la nature froide, morne, en deuil ; là, les hommes en joie. Moi, sur la frontière de ces deux tableaux si disparates, qui, mille fois répétés de diverses manières, rendent Paris la ville la plus amusante du monde et la plus philosophique, je faisais une macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre." Sous cet ouvrage que Bataille plaçait à côté de la *Recherche du temps perdu* et du *Procès* : l'argent, la mystérieuse ascension sociale, leur source ignoble. Publié par Allia en 1989. 80 p. 2^e éd.

HÉLÈNE LING : *Lieux-dits* (2006)
 "Je retrouvais autour du double portail cette alchimie parisienne mêlant les fumées de dioxyde aux vapeurs

d'outre-tombe, cette fertilisation mutuelle qui avait si bien réussi à la ville, lui donnant encore de nos jours son atmosphère bien conservée – *le génie du lieu*." De retour à Paris pour assister aux funérailles de son père, marchand et collectionneur d'art, la narratrice profite de sa rencontre avec des touristes coréens pour renouer avec la ville où elle a grandi ; mais leur enthousiasme contraste avec son désenchantement. Les points d'attraction culminants du parcours (la maison de Marcel Proust, la Bibliothèque nationale...) ne sont pour elle que les fossiles d'un art autrefois vivant. L'animosité qu'elle éprouve envers un père qui exploita la valeur marchande de l'art et sa colère face à l'exploitation d'une culture vidée de sa substance vont-elles être bouculées par l'œil neuf que portent sur l'art ses compagnons de fortune ? Avec un sens aigu de l'observation et de la satire, Hélène Ling se livre à une critique radicale de la culture moderne. Publié par Allia en 2006. 176 p.

PAULINE KLEIN : *Alice Kahn* (2010)
 "Je mettrai de la lumière sur ce qu'elle a de beau, et de l'ombre sur ce qu'il faut cacher. Je suivrai de près le désir de William pour qu'elle devienne à son image. Et s'il n'arrive pas à l'aimer, c'est qu'elle ne tient pas debout, c'est qu'il faudra recommencer, regarder ailleurs, dessiner une autre forme". À la suite d'un quiproquo, une jeune femme, la narratrice, se substitue à une autre, Anna, et fait la connaissance de William Stein, artiste photographe à la réputation établie. Ayant toujours eu l'impression d'être reléguée au second plan, elle profite de ce coup du sort pour se laisser modeler par l'autre, Anna. William lui confie ses états d'âme d'artiste. "Anna" se décide alors à postuler dans une galerie et crée Alice Kahn, une artiste qui se serait approprié des droits d'auteur sur le silence, tandis qu'elle ajoute furtivement des marques de stylo sur une œuvre d'Andy Warhol. Mais l'imposture va rapidement être découverte par William... et les rôles s'inverser. À la réalité incertaine, la fiction est prétexte à questionner

le vrai et le faux, cet acte de subterfuge qui est parfois le ressort même de la création, en particulier contemporaine.

Née en 1976, Pauline Klein a étudié l'esthétique, est ensuite entrée à la St Martin's School puis a travaillé dans une galerie d'art à New York.

Publié par Allia en 2010. Image de couverture : Janet Cardiff & George Miller. 128 p. 2^e éd.

C'EST LA VIE QUI IMITE L'ART

OSCAR WILDE : *Le Déclin du mensonge* (1891)

“Une des principales causes du caractère curieusement banal de toute la littérature de notre époque est de toute évidence le déclin du mensonge considéré comme art, comme science et comme plaisir social.”

Publié en 1891, *Le Déclin du mensonge* est l'un des plus célèbres essais de Wilde. Sous la forme d'un brillant dialogue entre deux esthètes, à coups de paradoxes et de mots d'esprit, il livre son credo esthétique et moral : l'art ne saurait être jugé d'après des critères extérieurs à lui-même. Loin d'imiter la vie, c'est bien plutôt la vie qui imite l'art. Cet éloge du mensonge, du faux, du voile traduit un effort pour échapper à la réalité sociale de son siècle.

Publié par Allia en 1997. Traduit de l'anglais par Hugues Rebell. 80 p. 4^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *Mon grand-père* (1999)

“Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit. Ma grand-mère, dont c'était le deuxième mari, demanda le divorce. Après avoir fait mine de vouloir se tuer avec un couteau de cuisine, il accepta gentiment. Ma grand-mère se remaria avec un gigolo, et mon grand-père épousa sa secrétaire qui avait trente ans de moins que lui. Comme voyage de noces, il l'envoya en vacances avec ma mère, car ses affaires le retenaient à Paris”.

Ces notes autobiographiques relèvent des gestes, des expressions, des éléments de décor, des choses observées, entendues, des souvenirs d'enfance, des histoires de famille, des réminiscences consignées. Valérie Mréjen est née à Paris en 1969. Publié par Allia en 1999. 64 p. Image de couverture : Benjamin Charavner. 4^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *L'Agrume* (2001)

“Il m'a dit je ne t'aime pas. La veille, il était arrivé une heure en retard au rendez-vous. J'étais devant la station d'essence de la porte d'Orléans à guetter les 4 L en espérant qu'il vienne. Il a fini par apparaître. J'avais envie de faire la tête mais la gaieté de le voir annulait tout. Ce n'était pas le moment de faire une remarque : déjà qu'il ne m'aimait pas beaucoup.” Bruno, l'“Agrume”, est un esthète d'aujourd'hui : il fait sécher des citrons et des oranges chez lui pour en observer leur pourrissement multicolore, il s'extasie devant un champ de navets du Val d'Oise et s'émue de la beauté d'un bouchon de lavabo durci et craquelé.

Publié par Allia en 2001. 80 p. 9^e éd.

VALÉRIE MRÉJEN : *Eau sauvage* (2004)

“C'est bon cette herbe parfumée dans la salade... c'est quoi, du persil plat ?”

De ce “dialogue” à sens unique entre un père et sa fille, seules sont rapportées les répliques du père, envahissant, préoccupé par le bonheur de sa fille et alternant excès d'attentions et reproches. Valérie Mréjen restitue le langage familial, ses clichés et ses rythmes, avec une attention aiguë aux détails de la vie quotidienne, un détachement apparent sous lequel on devine l'émotion. Car la maladresse de ce père est profondément touchante. Drôle, *Eau sauvage* ne traite pas moins du grand thème des livres de Valérie Mréjen, le dialogue difficile entre les êtres. C'est aussi, sans jamais que le “je” n'intervienne, un autoportrait en creux de l'auteur elle-même, et de toute une génération.

Publié par Allia en 2004. 96 p. 2^e éd.

LA LITTÉRATURE GRAPHIQUE

DAVID BESSIS : *Ars grammatica* (2006)

Ce livre nous entraîne dans un réjouissant jeu de piste, une excursion au pays de la mémoire et de l'inconscient qui renouvelle l'écriture de soi. Rien de superflu, le strict nécessaire : quelques mots essentiels. Le lecteur est mené de l'un à l'autre par des chemins de traverse, des raccourcis, des détours, des messages subliminaux. Atlas sentimental, version moderne de la "carte du Tendre", *Ars grammatica* tient également du manuel d'alchimie et du jeu de construction. Le lecteur poursuit lui-même le cheminement mental de ce journal intime en kit.

Publié par Allia en 2006. 80 p.

TINA BUENO : *La Mer* (2005)

"Une drôle de femme qui disait (without smile) que la mer ce n'était ni du sable de fée... ni une ombre salée." Cela commence comme un conte pour enfants, mais c'est plutôt un livre habité par l'esprit d'enfance. Tina Bueno, née à Bogota en 1983, cherche à répondre à la question : Qu'est-ce que la mer ? Au moyen de dessins faussement naïfs, utilisant toutes les ressources du collage et du lettrage, elle illustre différentes hypothèses qui ne trouveront leur élucidation qu'à la dernière page. Le charme si particulier de cet ouvrage tient à son mélange de fraîcheur et de gravité, d'humour et d'émotion.

Publié par Allia en 2005. Pages en couleurs. 48 p.

LE MONTAGE CINÉMATOGRAPHIQUE :
MÉTAPHORE D'UN GENRE LITTÉRAIRE

HÉLÈNE FRAPPAT : *Sous réserve* (2004)

"Règle numéro 1. Il ne doit se trouver, à l'intérieur de ce livre, aucun mensonge. Règle numéro 2. Je dois y avouer, sans exception, tous mes mensonges."

L'ouvrage se présente comme un mille-feuilles, dont les couches se superposent, s'imbriquent, se répondent. Il s'ouvre sur la lettre passionnée qu'une admiratrice adresse à Kant, dans laquelle il est question du mensonge et de la vérité, thèmes qui, avec ceux du secret et de la révélation, traversent tout le livre sous différentes formes. L'auteur y livre aussi des extraits d'une correspondance de Rousseau avec Mme de la Tour, alternant avec la voix personnelle de la narratrice ou celle d'un personnage mystérieux, dont l'identité sera dévoilée à la fin du récit. Le puzzle narratif en vient à former une seule et même histoire qui tient le lecteur en haleine, dans une sorte de "suspense philosophique". Héléne Frappat est née en 1969 à Paris.

Publié par Allia en 2004. 160 p.

HÉLÈNE FRAPPAT : *Par effraction* (2009)

"Si tu n'entres pas dans ma chambre, je n'entrerai pas dans tes pensées."

Le narrateur acquiert aux puces une caisse de films de famille des années 50. Il y découvre Aurore, une jeune fille issue d'une famille bourgeoise, filmée par son père puis par son fiancé jusqu'à ses trente ans. L'étonnement survient quand aux images de la jeune fille se superposent les rêveries et l'histoire d'A., jeune télépathe. Le mystère s'avère d'autant plus troublant que le doute grandit quant à l'identité des deux personnages : A. et Aurore. La mise à mal de la frontière fragile entre sphère publique et sphère privée fait le sel de cet ouvrage. Les "cambriolages intimes" et fictionnels du récit font écho au voyeurisme ambiant de la télévision et des blogs, à l'ère du numérique. Le voyeur est partout. Il naît dans le regard de Sabrina, jeune amie de A., qui s'introduit dans la demeure des parents de Claire, une camarade de classe. Mais il imprègne surtout, de manière insidieuse, celui de tout lecteur qui entre par effraction dans la vie des personnages. Publié par Allia en 2009. 128 p.

LE TÉMOIGNAGE D'AMITIÉ
COMME ACTE LITTÉRAIRE

THOMAS BROWNE : *Lettre à un ami* (1690)

“Quiconque a peur de la vie court aveuglément vers sa propre mort.”

“La longue habitude de vivre ne nous prédispose pas à mourir”, a écrit Thomas Browne. Pas plus qu’elle n’aide à accepter la mort d’autrui. Dans cette *Lettre à un ami*, Browne entreprend de consoler son correspondant de la perte d’un de ses intimes. À sa façon très particulière, pleine de digressions érudites et de rapprochements inattendus, il aborde les questions existentielles comme en se jouant, à la manière de Montaigne. Il évoque au passage aussi bien l’interprétation des rêves que l’influence de la goutte sur la production poétique. Cette accumulation d’anecdotes rappelle Robert Burton et sa célèbre *Anatomie de la mélancolie*. Mais derrière se révèle une sagesse intemporelle qui est autant de règles de vie.

Sir Thomas Browne (1605-1682) fut homme de lettres, docteur en médecine, théologien anglican et philosophe de la tolérance religieuse. Admirateur d’Aristote et fin connaisseur des lettres classiques et de la Bible, il est le symbole par excellence d’une pensée érudite et élégante, soucieuse de méditer sur le sens de notre existence et notre finitude. Publié par Allia en 2007. Traduit de l’anglais par Marc Kusznel, 48 p.

GIACOMO LEOPARDI : “*Adieu ma chère pillule*” (1811-1837)

“Ce n’a été que par effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d’être persuadés du mérite de l’existence, que l’on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l’on s’obstine à attribuer à mes circonstances matérielles ce qu’on ne doit qu’à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s’attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d’accuser mes maladies.”

Ce volume réunit toutes les lettres que Leopardi a rédigées en français. Écrits intimes, mais aussi philosophiques. Ainsi la magnifique lettre à Jacopssen, dans laquelle Leopardi met son âme à nu : “Je vous ai dit que l’art de ne pas souffrir est maintenant le seul que je tâche d’apprendre. Ce n’est que précisément parce que j’ai renoncé à l’espérance de vivre.” Publié par Allia en 1999. Édition présentée et annotée par Michel Orcel. 64 p.

SAMSON RAPHAELSON : *Amitié* (1981)

“J’ignorais que tu avais une telle affection pour moi, Sam’, me dit Lubitsch. Et je répondis quelque chose comme : ‘Eh bien, je l’ignorais aussi, mais quand je t’ai vu mort, ça m’a donné...’ Je me souviens d’avoir hésité, et que c’est lui qui a trouvé le mot juste : ‘Un élan ? – Exactement !’, ai-je répondu – et nous avons tous les deux souri.”

Samson Raphaelson (1896-1983) a écrit des pièces de théâtre pour Broadway (notamment *Le Chanteur de jazz*, premier film parlant de l’histoire) et travaillé avec Alfred Hitchcock. Mais il a surtout été l’un des scénaristes les plus appréciés d’Ernst Lubitsch. De cette collaboration sont nés de nombreux chefs-d’œuvre, dont *Haute Pègre* et *Le Ciel peut attendre*. Les deux hommes s’estimaient et partageaient cette culture juive européenne et cet humour yiddish dont est imprégnée l’œuvre du cinéaste. Mais la pudeur empêcha longtemps que leurs relations prennent un tour plus intime. Lorsque Lubitsch fut victime d’une attaque, on chargea Raphaelson de rédiger sa notice nécrologique ; il y dévoila, pour la première fois, tous les sentiments que jamais il n’avait osé exprimer directement au cinéaste. Mais Lubitsch survécut à son attaque et prit connaissance du texte, allant jusqu’à le retoucher avec son auteur. À la fin de sa vie, Raphaelson publia dans le *New Yorker* l’histoire de cette émouvante amitié. Il livra alors un portrait extrêmement fin et sensible du cinéaste berlinois installé à Hollywood, analysa sa façon de travailler et leva le voile sur le secret de la fameuse *Lubitsch touch*. *Amitié* offre un

précieux témoignage sur Ernst Lubitsch en même temps qu'une description acerbe du système hollywoodien. Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais et suivi de *Quand j'étais morte* par Hélène Frappat. 80 p.

CONFIDENCES

TATIANA TOLSTOÏ : *Sur mon père* (1928)

“Dans les livres écrits sur mon père, les faits relatés sont en général exacts, mais, pour reprendre une expression de notre Nicolas Gogol, il n'y a rien de pire qu'une vérité qui ne soit pas vraie. En ma qualité de fille aînée, j'ai jugé qu'il m'appartenait de défendre la vérité. Je dois à la mémoire de mes parents de rompre aujourd'hui le silence.”

Le 28 octobre 1910, âgé de 82 ans, Léon Tolstoï se lève en pleine nuit, s'habille et quitte la maison où il a passé toute son existence pour fuir dans la neige. Il mourra dix jours plus tard. C'est cette fuite mystérieuse, qui a fait couler beaucoup d'encre, que Tatiana entreprend de raconter et d'expliquer dans ce récit publié directement en français en 1928. Fille aînée de Léon Tolstoï, Tatiana Lvovna s'exila en 1925 à Paris, puis à Rome, où elle mourut dans les années 50. Confidente privilégiée de son père, elle dévoile les drames et les déchirements qui couvaient sous la figure de sage patriarche que Tolstoï aimait à donner de lui-même. Elle livre ainsi le portrait le plus intime et le plus émouvant de l'auteur de *Guerre et Paix*.

Publié par Allia en 2003. 128 p. 4^e éd.

JAN ZABRANA : *Toute une vie* (1992)

“Demain est une autre nuit.”

Paru en République tchèque en 1992, *Toute une vie*, le journal de Jan Zabrana, compte plus de mille pages. Patrik Ourednik en a extrait et traduit des passages qui portent sur la période de la normalisation politique imposée en 1969, après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les armées du Pacte de

Varsovie. Ce choix, qui préserve l'unité de ton, a été facilité par la présence constante de souvenirs et de réminiscences rendant compte de l'atmosphère des époques précédentes, notamment des années stalinienne et de la période du dégel qui a abouti au Printemps de Prague. À la fois intime et littéraire, *Toute une vie* est un document extraordinaire à plusieurs titres. C'est en quelque sorte un journal de “captivité intérieure” : il est pour Zabrana, persécuté et réduit au silence par le régime, le seul exutoire possible. L'auteur y consigne tout ce qui lui est interdit de publier. Le ton en est bien entendu féroce : portraits au vitriol de “confrères” compromis avec le pouvoir, notations acerbes sur les manœuvres des comités de censure, descriptions des mille lâchetés quotidiennes qu'impose un gouvernement despotique. En ce sens, *Toute une vie* présente un tableau complet de la vie intellectuelle tchèque de la seconde moitié du xx^e siècle. Mais c'est aussi un témoignage personnel bouleversant : Zabrana n'a pas plus de complaisance pour lui-même que pour les autres et, avec un mélange d'humour et de désespoir, il offre le portrait sans fard d'une existence brisée par le siècle et expose les moyens permettant de résister à ses atrocités. Jan Zabrana est né en 1931 en Moravie. Il s'inscrit à la Faculté de Lettres classiques de Prague avant d'être rapidement exclu pour “inaptitude politique à l'étude”. Il travaille comme ajusteur-mécanicien dans une usine de construction de wagons de chemin de fer. En 1955, il devient traducteur professionnel du russe et de l'anglais. Il exercera ce métier jusqu'à sa mort en 1984. Il a publié de son vivant quelques romans policiers et des recueils de poésie. Publié par Allia en 2005. Traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrik Ourednik. 160 p. 3^e éd.

pensée philosophique

LA PENSÉE CHINOISE

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Leçons sur Tchouang-tseu* (2002)
“Je m’inscris donc en faux contre une sorte d’accord tacite que les sinologues paraissent avoir établi entre eux. Le texte serait si difficile, son état si problématique, la pensée qui s’y exprime si éloignée de la nôtre que ce serait de la naïveté ou de l’outrecuidance de prétendre le comprendre exactement. Mon intention est de briser ce préjugé.”
Dans ces cinq leçons prononcées au Collège de France sur l’œuvre de Tchouang-tseu, figure tutélaire de la pensée taoïste, Jean François Billeter, en partant chaque fois du texte même, qu’il traduit de façon scrupuleuse et sans *a priori* philosophique, parvient à faire émerger le sens d’une pensée qui n’a rien d’abscons, mais au contraire précise et profonde. Publié par Allia en 2002. 160 p. 11^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie* (2010)
“Les lecteurs qui n’ont pas la passion des textes anciens trouveront peut-être absurde l’idée de demander un appui, dans une aussi grande affaire, à un auteur de l’Antiquité dont on sait si peu de choses et dont on a si peu de textes. Mais c’est que ces textes ont une teneur très particulière. Ils contiennent une matière dont nous n’avons pas d’autres échantillons et qui pourrait constituer un antidote puissant, même en petite quantité, contre la tradition dont il s’agit de se libérer.”
Cet ouvrage reprend certains problèmes abordés dans les *Leçons sur Tchouang-tseu* et les éclairent d’un jour nouveau. Il aborde en particulier la nature des difficultés sur lesquelles butent les échanges entre l’Europe et la Chine sur le plan de la pensée. Le Tchouang-tseu permet d’appréhender des aspects inaperçus mais essentiels de l’expérience

humaine la plus commune. Nul problème n'est compliqué dès lors qu'il est ramené à l'essentiel.

Publié par Allia en 2010. 96 p.

JEAN LEVI : *Propos intempestifs sur le Tchouang-tseu* (2003)
 “[Les fables chinoises] disent et ne disent pas. Elles suggèrent toujours autre chose que le sens explicite parce que justement elles n'expriment rien d'autre qu'un récit laconique. On peut donc leur attribuer mille significations différentes ; elles suscitent des séries d'images et d'associations qui se répercutent dans la conscience en cercles concentriques, comme des rides à la surface d'une mare après le jet d'une pierre.”

“Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau...”, la phrase qui ouvre ces *Propos* donne le ton de l'ouvrage : libre voyage à travers cette œuvre inépuisable qu'est le *Tchouang-tseu*, où par le détour de fables, de paraboles, de dialogues, se développent tous les grands thèmes de la philosophie universelle. Jean Levi est né à Paris en 1948. Sinologue, spécialiste du taoïsme, il s'est intéressé aussi aux théories politiques et à la réflexion stratégique dans la Chine ancienne.

Publié par Allia en 2003. 176 p. 2^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Contre François Jullien* (2006)
 “Ce que nous considérons aujourd'hui comme la ‘civilisation chinoise’ est intimement lié au despotisme impérial. Nous devons la juger là-dessus – non pour nier sa grandeur, ni pour réduire le rôle qu'elle a joué dans l'histoire, mais pour déterminer le rapport que nous voulons entretenir avec elle.” François Jullien a publié de nombreux ouvrages sur la “pensée chinoise”, qui connaissent un succès considérable en France. Un autre sinologue, Jean François Billeter, présente ici quelques-unes des objections qu'on peut lui faire sur sa méthode et sur sa vision de la Chine. Il ouvre un débat qu'il estime indispensable et dont il montre les implications intellectuelles, morales et politiques.

Publié par Allia en 2006. 128 p. 3^e éd.

PRÉMICES DE LA PENSÉE
 DE LA RENAISSANCE :
 LA PHILOSOPHIE ARABE

AL-KINDI : *De radiis* (IX^e siècle)

“Celui que l'on dit le plus sage, et qui l'est, est celui qui perçoit, dans les choses et leurs propriétés, ce qui est le moins perceptible.”

De radiis n'est connu que par sa traduction latine, sous-titrée “Théorie des arts magiques”, car la pensée qui s'y exprime peut apparaître ésotérique. En fait, Al-Kindi se veut entièrement rationnel et explique comment la connaissance de l'homme le rend capable de modifier les choses. Au centre de l'ouvrage : la théorie des rayons, fondée sur le postulat de l'“harmonie universelle”, qui suppose des relations entre toutes choses, célestes ou terrestres. Ce traité a eu un impact extraordinaire au Moyen Âge et à la Renaissance et a nourri toute l'école de la pensée dite “magique”, étudiée par Marsile Ficin, Pic de la Mirandole et Giordano Bruno. Né vers l'an 800 à Kufah, Al-Kindi fut nommé le “philosophe des Arabes” et a traité de géométrie, de médecine, de philosophie, d'astronomie, de physique, d'optique ou de musique. Imprégné de philosophie aristotélicienne, il s'est attaché à valoriser le pouvoir d'une raison forte et autonome, dégagée de l'emprise de la religion. Persécuté par les orthodoxes musulmans rejetant les savoirs hérités du monde grec, il vit ses ouvrages confisqués, avant de mourir à Bagdad vers 873. Publié par Allia en 2003. Traduit du latin et présenté par Didier Ottaviani. 112 p.

AL-FÂRÂBÎ : *De l'obtention du bonheur* (IX^e siècle)

“Car chaque être est fait pour atteindre la perfection ultime qu'il est susceptible d'atteindre conformément à sa place dans l'ordre de l'être. La perfection spécifique de l'homme est appelée le bonheur suprême.”

De l'obtention du bonheur appartient à une trilogie qui comprend en outre *La Philosophie de Platon* et *La Philosophie*

d'*Aristote*. De façon rationnelle, Al-Fârâbî décrit dans ce texte les différentes étapes qui mènent peu à peu jusqu'au plus haut stade de la félicité. Ses conseils s'adressent aux gouvernants mais aussi au simple citoyen et dessinent ainsi un modèle de cité idéale. C'est, avec quelques siècles d'avance, un véritable humanisme qui se met ici en place, fait de tolérance et de foi en la raison, et visant à concilier bien public et bonheur individuel. Al-Fârâbî, qui vécut à Bagdad au IX^e siècle, est considéré comme le premier grand philosophe musulman. De son vivant, il fut surnommé le "second Maître", Aristote étant le premier. Toute sa vie il a cherché à accorder la philosophie de Platon à celle d'Aristote et s'est donné pour tâche de ramener la sagesse grecque dans les pays arabes. Publié par Allia en 2005. Traduit de l'arabe par Olivier Sedeyn et Nassim Lévy. 128 p. 2^e éd.

AL-FÂRÂBÎ : *La Philosophie de Platon* (IX^e siècle)

"Le *Platon* de Fârâbî présente Platon comme un homme qui eut à découvrir entièrement par lui-même la signification même de la philosophie." (Leo Strauss)

La Philosophie de Platon est un texte clef de la philosophie islamique médiévale. Il permet de découvrir un pan méconnu de l'histoire des idées : la résonance qu'eut dans le monde musulman la philosophie platonicienne et aristotélicienne. Al-Fârâbî propose ici une image de Platon déroutante pour un lecteur occidental. Il s'attache principalement à l'aspect politique de sa philosophie, et la façon dont celle-ci propose une conception du bonheur proche de la sienne.

Publié par Allia en 2002. Traduit de l'arabe et annoté par Olivier Sedeyn et Nassim Lévy. 48 p.

LEO STRAUSS : *Le Platon de Fârâbî* (1945)

"Le *Platon* de Fârâbî s'occupe essentiellement du bonheur et en particulier de la relation de la philosophie avec le bonheur ; et dans la mesure où le bonheur est le sujet de la science politique, nous pouvons dire que son *Platon* est essentiellement une recherche politique."

Leo Strauss resitue le commentaire de Platon par Al-Fârâbî dans son contexte culturel et philosophique, le Moyen Âge musulman. Familier aussi bien de la philosophie arabe qu'occidentale, il offre une lecture lumineuse de ce traité et met au jour le matérialisme caché d'Al-Fârâbî. Au-delà, il pose les questions essentielles : le bonheur, le pouvoir et la démocratie en général. Né en Allemagne en 1899, Leo Strauss est élevé dans la tradition juive. Il s'exile en 1932, à Paris d'abord, puis aux États-Unis où il enseigne jusqu'à sa mort, en 1973. Avant tout historien de la philosophie, et en particulier de la philosophie politique antique, son apport fondamental fut la redécouverte de l'art d'écrire des philosophes classiques et leur façon de penser le politique. Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais et annoté par Olivier Sedeyn. 96 p.

MAÏMONIDE : *Lettre sur l'astrologie* (XII^e siècle)

"Sachez, mes maîtres, que j'ai beaucoup examiné toutes ces doctrines ; ce que j'étudiai d'abord, ce fut cet art que l'on appelle l'astrologie, que l'homme pratique pour connaître ce qui, d'une nation, doit advenir ici-bas, ou d'un homme, à chaque moment de sa vie."

Mosheh ben Maymon (1135-1204), dit Maïmonide, fut initié par son père à l'étude de la Bible et du Talmud et apprit des Arabes, dont il parlait et écrivait la langue, l'histoire naturelle et la philosophie. Il devint très tôt un maître incontesté : on s'adressait à lui des quatre coins du monde pour avoir son avis sur des questions fondamentales. Ainsi, c'est à l'occasion d'une interrogation des rabbins de France qu'il élabore, dans cette *Lettre sur l'astrologie*, une suggestive synthèse des connaissances cosmologiques de son temps. Après avoir décrit les nombreux mécanismes qui régissent l'interaction entre le divin et le terrestre, il n'en conclut pas moins en faveur de l'inaliénable responsabilité de l'homme.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'hébreu par René Lévy. 48 p.

RENAISSANCE ET HERMÉTISME :
HÉRITAGE ANTIQUE ET ARTS MAGIQUES

ARISTOTE : *Problème XXX* (IV^e siècle avant J.-C.)

“Pourquoi tous ceux qui furent exceptionnels en philosophie, en politique, en poésie ou dans les arts, étaient-ils de toute évidence mélancoliques, certains au point de contracter des maladies causées par la bile noire, comme Héraclès dans les mythes héroïques ? Car lui-même semble avoir été mélancolique de nature, et c’est en référence à lui que les anciens appelaient ‘maladie sacrée’ la maladie des épileptiques.”

Le *Problème XXX*, qui s’ouvre sur un célèbre parallèle entre génie et mélancolie, est un texte qui, malgré sa brièveté, a nourri depuis l’Antiquité jusqu’à nos jours une riche tradition de commentaires, au croisement de la médecine et de la philosophie. Le thème de la “bile noire” s’articule ici avec d’autres questions, qui tournent toutes autour du rapport entre le corps et l’intellect.

Publié par Allia en 2004. Traduit du grec par Andrea L. Carbone et Benjamin Fau. Suivi de *Une histoire naturelle de la pensée* par Andrea L. Carbone. Image de couverture : Le Caravage. 48 p. 2^e éd.

PIERRE HADOT : *Éloge de la philosophie antique* (1983)

“Dans toutes les écoles, seront ainsi pratiqués des exercices destinés à assurer le progrès spirituel vers l’état idéal de la sagesse, des exercices de la raison qui seront, pour l’âme, analogues à l’entraînement de l’athlète ou aux pratiques d’une cure médicale. D’une manière générale, ils consistent surtout dans le contrôle de soi et dans la méditation. Le contrôle de soi est fondamentalement attention à soi-même : vigilance tendue dans le stoïcisme, renoncement aux désirs superflus dans l’épicurisme.”

Dans cette leçon inaugurale de la chaire d’histoire de la pensée hellénistique et romaine professée au Collège de France, Pierre Hadot expose la démarche qui préside à l’ensemble de ses travaux et développe l’une de ses idées directrices : la

philosophie antique n’était pas un ensemble de connaissances à assimiler, mais une pratique de transformation de soi-même, une initiation.

Publié par Allia en 1998. Image de couverture : Hendrick ter Brugghen. 80 p. 6^e éd.

PIERRE HADOT : *Éloge de Socrate* (1974)

“Socrate apparaît comme un médiateur entre la norme idéale et la réalité humaine. L’idée de médiation, d’intermédiaire, évoque celle de juste milieu et d’équilibre. On s’attend à voir apparaître une figure harmonieuse, mêlant en de fines nuances les traits divins et les traits humains. Il n’en est rien. La figure de Socrate est déroutante, ambiguë, inquiétante.” Cette étude ne tente pas de reconstituer le Socrate historique, mais présente la figure paradoxale et ironique du sage telle qu’elle apparaît dans la tradition occidentale dans *Le Banquet* de Platon et telle qu’elle fut perçue par ces deux grands esprits socratiques que furent Kierkegaard et Nietzsche. Publié par Allia en 1998. 80 p. 6^e éd.

LEO STRAUSS : *Sur une nouvelle interprétation de la philosophie politique de Platon* (1946)

“Platon a composé ses écrits de manière à empêcher pour toujours de les utiliser comme des textes faisant autorité. Ses dialogues ne nous donnent pas tant une réponse à l’énigme de l’être qu’une “imitation” extrêmement claire de cette énigme. Son enseignement ne peut jamais devenir l’objet d’un endoctrinement. En dernière analyse, il est impossible d’utiliser ses écrits pour une fin autre que la pratique de la philosophie. En particulier, aucun ordre social et aucun parti passé, présent ou futur, ne peut légitimement prétendre avoir Platon pour patron. Cela ne veut pas dire que l’interprétation de Platon soit essentiellement arbitraire. Cela signifie, au contraire, que les exigences d’exactitude qui gouvernent l’interprétation des livres de Platon sont beaucoup plus strictes que celles qui gouvernent l’interprétation de la plupart des livres.”

Ce texte, publié en 1946, offre un exemple particulièrement éclairant de sa méthode. Réfutant avec une érudition sans égale les tentatives d'annexer la pensée de Platon au service de telle ou telle doctrine politique, il offre avec ce bref essai un véritable précis de méthodologie historique.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l'anglais par Olivier Sedeyn. 96 p.

RENÉ ALLEAU : *Alchimie* (1968)

“Demande-t-on à un peintre s’il est vrai qu’il utilise des couleurs palpables et des métaux comme le chrome et le cobalt ?” Les contempteurs de l’alchimie ont longtemps prétendu que cette science était un sous-produit bâtard et dégénéré du néoplatonisme alexandrin, greffé sur des pratiques de faussaires et réactivé en Europe au moment de la Renaissance. L’auteur montre ici que l’alchimie a été théorisée et pratiquée depuis les époques les plus reculées dans toutes les grandes civilisations, en Inde, en Chine, en Mésopotamie, puis dans la Grèce alexandrine, dans la civilisation arabo-musulmane qui l’avait héritée des Perses et enfin dans l’Europe chrétienne. Cette appréhension originale du monde et de soi-même, de leurs relations réciproques, des correspondances secrètes liant leurs mouvements et leurs rythmes, consignée dans des formes verbales adéquates à son objet, a toujours appartenu, nul ne l’ignore, au domaine de la Poésie.

Né en 1917, René Alleau est historien des sciences traditionnelles et un spécialiste éminent du symbolisme, de l’alchimie et des sociétés secrètes.

Publié par Allia en 2008. Avec une “Préface pour un anniversaire” par Michel Bounan. Image de couverture : Ingres. 96 p.

MARSILE FICIN : *Quid sit lumen* (1476)

“Comment se fait-il que rien ne soit plus obscur que la lumière, quand il n’y a pourtant rien de plus clair, puisqu’elle élucide et fait connaître clairement toutes choses ?” Né en 1433 en Toscane, Marsile Ficin, “médecin, philosophe et théologien”, fut considéré par ses contemporains comme

une véritable réincarnation de Platon. Pic de la Mirandole, Giordano Bruno, Botticelli, Castiglione furent profondément influencés par sa pensée. Son *Quid sit lumen*, bref traité sur la lumière, offre un magnifique exemple de cet universalisme renaissant. La recherche dialectique de l’essence, par degrés successifs, atteint bientôt la description de l’univers lui-même. Publié par Allia en 1998. Traduit du latin et suivi de *L’Art de la lumière* par Bertrand Schefer. Image de couverture : Jonathan Perrin. 64 p. 3^e éd.

ALEXANDRE KOYRÉ : *Paracelse* (1933)

“Qui était-il ce vagabond génial ? Un savant profond qui aurait, dans sa lutte contre la physique aristotélicienne et la médecine classique, posé les bases de la médecine expérimentale moderne ?”

“Tout est vivant et l’univers en son entier est un fleuve éternel de vie.” Tel est le fondement de l’œuvre de Paracelse (1493-1541), lui-même garanti par une expérience intime et immédiate de cette vie exubérante. À partir de ces prémisses, qui donnent leur cohérence à l’ensemble de son œuvre, Paracelse répond aux nouvelles questions posées par l’époque : pourquoi le temps ? que représente l’homme dans l’univers ? qu’est-ce que la maladie ?

Publié par Allia en 1997. 104 p. 2^e éd.

GIORDANO BRUNO : *De la magie* (XVI^e siècle)

“Voilà le principe essentiel et la racine de tous les principes qui permettent de rendre raison de toutes les merveilles de nature, pour ce que, venant du principe actif et de l’esprit de l’âme universelle, rien n’est assez frêle, rien n’est assez faible, assez imparfait, négligeable enfin au regard du commun, qui ne puisse être le principe de grandes opérations ; d’autant plus qu’il est très nécessaire que se produise une dissolution afin qu’un monde nouveau (pour ainsi dire) soit engendré.” Philosophe majeur de la Renaissance, Giordano Bruno (1548-1600) fut brûlé vif par l’Inquisition pour n’avoir pas voulu se repentir de ses “hérésies”. Le présent livre résume

son itinéraire intellectuel : métaphysique, cosmologie et gnoséologie se mêlent aux savoirs ésotériques de son temps. La magie est ici considérée non pas comme un moyen d'opérer des prodiges, mais plutôt comme un effort pour pénétrer l'ordre et le fonctionnement secrets de l'univers : ponctué d'images frappantes, abondant en anecdotes diverses, ce texte se livre aussi à une satire de la doctrine et des jugements de l'Église et de toutes les autorités usurpées. Publié par Allia en 2000. Traduit du latin et suivi de *La Philosophie dans le miroir* par Danielle Sonnier et Boris Donné. 128 p. 6^e éd.

GIORDANO BRUNO : *Des liens* (1589-1591)

“Le lien, pour Platon, est la beauté, ou accord de la forme, selon le genre ; pour Socrate, c'est la suprême vénusté de l'esprit, pour Timée une tyrannie de l'âme, pour Plotin un privilège de nature, pour Théophraste une tromperie silencieuse, pour Salomon un feu caché, des eaux furtives, pour Théocrite quelque ivoire dilapidé, pour Carnéade un règne tourmenté ; pour moi, c'est une tristesse gaie, une gaieté triste.”

Avant d'être entièrement accaparé par sa défense devant l'Inquisition, Bruno présente ici sa dernière pensée libre, à valeur quasi testamentaire. Chaînon essentiel de la philosophie brunienne, cet ouvrage fait le lien entre sa pensée abstraite et une réflexion de nature politique ou civile. Il préfigure les ouvrages des moralistes du XVII^e siècle en mettant au jour des secrets ressorts qui régissent les rapports humains. Publié par Allia en 2001. Traduit du latin et suivi de *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis* par Danielle Sonnier & Boris Donné. 128 p. 3^e éd.

GIULIO CAMILLO : *Le Théâtre de la mémoire* (1544)

“Mais afin d'ordonner l'ordre, si l'on peut dire, avec une clarté telle que nous rendions les savants semblables à des spectateurs, nous leur présenterons ces sept mesures soutenues par les mesures des sept planètes, à la manière d'un spectacle ou, dirons-nous, d'un théâtre composé de sept degrés.”

Giulio Camillo (1480-1544) est un représentant singulier de l'humanisme vénitien. Homme faustien, à la fois respecté et calomnié, cet ami de l'Arétin et du Titien, guide spirituel selon l'Arioste et “autre Prométhée” selon Rousseau, cultivait autant le secret hermétique, cabalistique et alchimique que les connaissances philosophiques, rhétoriques et poétiques qui devaient toutes aboutir à cette synthèse magistrale à laquelle il consacra toute sa vie : *Le Théâtre de la mémoire*. Ce mystérieux théâtre, présenté comme un ouvrage de bois rempli d'images, Camillo n'en révéla le fonctionnement réel qu'à son protecteur, François 1^{er}. L'antique art de la mémoire devient ici une pratique d'interprétation symbolique et philosophique du monde.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer, précédé de *Les Lieux de l'image* par Bertrand Schefer. 192 p. 2^e éd.

FRANCES A. YATES : *Science et tradition hermétique* (1967-1977)

“Peut-être commence-t-on à voir se dessiner les linéaments d'une approche nouvelle de l'histoire des sciences, qui passe par la magie de la Renaissance.”

L'historienne anglaise traite ici de l'un de ses sujets de prédilection : le rôle joué par la tradition hermétique et la pensée magique dans l'histoire des idées en Europe, à la charnière de la Renaissance et du XVII^e siècle. On a longtemps cru que l'hermétisme avait constitué un obstacle au développement de la pensée scientifique ; Frances Yates montre qu'au contraire, sur certains points essentiels, la tradition hermétique a amorcé le changement dans les mentalités qui a rendu possible l'émergence de la science moderne.

Frances A. Yates (1899-1981) a été l'une des figures majeures de l'histoire de l'art et des idées au XX^e siècle : avec Panofsky et Gombrich, elle a animé l'Institut Warburg après son installation à Londres dans les années trente. On lui doit notamment un précieux ouvrage, *L'Art de la mémoire*.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'anglais par Boris Donné. 96 p.

EUGENIO GARIN : *Hermétisme et Renaissance* (1986)

“L’hermétisme triompha, dans toute sa complexité magique et astrologique rassemblée, et devint une mode à laquelle sacrifia Laurent le Magnifique quand il composa ses ‘hymnes sacrés’ sous la forme de chapitres hermétiques. L’hermétisme contribua beaucoup, non seulement à déterminer une nouvelle sensibilité, mais aussi à accroître le goût du mystère et de l’occulte non moins que celui des techniques opératoires ‘magiques’ qui rendent l’homme maître des choses.” À la fois philologue, historien et philosophe, Eugenio Garin (1909-2004), est reconnu comme un des maîtres européens de l’histoire de l’Humanisme et de la Renaissance. Ce court texte inédit offre un panorama complet de la question et dresse le tableau de toute une époque, marquée par sa complexité. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’italien par Bertrand Schefer. 96 p.

EUGENIO GARIN : *Machiavel entre politique et histoire* (1992)

“Sans progrès, l’histoire s’éteint dans l’alternance des montées et des descentes, sa leçon est une carte de navigation où les écueils, les tempêtes et les naufrages ne varient jamais, et même si l’on arrive à en éviter quelques-uns, on ira fatalement se cogner aux autres. Pourtant, Machiavel, dans l’horizon des montées et des descentes, continue à espérer, à se battre, à rêver, à dessiner des utopies en écrivant les *Discours* comme *Le Prince*.” Eugenio Garin revient ici sur le Machiavel historien et montre comment sa façon d’écrire l’histoire de Florence s’articule avec ses théories politiques. Il explore avec érudition les “sous-sols” du texte de Machiavel, héritier d’une longue tradition d’historiens antiques comme Polybe. Garin part méthodiquement de la philologie pour atteindre la philosophie. Sa lecture fine, attentive à la moindre variation, au moindre fragment, s’intéresse autant aux détails des textes, aux processus historiques de leur construction qu’à l’itinéraire de l’auteur. C’est ainsi que naissent des considérations qui permettent d’éclairer d’un jour neuf la

pensée politique moderne. Avec Garin, l’histoire de la philosophie devient un acte philosophique. En ce sens, *Machiavel entre politique et histoire* doit également être lu comme une réflexion plus générale sur le métier d’historien : celui qui écrit l’histoire accomplit nécessairement, consciemment ou non, un acte politique.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l’italien par Frédéric Gabriel et Filippo Del Lucchese. 112 p.

MOSHE IDEL : *Les Kabbalistes de la nuit* (2002)

“Le kabbaliste n’est pas seulement à l’origine du rêve, mais également, dans une grande mesure, de son contenu. Il décide d’appeler Dieu ou des anges, ou encore des démons. Il pose les questions auxquelles ces agents sont tenus, et souvent même contraints, de répondre. Par conséquent, le rêve est une combinaison de techniques mystiques, qui induisent une expérience, et de magie.”

Moshe Idel, qui enseigne l’histoire de la pensée juive à l’université de Jérusalem, où il a succédé à Gershom Scholem, est aujourd’hui le meilleur spécialiste de la Kabbale. Dans cet essai, il explore les relations entre la Kabbale et le rêve. S’appuyant avec une grande érudition sur les textes classiques, il montre comment le rêve est l’une des voix possibles pour le kabbaliste d’accéder à la connaissance des secrets divins, au moyen de techniques bien particulières. Publié par Allia en 2003. Traduit de l’anglais par Olivier Sedeyn. 80 p. 2^e éd.

L’ÂGE CLASSIQUE : DE NOUVEAUX INSTRUMENTS INTELLECTUELS

SPINOZA : *Traité de l’amendement de l’intellect* (XVII^e siècle)
“[...] je résolu enfin de rechercher s’il y avait quelque chose qui fût un bien vrai, et qui pût se partager, et qui, une fois rejeté tout le reste, affectât l’âme tout seul ; bien plus, s’il y avait quelque chose qui fût tel que, une fois cela

découvert et acquis, je jouisse d'une joie continuelle et suprême pour l'éternité."

De cet ouvrage fondamental, autrefois connu sous le titre *Traité de la réforme de l'entendement*, nous offrons une nouvelle traduction, avec le texte latin en regard.

Publié par Allia en 1999. Traduit du latin et présenté par Bernard Pautrat. Édition bilingue. 192 p. 3^e éd.

COLERUS & LUCAS : *Vies de Spinoza (1706-1735)*

"Pour ce qui est de ses habits, il en prenait fort peu de soin, et ils n'étaient pas meilleurs que ceux du plus simple bourgeois. Un conseiller d'État des plus considérables l'étant allé voir, le trouva en robe de chambre fort malpropre ; ce qui donna occasion au conseiller de lui faire quelques reproches et de lui en offrir une autre ; Spinoza lui répondit qu'un homme n'en valait pas mieux, pour avoir une plus belle robe. 'Il est contre le bon sens, ajouta-t-il, de mettre une enveloppe précieuse à des choses de néant, ou de peu de valeur.'"

La Vie de Spinoza par Colerus a paru en 1706, celle que rédigea Lucas en 1735. Ces deux écrits "tirés du témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui l'ont connu particulièrement" constituent les sources principales pour accéder à la biographie du philosophe. Regorgeant d'anecdotes, de détails précis, elles ne sont pas sans faire penser aux *Derniers Jours d'Emmanuel Kant*, de Thomas De Quincey (voir p. 58). Publié par Allia en 1999. 136 p. 3^e éd.

LES LUMIÈRES :
LA QUÊTE D'UNE VÉRITÉ
ET D'UN NOUVEL ORDRE

JOHN TOLAND : *Clidophorus (1720)*

"Connaître la vérité est une chose, la dire aux autres en est une autre."

Ainsi s'ouvre le *Clidophorus* ou *De la philosophie ésotérique et exotérique*. Si l'on en croit Toland (1670-1722), les Anciens

avaient deux doctrines : l'une, publique, respectait les préjugés populaires et religieux, l'autre, privée et secrète, contenait sans fard la "réelle vérité". Si Toland s'attache notamment à l'œuvre de Platon, son propos est avant tout contemporain et de nature politique : la nécessaire duplicité du sage est un effet parmi d'autres de l'intolérance. Sa thèse : la contrainte et la répression de la liberté de parole, sous prétexte de maintenir l'ordre social, aboutissent au règne du mensonge généralisé et à un régime qui interdit finalement toute relation sociale. Publié par Allia en 2002. Traduit de l'anglais et présenté par Tristan Dagon. 96 p.

FRANZ ANTON MESMER : *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal (1779)*

"La considération des hommes qui gémissent dans les souffrances et le malheur par la seule insuffisance des moyens connus est bien de nature à inspirer le désir et même l'espoir d'en reconnaître de plus utiles."

Pour Mesmer, le "magnétisme animal" est un fluide, qu'il est possible de diriger et qui, agissant sur les nerfs, est en mesure de guérir des maladies que l'on ne savait pas traiter jusqu'alors. Tout véritable traitement consiste pour lui à restaurer un équilibre perdu. La médecine officielle a longtemps considéré ce *Mémoire* comme les élucubrations d'un charlatan ; il constitue pourtant une étape importante dans l'histoire de la science. Franz Anton Mesmer (1734-1815) a d'abord étudié la théologie, le droit et la philosophie puis intégré la faculté de médecine de Vienne. Son doctorat porte sur l'influence des planètes sur les maladies humaines. Malgré son succès populaire, le magnétisme animal souleva une vive polémique dans la profession médicale et a été publiquement condamné : Mesmer, héritier de Paracelse, quitte Paris et regagne l'Allemagne, où il mourra en 1815. Il est considéré aujourd'hui, *via* des figures comme Puységur, Charcot, et même Freud, comme le père de l'hypnose et de la psychothérapie moderne.

Publié par Allia en 2006. 96 p.

GIAMBATTISTA VICO : *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même* (1728)

“Retiré dans sa solitude comme dans un fort haut et inexpugnable, il méditait, il écrivait quelque nouvel ouvrage qu’il appelait ‘de généreuses vengeance exercées sur ses détracteurs’. C’est grâce à ces adversités qu’il en vint enfin à trouver la Science nouvelle.”

À la mort de Vico, les membres de l’Université royale et ceux de la confrérie de Sainte-Sophie revendiquèrent chacun de tenir les cordons du poêle. La controverse tourna au pugilat, tandis que le cercueil attendait dans la cour. Cette anecdote préfigure le singulier destin posthume de Vico, quasi ignoré au XVIII^e siècle puis redécouvert par Michelet. Ses thèses ont nourri toute la philosophie moderne de l’histoire. C’est ce destin que retrace la *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même*, première véritable autobiographie laissée par un philosophe. Parlant de lui-même à la troisième personne, Vico retrace son parcours spirituel et y démêle le fil de la nécessité. D’après lui, il y a dans le monde et dans l’histoire un ordre intelligible, dont la “science nouvelle” doit retrouver les principes. Or cette découverte, il l’applique à sa propre existence, montre que sa vie a été exactement ce qu’elle devait être. Cette autobiographie, émaillée d’anecdotes, de querelles, de portraits, est la voie royale pour accéder à sa pensée. Publié par Allia en 2004. Traduit de l’italien par Jules Michelet revue, corrigée et présentée par Davide Luglio. 192 p.

GIAMBATTISTA VICO : *Vici Vindiciae* (1727)

“Puisque donc tu es tel, à savoir un fourbe caché dans les ténèbres épaisses de ton nom, que tu ne supportes pas d’affronter en public le regard des hommes, également nuisible à tes amis et à tes ennemis ; que tu fuis ta patrie alors que personne ne te persécute, que tu n’as pas de lieu où t’arrêter, et puisque le savoir ou l’érudition, qui rendent meilleurs les hommes de bonne nature, rendent très méchants ceux qui ont une mauvaise nature, pour toutes ces raisons, je t’exhorte vivement et t’invite à renoncer au

nom d’érudit et, autant que faire se peut, à l’éloigner de toi.” En 1727, peu après la parution de *La Science nouvelle*, une revue de Leipzig publie un petit compte rendu qui démolit littéralement l’ouvrage et son auteur, “pédant imaginaire, à moitié fou, un homme qui a perdu la raison appelé Vico”. Vico répond à ses détracteurs par un petit ouvrage écrit en latin et resté inédit en français : *Vici Vindiciae*, les revendications de Vico. Cette merveilleuse contre-partie est un mélange détonant et hors normes d’amour-propre blessé, de droits justement revendiqués, de colère mal dissimulée et de verve polémique. Mais plus qu’un brillant exercice rhétorique dans la lignée des invectives de Dante ou Pétrarque, elle est un fantastique condensé de la méthode philosophique de Vico et une subtile synthèse de sa démarche scientifique. Publié par Allia en 2004. Traduit du latin par Davide Luglio et Béatrice Périgot. 112 p.

AU TOURNANT DU XIX^e SIÈCLE : L’ÉMERGENCE D’UNE SENSIBILITÉ NOUVELLE

NOVALIS : *Le Monde doit être romantisé* (1798)

“Lorsque je donne à l’ordinaire un sens élevé, au commun un aspect mystérieux, au connu la dignité de l’inconnu, au fini l’apparence de l’infini, alors je les romantise.” L’œuvre théorique de Novalis se présente sous la forme d’un magma en fusion de fragments bizarres et de propositions souvent aberrantes. Jamais là où on l’attend, il ne cesse de brouiller les pistes. Sa folie est de vouloir tout penser, jusqu’au détail le plus insignifiant, son audace est de chercher à “tirer de la vie de toute chose”. Composé autour de la question esthétique et des rapports entre poésie et philosophie, ce volume forme la carte d’un univers mental en perpétuelle effervescence, traversé de fulgurantes intuitions. Publié par Allia en 2000. Traduit de l’allemand et présenté par Olivier Schefer. Image de couverture : Sam Blumberg. 144 p. 2^e éd.

FÉLIX RAVAISSON : *De l'habitude* (1838)

“L’action devient plus libre et plus prompte, elle devient davantage une tendance qui n’attend plus le commandement de la volonté.”

Félix Ravaisson est né en 1813 à Namur. Il suit les cours de Schelling à Munich. En 1838, alors qu’il a 25 ans, il publie une thèse d’une quarantaine de pages, un manifeste ambitieux, d’une intrépidité qui détonne, et surtout audacieux dans le choix d’un sujet *a priori* mineur, l’habitude, pierre angulaire d’une réflexion de portée métaphysique. Ravaisson révèle la puissance métamorphique et libératrice de l’habitude, qui accélère, exalte, intensifie. Il esquisse la possibilité d’une forme d’intelligence délestée de l’inertie inévitable de la conscience. Cet éloge d’une spontanéité, d’une intériorisation inconsciente qui seconde la conscience puis la précède, conduit Ravaisson à défendre avec force l’intuition, “acte inexplicable d’intelligence et de désir”, plus énergique que l’intellect prisonnier de ses propres catégories. *De l'habitude* a exercé une influence importante sur Bergson. Ravaisson est mort à Paris le 18 mai 1900.

Publié par Allia en 2007. Présenté par Claire Marin. 80 p.

FÉLIX RAVAISSON : *Testament philosophique* (1901)

“La nature serait ainsi l’histoire de l’âme, histoire continuée, achevée par l’humanité et par son art.”

Ravaisson nous entraîne dans ce texte d’une centaine de pages, dans un parcours étourdissant, de l’Antiquité à la philosophie de son temps. Derrière la profusion des œuvres citées s’affirme une pensée qui s’écrit comme elle se construit, dévoilant une architecture organique. Véritable odyssee philosophique, le *Testament* embrasse tous les champs de la pensée et des religions. Ravaisson s’appuie sur des motifs récurrents pour proposer des rapprochements inédits entre biologie et art, entre religion et morale, et révèle des parallèles surprenants d’une ère culturelle à une autre. Tout ce que *De l'habitude* concentre dans un texte dense et complexe, le *Testament* le déploie dans une

liberté et une approche poétiques. Son but avoué est de rendre les “âmes pénétrables les unes avec les autres, sensibles aussi les unes aux autres, tout le contraire du séparatisme de l’heure présente”.

Publié par Allia en 2008. Présenté par Claire Marin. 128 p.

WALTER SAVAGE LANDOR : *Conversation imaginaire entre Diogène et Platon* (1829)

“La vérité est un poinçon, le plus fin, le plus effilé ; et plus dur que le diamant ; il importe de ne pas le casser, l’abîmer ou l’é mousser. Son seul défaut est de blesser inmanquablement ceux qui la voient et de verser le sang, parfois jusqu’à ce qu’ils en meurent, de ceux qui mettent toute leur ardeur à la trouver.”

Les Conversations imaginaires de Landor (1775-1864) étaient admirées de Nietzsche et de Larbaud. En voici un extrait, où le philosophe cynique, par son indépendance d’esprit et sa brutale franchise, prend le pas sur l’académicien. Publié par Allia en 1995. Traduit de l’anglais par Thierry Piélat. 136 p.

GIACOMO LEOPARDI : *Pensées* (1845)

“Les lecteurs rompus au commerce des hommes reconnaîtront la justesse de mes propos ; tous les autres les trouveront excessifs, jusqu’au jour où l’expérience, s’ils ont jamais l’occasion de faire réellement l’expérience de la société humaine, leur ouvrira les yeux à leur tour. J’affirme que le monde n’est que l’association des coquins contre les gens de bien, des plus vils contre les plus nobles.”

Publiées de façon posthume en 1845, ces *Pensées sur le caractère des hommes et leur conduite dans la société* présentent, sous forme d’aphorismes, d’anecdotes significatives ou de sentences lapidaires, l’essentiel des conclusions léopardiennes sur la morale.

Publié par Allia en 1992. Traduit de l’italien par Joël Gayraud. Édition présentée et commentée par Cesare Galimberti. 112 p. 6^e éd.

GIACOMO LEOPARDI : *Huit Petites Œuvres morales inédites* (1820-1832)

“La philosophie moderne ne doit se targuer d’aucun succès tant qu’elle reste incapable de nous mener à un état qui puisse nous rendre heureux.”

Ces textes n’avaient pas été retenus dans l’édition définitive des *Petites Œuvres morales*. Il s’agit le plus souvent de dialogues à l’humour féroce comme celui entre un cheval et un taureau ou celui entre Xénophon et Machiavel. L’ouvrage se clôt par un magnifique “Fragment sur le suicide”.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’italien par Eva Cantavenera. 112 p. 2^e éd.

RALPH WALDO EMERSON : *La Nature* (1836)

“La raison pour laquelle le monde manque d’unité et gît brisé et en morceaux, c’est que l’homme est séparé d’avec lui-même. Il ne peut étudier la nature tant qu’il ne satisfait pas à toutes les exigences de l’esprit.”

Ralph Waldo Emerson (1803-1882) exerça avec ses volumes d’essais une influence profonde sur la littérature et la philosophie américaines. Dans *La Nature*, sa première œuvre, il expose avec lyrisme les principes philosophiques qui dirigeront toute son œuvre : la cohérence intime de l’univers, la plénitude et l’harmonie de l’esprit individuel, la correspondance symbolique entre lois naturelles et lois morales. Ses textes offrent une synthèse parfaite des besoins, espérances, aspirations et idéaux de l’Amérique du XIX^e siècle.

Publié par Allia en 2004. Traduit de l’anglais par Patrice Oliete-Loscos. Image de couverture : Anne d’Huart. 96 p. 2^e éd.

LA NOTION DE LIBERTÉ AU CRIBLE DE LA VOLONTÉ

WILLIAM HAZLITT : *Du plaisir de haïr* (1826)

“La nature, à y regarder de plus près, semble faite d’antipathies : sans quelque chose à haïr, nous perdriions le ressort

même de la pensée et de l’action. La vie se changerait en une mare stagnante si elle n’était agitée par les intérêts discordants et les passions dérégées des hommes.”

Ce n’est pas l’amour qui meut les hommes... William Hazlitt (1778-1830), dont l’œuvre reste peu connue en France, compte parmi les plus originaux des essayistes anglais, aux côtés de Coleridge ou De Quincey. Avec une sorte de joie masochiste, il s’applique ici à montrer comment cette passion si décriée, la haine, qui va de la simple irritation à l’envie de meurtre, est à la racine même de l’existence. La politique, les arts, les sentiments apparemment les plus nobles, rien n’échappe à son emprise. Héritier de Diogène, cousin de Leopardi, précurseur de Cioran, Hazlitt prend place avec cet essai dans cette grande famille des esprits démystificateurs, dont la violence, le cynisme et la noirceur cachent le moraliste blessé. Publié par Allia en 2005. Traduit de l’anglais par Patrice Oliete-Loscos. 64 p.

SÖREN KIERKEGAARD : *Diapsalmata* (1843)

“J’emploie ainsi mon temps : une moitié à dormir et l’autre à rêver. Quand je dors, je ne rêve jamais, ce serait dommage ; dormir, c’est le comble du génie.”

Après s’être détaché de la religion et révolté contre elle, Sören Kierkegaard (1813-1855) s’est cherché des modèles de vie ; il en trouva trois qui seront comme la Trinité de ce qui fut appelé le “stade esthétique” : Don Juan, le modèle de la sensualité, Faust, le modèle du doute, Ahasvérus, le modèle de l’incroyance. Incapable de faire corps avec un des trois, il cherche une vérité “qui fasse vivre”. Les *Diapsalmata* sont le reflet de cette quête tourmentée. On appelle *diapsalmata* les intermèdes musicaux intercalés dans la lecture des psaumes à la synagogue. Sous ce titre, Kierkegaard a réuni une suite de réflexions et d’aphorismes qu’il présente comme le journal intime d’un jeune romantique désespéré. Publié par Allia en 2005. Traduit du danois par Paul-Henri Tisseau. Revu par Else-Marie Jacquet-Tisseau et annoté par Jacques Lafarge. 64 p.

JULES LEQUIER : *Comment trouver, comment chercher une première vérité ?* (1865)

Jules Lequier (1814-1862) a produit une œuvre fragmentaire et inachevée, publiée à titre posthume. De sa grande œuvre, *La Recherche d'une première vérité*, il n'a rédigé que le premier des huit livres prévus, lui-même inachevé. Pour autant, cet ouvrage fait preuve d'une force, d'une densité philosophique et d'une audace remarquables. En quatre temps, Lequier reprend les questions de la liberté et de l'identité du sujet, s'imposant ainsi comme l'une des figures de la philosophie réflexive qui inspirera des penseurs comme Bergson ou Sartre. Lequier poursuit et intensifie le questionnement cartésien, énonce la fragilité du *cogito* , enfin s'applique à remettre en cause la certitude de la pensée et son autonomie. Il interroge l'enracinement de la liberté (est-ce bien moi qui pense ?) dans la prétendue maîtrise de nos pensées. Or cette indétermination du sujet ouvre l'homme à ses possibles, une liberté plus angoissante mais aussi plus exaltante.

Publié par Allia en 2009. Suivi de *La Fragilité du cogito* par Claire Marin. 112 p.

HAN RYNER : *Petit Manuel individualiste* (1905)

“*Que doit faire l'individualiste imparfait en face de la contrainte sociale ? Il doit défendre contre elle sa raison et sa volonté.*” Présenté sous la forme d'un dialogue intérieur, ce manuel est une petite somme intellectuelle que quiconque se réclamant de l'anarchisme individualiste peut être amené à faire sienne. Philosophe et journaliste français, Han Ryner (1891-1938) adopta très tôt des positions pacifistes et lutta jusqu'à sa mort pour la reconnaissance de l'objection de conscience. Anticlérical virulent, il s'opposa à l'emprise et au pouvoir de l'Église catholique, notamment en matière d'éducation. Humaniste avant tout, il se plut à qualifier son individualisme d'"harmonique" plus que d'"égoïste". Souvent surnommé le "Socrate contemporain", Han Ryner est un sage curieux de tout et dont l'œuvre témoigne de la rhétorique délicate et raffinée. Sagesse, règle de vie,

l'individualisme est une philosophie pratique, qui doit conduire vers un but précis qui n'est autre que le bonheur, dont la conquête est garantie par une harmonie parfaite entre les actes et la pensée, dont se fait l'écho sur le plan formel ce dialogue entre soi et soi, voie / voix pour atteindre l'harmonie, état de sagesse et de liberté absolue.

Publié par Allia en 2010. Suivi de *Un sage turbulent* par Bernard Pautrat. Image de couverture : Claudia Rogge. 80 p.

GEORG SIMMEL : *Le Pauvre* (1908)

“Un rapport purement individuel n'est suffisant pour l'éthique et parfait pour la sociologie qu'à la condition que chacun soit mutuellement pour tous une fin, mais bien sûr pas *seulement* une fin.”

Tiré de l'ouvrage le plus systématique de Georg Simmel (1858-1918), la *Soziologie, Le Pauvre* illustre sa méthode sociologique et constitue l'un des volets de cette grande typologie du lien social. Si elle ne met pas en évidence le vécu des pauvres, cette analyse plonge au plus profond du phénomène de l'exclusion. Les questions auxquelles son auteur se propose de répondre (Si le pauvre a besoin d'aide, vis-à-vis de qui ce droit joue-t-il ? Si la société a le devoir de l'aider, comment remplit-elle ce devoir sans se nuire à elle-même ?) présentent un intérêt aussi bien historique que social.

Publié par Allia en 2009. Traduit de l'allemand et suivi d'un appendice par Laure Cahen-Maurel. Image de couverture : Sabri Mezghiche. 144 p.

DE LA BIOGRAPHIE : ESSAI DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

HANNAH ARENDT : *Walter Benjamin 1892-1940* (1968)

“Cet homme n'avait appris à nager ni avec le courant ni contre le courant.”

La gloire posthume est le lot des inclassables. On n'a mesuré l'importance de Walter Benjamin qu'après sa mort.

Au croisement de la biographie, de la philosophie politique et de la critique littéraire, Hannah Arendt retrace dans cet essai le destin individuel et l'itinéraire spirituel d'un homme pris dans "les sombres temps". La vie de Benjamin ne fut qu'un "entassement de débris", placée sous le signe de la malchance. Ce mélange de faiblesse et de génie le rendait totalement incapable de faire face aux difficultés de l'existence. Fidèle aux grands thèmes qui structurent sa pensée, elle analyse ses rapports tourmentés avec la judéité et le marxisme, son amour de Paris et de la flânerie ainsi que ses relations complexes avec les intellectuels de son temps. Philosophe elle-même inclassable, Hannah Arendt (1906-1975) était la mieux à même de saisir la subtilité de la figure de Walter Benjamin. Élève de Jaspers et de Heidegger, elle quitte l'Allemagne à l'arrivée des nazis au pouvoir et se réfugie aux États-Unis où elle enseigne aux universités de Californie, de Columbia et de Princeton. Ses essais comme *La Condition de l'homme moderne*, *Eichmann à Jérusalem*, *Le Système totalitaire*, font d'elle une des analystes les plus lucides de la société contemporaine. Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Agnès Oppenheimer-Faure et Patrick Lévy. 96 p. 3^e éd.

RÉFLEXIONS ET CONTRE-RÉFLEXIONS
DE LA CONSCIENCE
ET DE LA SCIENCE MODERNES

ROBERT MUSIL : *De la bêtise* (1937)
"Il n'est pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage ; elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité. La vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handicapée."
Célèbre surtout pour son œuvre romanesque, Robert Musil (1880-1942) est aussi l'auteur de nombreux essais, conférences et aphorismes, qui le montrent attentif aux

mutations de la conscience moderne. *De la bêtise*, qu'il considérerait comme l'un de ses textes majeurs, aborde un sujet tabou dans la pensée classique : confrontée à son contraire, la réflexion ne court-elle pas le risque de vaciller sur ses bases ? "Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement, personne ne voudrait être bête."
Publié par Allia en 2000. Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet. Image de couverture : Stéphane Vendran. 64 p. 1^{re} éd.

WERNER HEISENBERG : *Le Manuscrit de 1942*

"Cette région la plus intérieure dans laquelle la science et l'art ne peuvent plus guère être distingués l'un de l'autre est peut-être pour l'humanité d'aujourd'hui le seul lieu où elle soit en face d'une vérité entièrement pure, qui ne soit plus dissimulée par les idéologies ou les désirs humains."
Prix Nobel de physique en 1933, l'allemand Heisenberg (1901-1976) est l'un des principaux fondateurs de la mécanique quantique. De culture encyclopédique, il laisse une œuvre scientifique et philosophique, dont ce manuscrit de 1942, initialement sans titre ni date. Heisenberg avait distribué ce dernier seulement à quelques proches, sous le sceau du secret, et ce en raison des critiques qu'il contenait à l'encontre du régime nazi. À cette époque, Heisenberg est engagé dans un travail dans le domaine de la théorie des particules élémentaires. À travers l'exposé des théories de la physique quantique, qui bouleverse notre mode de pensée en introduisant le concept apparemment paradoxal de "loi d'incertitude", c'est le problème général de la connaissance qu'il choisit d'aborder, posant notamment la question de la responsabilité du savant face au politique. Publié par Allia en 2003. Traduit de l'allemand par Catherine Chevalley. 176 p. 3^e éd.

DENYS RIDRIMONT : *Lettre à Anne* (2000)

"La connaissance n'a pas commencé, parce que la description du monde n'a pas commencé, celle justement qui ne voudrait

pas être abstraite, qui a donc à détruire l'abstrait pour dire en place des objets et non dire les objets."

Dans cette œuvre philosophique inclassable qui ne s'inscrit dans aucun courant, l'auteur ne vise rien moins qu'à fonder une nouvelle Physique.

Publié par Allia en 2000. 112 p.

PSYCHOGÉOGRAPHIE
ET RADIOGRAPHIE DES VILLES

GEORG SIMMEL : *Rome, Florence, Venise* (1898-1907)

"Une unité mystérieuse, que l'on peut voir par les yeux et saisir par les mains, relie le paysage, l'odeur de son sol et la vie de ses lignes avec l'esprit qui est leur fruit, avec l'histoire de l'homme européen qui a pris forme à Florence, où l'art est comme un produit du sol."

Dans ces trois essais, le sociologue allemand Georg Simmel (1858-1918) se montre plus proche du "flâneur" de Benjamin qui va "herboriser sur le bitume" que de nos modernes sociologues, préoccupés avant tout d'aligner des statistiques. Ancêtre discret de la psychogéographie, il considère la ville comme une œuvre d'art et cherche avant tout à définir la *Stimmung*, la "tonalité affective" de chaque cité.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Christophe David. 64 p. 3^e éd.

WALTER BENJAMIN : *Paris, capitale du XIX^e siècle* (1939)

"Quant à la fantasmagorie de la civilisation elle-même, elle a trouvé son champion dans Haussmann, et son expression manifeste dans ses transformations de Paris."

Né en 1892 à Berlin, Walter Benjamin s'est suicidé en 1940 à Port-Bou, alors qu'il cherchait à fuir l'invasion des troupes nazies. Relativement isolé de son vivant, il est aujourd'hui considéré comme une figure majeure de la pensée du XX^e siècle, dont l'œuvre est sans doute celle qui permet le mieux de déchiffrer notre modernité. *Paris, capitale du*

XIX^e siècle compte à juste titre parmi ses plus fameux écrits. Il est l'exposé programmatique de son œuvre immense : le livre des passages. On y retrouve présentés sous une forme concise tous les thèmes de ses recherches – le flâneur, les passages, l'architecture comme concrétisation de l'idéologie d'une époque, la figure emblématique de Baudelaire, la mode ou encore l'intérieur – dans une tentative d'interprétation globale du XIX^e siècle et de son équivoque modernité.

Publié par Allia en 2003. Image de couverture : Charles Le Secq. 64 p. 6^e éd.

ROBERTO BAZLEN : *Trieste* (années 1940)

"À Trieste on se tapait dessus de temps en temps, on ne badinait pas à l'époque, et s'il y avait toujours quelques têtes brisées, quelques jambes cassées, et différentes excoriations, on estimait que tout était guérissable en huit jours, comme on pouvait le lire dans le *Piccolo* ; en fait, à Trieste, la bora faisait des dégâts beaucoup plus graves que ceux qui résultaient de la fureur civile : l'un des rares cas de l'histoire où les éléments s'avéraient plus destructeurs que l'homme." Artiste sans œuvre, Roberto Bazlen (1902-1965) a toujours négligé de livrer ses écrits à la publication. On recueillit à sa mort des "notes sans texte", qui comprennent ces pages consacrées à sa ville natale. Bazlen fait revivre Trieste et ses contradictions : ville entourée d'une campagne slave, gouvernée par des Autrichiens, mais où l'on parle italien. Ville provinciale et pourtant "casse de résonance" de la culture européenne où une bourgeoisie riche et cultivée poursuit un rêve d'italianité sans y croire, pendant qu'une administration ennuyée entretient péniblement un autre rêve : celui d'un Empire déjà condamné par l'Histoire.

Publié par Allia en 2000. Illustré de dessins de Vittorio Bolaffio et traduit de l'italien par Monique Baccelli. 48 p.

RICHARD COBB : *Marseille* (1980)

"Ce qui caractérise le mieux ce port méditerranéen, c'est le secret. La vive loquacité, la sociabilité facile, les bonnes

vieilles blagues sont en fait des écrans destinés à berner le Parisien et le visiteur du Nord, à les tenir à distance, à éviter que le voisinage familial soit assiégé de toutes parts.” *Marseille* est un exemple parfait de la méthode et de l’art de Cobb. Rigoureux et imaginaire, allant chercher ses références du côté de Blaise Cendrars ou de *Pépé le Moko*, il dresse avec amour le portrait d’une ville sans jamais tomber dans le cliché ou la nostalgie facile. Sur la place de cette ville dans la littérature et le cinéma, sur l’économie du port, la sociologie des prostituées et mille autres choses, Cobb donne une magistrale leçon d’histoire buissonnière, d’érudition enjouée et réussit à saisir et à rendre l’impalpable : l’esprit d’une ville. Publié par Allia en 2001. Traduit de l’anglais par Éric Lang. 96 p.

MIKE DAVIS : *Au-delà de Blade Runner : Los Angeles et l’imagination du désastre* (1998)

“Au lieu de suivre l’opinion commune et de ne voir dans le futur qu’une amplification grotesque et welsienne de la technologie et de l’architecture, ne serait-il pas plus fertile de pousser jusqu’à leur terme logique les tendances au désastre aujourd’hui à l’œuvre ?”

Blade Runner, le film de Ridley Scott, a imposé la vision futuriste et apocalyptique d’un Los Angeles dévasté, livré au chaos. Mike Davis montre dans cet essai que le visage futur de la ville, dont tous les éléments sont déjà en place, sera à la fois moins spectaculaire et, en un sens, beaucoup plus effrayant. Véritable laboratoire social et urbanistique, Los Angeles préfigure le modèle à venir des mégapoles modernes : destruction de toute mixité sociale par le cloisonnement strict des populations dans des quartiers réservés, laissés pour certains à la domination des gangs, tandis que les couches les plus aisées se “bunkerisent” grâce à la généralisation de la vidéo-surveillance et des milices de sécurité privées. La ville vit désormais dans un état perpétuel de “guerre sociale de faible intensité”, susceptible à tout moment d’éclater, comme lors des émeutes provoquées par

le passage à tabac de Rodney King. À la fois sociologique, urbanistique et politique, l’essai de Mike Davis, qui s’appuie autant sur des statistiques précises que sur son expérience, offre un portrait saisissant de l’Amérique contemporaine et présage de l’évolution qui menace les sociétés occidentales. Mike Davis est né en 1946 en Californie. Ancien garçon-boucher, conducteur de poids lourds, il enseigne actuellement l’urbanisme à l’institut californien d’architecture. Publié par Allia en 2006. Traduit de l’anglais par Arnaud Pouillot. 160 p. 3^e éd.

BRUCE BÉGOUT : *Zéropolis* (2002)

“Las Vegas n’est rien d’autre que notre horizon urbain. Ce qui s’est mis en place au cœur du désert de Mojave, la surpuissance de l’entertainment qui dicte le cours de la vie, l’organisation de la ville en fonction des galeries marchandes et des parcs d’attractions, l’animation permanente qui règne jour et nuit dans les rues et les allées couvertes, l’architecture thématique qui mélange séduction commerciale et imaginaire enfantin, la soumission suave des citoyens par un opium spectaculaire et télévisuel, nous connaissons déjà tout cela et allons être amenés à le vivre de manière plus habituelle encore.” Cet essai atypique se compose de tableaux urbains arrachés de la fenêtre d’une voiture. Véritable non-ville, Zéropolis, Las Vegas annonce le futur de nos métropoles. Mais l’auteur est également sensible à la poésie des motels et à la beauté des cimetières d’enseignes au néon ; sa “méthode” part d’observations de détails précis pour en extraire la dimension sociologique, politique et philosophique.

Né en 1967, Bruce Bégout est philosophe et enseigne cette discipline à Bordeaux.

Publié par Allia en 2002. 128 p. 3^e éd.

BRUCE BÉGOUT : *Lieu commun* (2003)

“Quelle qu’elle soit, l’expérience d’une nuit passée dans un motel oscille sans cesse entre la sécurité et l’insécurité, entre la volonté de se recroqueviller et celle de s’exposer,

de rester dans son lit et d'écouter aux portes, voire de les ouvrir pour faire l'expérience de l'intimité interdite. On s'y sent à la fois protégé par les cloisons blanches qui nous entourent et vaguement inquiet par l'environnement souvent désolé que l'on devine au-delà. On voudrait se soustraire au monde et l'on sent pourtant qu'il pourrait, à un moment ou à un autre, frapper à la porte."

Après *Zéropolis, Lieu Commun* poursuit l'investigation archéologique des significations du monde quotidien et urbain. Cet essai parvient à restituer la poésie de cet élément essentiel de l'imaginaire contemporain, le motel, tout en en décortiquant le mythe. Loin de n'être qu'un échantillon de l'*American way of life*, le motel concrétise en effet de nouvelles manières d'habiter la ville, où la mobilité, l'errance et la pauvreté prennent une place prépondérante. À la croisée de l'économie, de l'architecture et de la fiction, Bruce Bégout met au jour le caractère problématique des choses ordinaires, révélant les structures générales cachées sous le chaos de la surface des choses. Surtout, ce qui se dévoile ici, c'est que cette forme particulière d'architecture a donné naissance à un homme du motel, dont les comportements annoncent de nouvelles formes de vie.

Publié par Allia en 2003. 184 p.

le crible de l'analyse

RÉVOLTES AU XVII^e SIÈCLE

GERRARD WINSTANLEY : *L'Étendard déployé des vrais niveleurs* (1649)

"Par la force de la raison, de la loi de droiture qui réside en nous, nous entreprendrons de soulager la création de cette servitude sous laquelle elle gémit : la propriété privée." Le dimanche 1^{er} avril 1649, un petit groupe de pauvres prend illégalement possession des friches d'une colline dans le Surrey. Ils entendent s'engager dans une vaste opération de réappropriation collective des terres d'Angleterre, et mettre en œuvre l'abolition complète de la propriété privée. C'est le début du mouvement des *Diggers*, qui se surnommaient "les vrais niveleurs". Gerrard Winstanley, marchand de draps, avant de voir son activité ruinée par la guerre civile qui ravageait l'Angleterre, en était le chef de file. Il tenta d'instaurer une communauté égalitaire et fraternelle, qui aurait vu la stricte application des principes bibliques. De ce magnifique dessein, il reste le manifeste, *L'Étendard déployé des vrais niveleurs*, un texte fondateur du communisme libertaire. Publié par Allia en 2007. Traduit de l'anglais par Benjamin Fau. 64 p.

ANTONIO VIEIRA : *Sermon du bon Larron* (1655)

"Les voleurs qui méritent plus proprement et plus dignement ce titre sont ceux à qui les rois confient leurs armées et leurs légions, le gouvernement des provinces ou l'administration des villes, ceux qui, par la ruse ou par la force, volent et dépouillent les peuples."

Antonio Vieira (1608-1697) était considéré par Pessoa comme "le plus grand artiste de la langue portugaise". Tour

à tour prédicateur et conseiller politique, ambassadeur à travers l'Europe et missionnaire aux confins du Brésil, il n'a eu de cesse de défendre la liberté des Indiens et de critiquer la Sainte Inquisition. En 1655, il prêcha ce sermon en prenant comme point de départ la figure du Bon Larron, pauvre voleur que le Christ emmena avec lui au Paradis. Vieira l'oppose à ceux qui sont à ses yeux les véritables malfaiteurs : les puissants, et notamment les hommes politiques corrompus, qui détournent les fonds publics. Un texte aux résonances éminemment contemporaines, écrit dans une langue somptueuse.

Publié par Allia en 2002. Traduit du portugais, présenté et annoté par Guida Marquês. Suivi de *Quatre vies, un destin*, par Alberto Zanon. 96 p.

LES PIONNIERS DES GRANDES RÉFLEXIONS POLITIQUES

ALEXIS DE TOCQUEVILLE : *Sur le paupérisme* (1835-1837)
“À mesure que le mouvement actuel de la civilisation se continuera, on verra croître les jouissances du plus grand nombre ; la société deviendra plus perfectionnée, plus savante ; l'existence sera plus aisée, plus douce, plus ornée, plus longue ; mais en même temps, sachons le prévoir, le nombre de ceux qui auront besoin de recourir à l'appui de leurs semblables pour recueillir une faible part de tous ces biens, le nombre de ceux-là s'accroîtra sans cesse.”

Sur le paupérisme aborde la pauvreté non sous l'angle moral mais comme un phénomène dont il faut déterminer la logique afin d'y remédier. Avec “la marche progressive de la civilisation moderne”, constate Tocqueville, les inégalités augmentent. Le phénomène des “nouveaux pauvres” a été justement reconnu par Tocqueville comme le danger majeur qui menace de l'intérieur les démocraties.

Publié par Allia en 1999. 96 p. 2^e éd.

ASTOLPHE DE CUSTINE : *Résumé du Voyage en Russie en 1839* (1843)

“Je vous déclare donc qu'après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, bien essayé d'apprécier le faux dans ce qu'on me disait, je ne crois pas exagérer en vous assurant que l'empire de Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation.”

Ce texte offre une synthèse des observations que Custine a pu faire sur la société russe : despotisme absolu, poids de l'administration, généralisation de la surveillance policière, enfin résignation des habitants.

Publié par Allia en 1995. Suivi de *Custine et la Russie éternelle* par Victor Erofeev. 112 p.

LES FONDEMENTS D'UNE PENSÉE : LES PREMIÈRES ŒUVRES DE MARX

KARL MARX : *Le Caractère fétiche de la marchandise et son secret* (1872)

“La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe. Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens du hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'œuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société, tout aussi bien que le langage.”

De ces quelques pages saisissantes, qui appartiennent au premier chapitre du livre I du *Capital*, sont directement issues la théorie de la réification de Luckacs et celle du spectacle de Debord.

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'allemand par Joseph Roy. 48 p. 5^e éd.

KARL MARX : *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843)

“L’émancipation de l’Allemand, c’est l’émancipation de l’homme. La philosophie est la tête de cette émancipation, le prolétariat en est le cœur. La philosophie ne peut être réalisée sans la suppression du prolétariat, et le prolétariat ne peut être supprimé sans la réalisation de la philosophie.” C’est avec ce texte d’une force polémique rarement égalée que le jeune Marx passe du “démocratisme” au communisme, “remettant sur ses pieds” la dialectique hégélienne. Publié par Allia en 1998. Traduit de l’allemand par Jules Molitor. 48 p.

SOURCES ET INTERPRÉTATIONS DE MARX

FRIEDRICH ENGELS : *Esquisse d’une critique de l’économie politique* (1844)

“L’économie a pris un caractère philanthropique ; elle a déclaré que le commerce est un lien d’amitié et d’union entre les nations comme entre les individus. Tout n’est que noblesse et générosité. Mais ses présuppositions n’ont pas tardé à prévaloir de nouveau. Elles suscitèrent le système des fabriques et l’esclavage moderne, qui, pour la cruauté et pour l’inhumanité n’a rien à envier à l’esclavage antique. La nouvelle économie, le système de la liberté du commerce, présente la même hypocrisie, la même inconscience, la même immoralité, qui, maintenant, dans tous les domaines, s’oppose à la libre humanité.”

En 1844, Marx est encore loin de soupçonner que la “critique de l’économie politique” sera la tâche de sa vie. C’est la saisissante *Esquisse* d’Engels dénonçant “un système parfait de tromperie institutionnalisée” qui l’incitera à porter “l’arme de la critique” au cœur même des rapports de production capitalistes.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l’allemand par Kostas Papaioannou. 80 p.

KOSTAS PAPAIOANNOU : *De la critique du ciel à la critique de la terre* (1998)

“Le même processus d’objectivation et d’aliénation qui se passe dans la religion déploie aussi sa puissance dans le monde de l’économie. Aussi longtemps que l’homme sera incapable d’organiser sa vie comme ‘être générique’, aussi longtemps donc que le ‘besoin égoïste’ sera le seul lien social, le ‘besoin pratique’ ne pourra enfanter que des monstres : le ‘trafic’ et le règne de l’argent.”

Sous-titrée “l’itinéraire philosophique du jeune Marx”, cette étude par l’un des plus grands spécialistes de l’auteur du *Capital* analyse de façon claire et synthétique les rapports entre Hegel et Marx. Le sens de la formule, l’absence de tout jargon, la lucidité jamais partisane de Papaioannou font de ce texte une introduction idéale à la lecture de Marx.

Publié par Allia en 1998. 64 p.

KOSTAS PAPAIOANNOU : *Hegel et Marx. L’Interminable débat* (1976)

“L’objet du dialogue Marx-Hegel (‘vraie démocratie’ ou État bureaucratique avec représentation populaire ?) est immanent à la nature même des sociétés modernes. Pour le moment, c’est Hegel qui a été le moins démenti par le ‘tribunal de l’histoire’. Mais si le ‘dépérissement’ de l’État n’a abouti qu’au Léviathan totalitaire, la ‘vraie démocratie’ n’a pas cessé de hanter les rêves des hommes d’aujourd’hui.”

Publié en préface à la traduction de la *Critique du droit politique hégélien* de Marx, ce texte réussit le prodige de condenser en peu de pages une question qui a suscité d’intenses polémiques : les rapports entre la pensée de Marx et celle de Hegel. Fort de sa connaissance intime des deux œuvres, Papaioannou explore l’itinéraire qui a conduit Marx à la critique de la politique.

Publié par Allia en 1999. 64 p.

LECTURES DE NIETZSCHE

FRIEDRICH NIETZSCHE : *La Vision dionysiaque du monde* (1870)

“Les Grecs, qui expriment et taisent à la fois dans leurs dieux l’enseignement ésotérique de leur vision du monde, ont institué comme double source de leur art deux divinités, Apollon et Dionysos. Ces noms représentent des styles contraires dans la sphère de l’art, et, quoique s’avançant côte à côte en un conflit presque sans fin, ils semblent s’être unis une seule fois, au moment où le ‘vouloir’ grec était à son apogée, dans l’œuvre d’art qu’est la tragédie attique. C’est en effet grâce à deux états que l’homme conquiert la sensation du délice d’exister, le rêve et l’ivresse.”

Nietzsche a 26 ans lorsqu’il rédige ce texte, resté inédit de son vivant. Il s’agit, sous une forme ramassée mais déjà extrêmement aboutie littérairement, du premier exposé de l’un des thèmes fondamentaux de sa pensée : l’opposition entre le monde apollinien et le monde dionysiaque, entre la mesure, l’apparence, la forme et l’ivresse, l’extase, l’oubli de soi ou entre le voile du rêve et la puissance destructrice de la vérité. De l’affrontement de ces deux mondes naît la tragédie grecque. Ces pages annoncent et résument à la fois l’ouvrage futur *La Naissance de la tragédie*.

Publié par Allia en 2004. Traduit et présenté par Lionel Duvoy. 80 p. 4^e éd.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Première Considération inactuelle* (1873)

“La pensée d’un cadavre est agréable pour un ver, et la pensée d’un ver, désagréable pour l’être vivant.”

À travers la figure emblématique de David Strauss, ce sont les philistins de la culture allemande que Nietzsche attaque vigoureusement. Pour réaliser ce projet, il distingue clairement la *Kultur* de l’homme instruit de la *Bildung* de l’homme cultivé. Jouant du double sens du terme *strauss* (“bouquet” ou “autruche” en allemand), Nietzsche emploie l’arme la plus

forte dont il puisse faire usage, à savoir l’ironie, pour moquer la pensée de son adversaire qu’il n’hésite pas à qualifier de “pensée de l’autruche”. L’homme instruit, le philistin, est celui qui vit dans l’illusion de posséder un savoir, qui par essence lui échappe puisqu’il ne l’interroge pas. Or, selon Nietzsche, la culture implique l’idée de sens critique, d’autonomie du jugement, de perception du sens de ce qui existe. La *Bildung* est ce qui permet à l’homme d’être un homme, d’échapper aux déterminismes biologiques et sociaux, d’accéder à la conscience, à la liberté. Aussi Nietzsche s’érige-t-il contre l’idée hégélienne selon laquelle il existerait un moment de l’Histoire qui échapperait à l’Histoire et d’où il serait possible à l’homme de porter un jugement sur la totalité de celle-ci. Pour Nietzsche, l’homme est jeté là, il n’appartient pas à une histoire, mais à une pure fatalité. C’est donc à lui, par le biais de la culture, *Bildung*, de s’y déterminer. Publié par Allia en 2009. Traduit de l’allemand par Lionel Duvoy. 160 p.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Fragments posthumes sur l’éternel retour* (1880-1888)

“Homme ! Ta vie tout entière sera toujours de nouveau retournée comme le sablier et s’écoulera toujours de nouveau. Puisses-tu alors retrouver chaque souffrance et chaque plaisir, chaque ami, chaque ennemi et chaque espoir, chaque erreur, chaque brin d’herbe, chaque rayon de soleil, la série intégrale de toutes choses.”

La pensée de l’éternel retour a inspiré à Nietzsche certaines de ses pages les plus saisissantes. C’est dans ses très nombreux fragments posthumes que, pendant près de dix ans, il a développé, repris et approfondi cette idée. Afin de permettre un accès aisé à ces textes, la présente édition réunit, pour la première fois, un choix des fragments les plus significatifs se rattachant à ce thème.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l’allemand et présenté par Lionel Duvoy. Postface de Matthieu Serreau et Lionel Duvoy. 144 p. 2^e éd.

FRIEDRICH NIETZSCHE : *Le Cas Wagner* (1888)

“Wagner fait purement et simplement partie de la liste de mes maladies.”

C’est quelques mois avant de sombrer dans la folie que Nietzsche écrit ce texte. Ses relations avec le compositeur ont toujours été passionnées, faites d’admiration et de répulsion. S’il a d’abord vu dans l’œuvre de Wagner l’illustration géniale de ses propres conceptions de l’artiste tragique et dionysiaque, Nietzsche va s’éloigner rapidement de lui. Fondamentalement, il reproche au compositeur d’être un “menteur”. Wagner joue à l’artiste de la puissance, alors qu’il est un musicien de la dégénérescence. On le voit, la critique de Nietzsche, loin d’être une attaque *ad hominem* mêlée de rancœur, rejoint les thèmes les plus fondamentaux de sa pensée. Nietzsche rompt avec Wagner en 1876, année du premier festival de Bayreuth, qui consacre le musicien comme le pontife du nouvel art allemand. Seul véritable pamphlet écrit par Nietzsche, *Le Cas Wagner* est en effet dirigé contre tout ce que le wagnérisme incarne et que Nietzsche vomit : l’idéologie allemande et sa défense des vertus morales, du nationalisme, de l’antisémitisme, son mépris de l’intelligence. Contre cet esprit de lourdeur, il exalte la gaieté de *Carmen*. “Il faut méditerraniser la musique !”

Publié par Allia en 2007. Traduit de l’allemand par Lionel Duvoÿ. 80 p.

PATRICK WOTLING : *La Pensée du sous-sol* (1997)

“Si ‘l’immoralisme’ de Nietzsche, son combat contre la morale, est une caractéristique bien connue de sa pensée, on sait généralement moins que la psychologie y occupe une place d’égale importance. Et moins encore qu’il existe une liaison intime entre ces deux aspects de sa pensée : l’éloge de la psychologie exposant de manière positive ce que l’immoralisme proclame sur le mode négatif et critique.”

“Avant moi, la psychologie n’existait même pas”, a écrit Nietzsche. L’étude rigoureuse et exhaustive de Patrick Wotling s’attache à faire le point sur la place qu’occupe la

psychologie, cette “reine des sciences” dans l’œuvre de Nietzsche, place centrale, au point qu’elle semble devoir remplacer la philosophie elle-même.

Publié par Allia en 1999. 112 p. 2^e éd.

FRANZ OVERBECK : *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche* (1906)

“Nietzsche était un génie, mais son génie résidait dans le talent du critique. Or, l’usage qu’il a fait de ce talent critique, à savoir l’appliquer à lui-même, était le plus dangereux qui fût ; c’était en réalité un usage fatal. Celui qui, de manière exclusive, mit autant d’énergie à se faire lui-même objet d’un talent critique aussi génial était nécessairement voué à la folie et à l’autodestruction.”

Franz Overbeck (1837-1905) fut l’ami le plus fidèle et le plus constant de Nietzsche. Lorsque le philosophe fut frappé de folie, c’est lui qui vint le chercher, et il l’accompagna au cours des années de mutisme avant d’être mis à l’écart par sa sœur. Paru après la mort d’Overbeck et jamais traduit en français, *Souvenirs sur Nietzsche* ne prétend pas offrir une analyse philosophique mais montrer quel homme fut Nietzsche, avec ses grandeurs et ses faiblesses. C’est Nietzsche au quotidien, loin de l’image du “surhomme” exalté que l’on a voulu donner de lui.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’allemand par Jeanne Champeaux. 64 p. 3^e éd.

HANS-GEORG GADAMER : *Nietzsche l’antipode* (1987)

“Le drame de Zarathoustra, c’est sa libération en vue du dire-oui. Mais son drame n’est pas tant la souffrance de celui qui sait et dit oui à tout, que celle de qui veut enseigner sa sagesse et ne trouve pas les hommes à la hauteur de cette sagesse.” Partagé entre l’admiration et le malaise devant l’œuvre de Nietzsche, Hans-Georg Gadamer explique, en s’attachant particulièrement au Zarathoustra, pourquoi ce philosophe reste une provocation pour tout penseur d’aujourd’hui. À la difficulté de l’analyse conceptuelle vient s’ajouter la quasi-impossibilité de l’intégrer dans la continuité de la

tradition philosophique. Le cœur du problème, d'après Gadamer, réside dans l'articulation de ces deux concepts apparemment antagonistes que sont volonté de puissance et éternel retour.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'allemand par Christophe David. Suivi de *Nietzsche et nous*, entretien entre Theodor W. Adorno, Max Horkheimer et Hans-Georg Gadamer. 80 p. 2^e éd.

À PROPOS DES RÉVOLUTIONS DU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

BORIS SOUVARINE : *Sur Lénine, Trotski et Staline* (1978-1979)
"Lorsqu'on pense au Souvarine historien, à son Staline, on ne peut pas ne pas se rappeler Thucydide. Comme l'historien grec, Boris fut aussi – quelque temps – un grand capitaine, occupant des postes dirigeants au Parti Communiste Français, au Komintern. Il connaissait merveilleusement bien les acteurs de la grande tragédie du siècle, il entendait leur psychologie, il comprenait leurs ruses, il voyait leur mensonge." (Michel Heller)

Dans ces entretiens avec Branko Lazitch et Michel Heller, l'auteur de *Staline* (1935) livre ses souvenirs d'une lucidité sans complaisance sur ces trois figures, qu'il a personnellement connues entre 1921 et 1924, alors qu'il était à Moscou et exerçait les plus hautes fonctions au sommet de l'Internationale communiste.

Publié par Allia en 1990. Précédé de *Boris* par Michel Heller. 64 p. 2^e éd.

HANS MAGNUS ENZENSBERGER : *Les Rêveurs de l'absolu* (1964)

"Cinquante ans avant que Kaliaïev ne montât sur l'échafaud, Marx, qui voyait plus loin que ses successeurs, avait forgé un mot qui rend justice à Kaliaïev et à tous ceux qui lui ressemblent ; il appelait tous les conspirateurs de cette espèce 'les

rêveurs de l'absolu'. Un rêveur de cette trempe, un inconnu au milieu de la foule, suffit pour plonger tous les puissants de ce monde dans la terreur."

L'auteur du *Bref Été de l'anarchie* retrace dans cet essai l'histoire des terroristes russes qui, de 1862 à 1917, ont sacrifié leur vie pour renverser le régime tsariste. C'est peu dire que ces personnages sont romanesques ou hors du commun : ils se sont volontairement situés, par l'absolu de leur révolte, hors de l'humanité, poussant à son extrême le mépris de soi, des autres et de la vie en général. Mépris qui culmine dans les figures de Netchaïev ou Asev, qui organisèrent des dizaines d'attentats terroristes et travaillaient en même temps pour la police secrète du tsar. Hans Magnus Enzensberger est né en 1929 à Kaufbeuren en Bavière. Docteur en philosophie et éminent représentant de la poésie allemande contemporaine, il est aussi romancier, traducteur, journaliste et essayiste. Analyste critique des médias, il s'est notamment illustré par ses études consacrées aux liens unissant violence et politique.

Publié par Allia en 1998. Traduit de l'allemand par Lily Jumel. 128 p.

CONTRE TOUTE RÉCLUSION

MANSOUR FAHMY : *La Condition de la femme dans l'islam* (1913)

"La singulière existence faite à la femme musulmane a frappé depuis longtemps les Européens. Les littérateurs parlent de 'désenchantées', de 'répudiées' de vie de harem ; les ethnographes dépeignent des femmes ignorantes, abruties, asservies aux passions de l'homme. Les voyageurs européens qui ont visité l'Orient musulman ont tous été heurtés par cette condition choquante de la femme. Tous auraient pu dire ce que disait Bonaparte à ses soldats lors de son expédition en Égypte : 'Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment de nous.' Et,

certes, ce qui frappe, tout d'abord, dans la condition de la femme musulmane, c'est la réclusion qu'on lui impose." Il fallut un évident courage intellectuel au sociologue égyptien Mansour Fahmy pour publier cette étude. Travail historique et scientifique appuyé sur une érudition rigoureuse, ce livre n'est pourtant pas un pamphlet. Cela n'empêcha pas son auteur d'être écarté de l'Université pour avoir dénoncé un asservissement qui perdure encore aujourd'hui.

Publié par Allia en 2002. Avant-propos de Mohammed Harbi. 144 p. 5^e éd.

ROMAN JAKOBSON : *La Génération qui a gaspillé ses poètes* (1931)

"Exécution de Goumilev, longue agonie spirituelle, tortures physiques insupportables, mort de Blok, privations cruelles et mort dans des souffrances inhumaines de Khlebnikov, suicides prémédités de Essenine et de Maïakovski. C'est ainsi que les années vingt de ce siècle ont vu mourir, à l'âge de trente à quarante ans, les inspireurs d'une génération, et pour chacun d'eux, la conscience d'une fin irrémédiable, avec sa lenteur et sa précision, fut intolérable."

Ce texte sonne comme un requiem pour une génération sacrifiée : celle des poètes russes des années vingt exécutés, torturés comme Blok ou suicidés, comme Essenine et surtout Maïakovski, que Jakobson a bien connu avant de fuir la Russie et à qui est consacré l'essentiel de ce texte. À travers cette figure tragique, tourmentée, contradictoire, déchirée entre l'idéal révolutionnaire et le désespoir personnel, l'auteur fait revivre toute une époque et livre un témoignage unique. Publié par Allia en 2001. Traduit du russe par Marguerite Derrida. 80 p.

JOSEPH GABEL : *Mensonge et maladie mentale* (1966)

"Nous tous, jouons dans la vie un rôle. Mais le rôle que joue le menteur est un rôle extérieur à son personnage, un rôle aliénant. La liberté du menteur n'est qu'apparente."

Joseph Gabel étudie dans cet essai la signification psychopathologique du mensonge. Il définit la maladie mentale par quatre traits essentiels – esseulement, perte de liberté, absence de rencontre et de valeurs – dont il montre qu'ils sont également caractéristiques du menteur ; pour conclure que la recherche de la vérité n'est pas une activité de luxe, mais une dimension essentielle de notre santé et de notre humanité. Sociologue et philosophe d'origine hongroise, Joseph Gabel (1912-2004) se fait connaître en 1962 par la publication de *La Fausse conscience : essai sur la réification*.

Publié par Allia en 1995. 48 p. 2^e éd.

JOSEPH GABEL : *La Réification* (1951)

"Enfin, L. C. est un malade qui parle peu. Vieil artiste et pilier d'asile, son contact est difficile ; ses allures au cours de la conversation font penser à un professeur de physique taçant un élève vraiment trop obtus. C'est par fragments qu'il livre quelques éléments de sa 'théorie' qui a pourtant l'air d'être cohérente dans son esprit. C'est là un mécanisme biologique outrancier ; il y a là de quoi faire pâlir d'envie l'auteur de l'Homme-machine'. Par contre, s'il ne parle pas beaucoup, la qualité de ses dessins rachète son silence. L'homme-chose, la personne mécanisée, réifiée, s'y trouve dans toute sa puissante et étrange beauté."

Dans cet essai, Gabel intègre les notions de fausse conscience et de réification, développées par Karl Mannheim et Georg Lukacs, à une analyse psychopathologique des états schizo-phréniques. Dans un système d'économie capitaliste, la réification désigne le processus de rationalisation à outrance, susceptible de pétrifier le fonctionnement de l'ensemble de la société. L'homme de l'univers réifié appartient à un monde déshumanisé, qui tend à réduire l'aspect qualitatif de la vie en éléments quantifiables. Gabel applique ce concept de réification, issu de la philosophie politique, au domaine de la psychiatrie. Les différents résumés d'observations de schizo-phrènes qu'il joint à son essai sont à cet égard édifiants. Incapable d'envisager la multiplicité des facettes d'un objet ou

faisant preuve d'un détachement complet à l'égard des questions morales, le schizophrène apparaît comme un individu souffrant de symptômes analogues à ceux que le processus de réification étend à l'ensemble de la société moderne.

Publié par Allia en 2009. Image de couverture : Gérard Berréby. 64 p.

MICHEL BOUNAN : *L'Impensable, l'indicible, l'innommable* (1999)

“Selon les instituts de sondage, la majorité des Français se déclarent ‘satisfaits’ ou ‘très satisfaits’ de leur ‘cadre de vie’. Ils sont de même ‘assez satisfaits’ de leurs dirigeants, à qui ils font ‘plutôt confiance’. Ils avouent pourtant leur goût pour les spectacles violents et prennent des tranquillisants pour dormir. Ils déclarent encore volontiers ‘s’écarter’ dans leurs plaisirs, mais les médecins observent que les accidents cardio-vasculaires sont devenus la première cause de mortalité dans les pays où l’on s’écarter ainsi.”

Partant du constat que 84 % des Français se déclarent “satisfaits” ou “très satisfaits” de leur cadre de vie et de leurs dirigeants, et que d’autre part les suicides ont doublé en quinze ans, que la consommation des drogues et la banalisation de la violence ne font que croître, Michel Bounan s’interroge ici sur l’incapacité du désespoir contemporain à nommer son objet.

Publié par Allia en 1999. 96 p. 2^e éd.

CYBER TRASH CRITIC : *Je suis le peuple qui manque* (1998)
 “J’ai connu un type, il pouvait pointer jusqu’à 473 fois par trimestre. Lui, vois-tu, il avait une technique top. Quand avec une main il avait tendu sa carte de pointage à l’employé, il faisait un saut périlleux en arrière puis il tendait une deuxième carte de pointage avec ses pieds. Il pouvait rester pendant plusieurs heures à sauter devant le guichet.”
 En intérim dans leurs studios, expulsés de leurs CDD, en RMI section lettres modernes, en stage pour trente ans, employés en deug à la fac, étudiants chez MacDonald’s,

licenciés en phone-marketing, intermittents de la pauvreté errant dans la neige électronique : voilà les rôles que réserve la société actuelle à un nombre grandissant d’individus. Contre l’oppression capitaliste, *Je suis le peuple qui manque*, dialogue entre une lascarde et un étudiant moribond, est une nouvelle forme de critique sociale, fondée sur l’humour noir. Publié par Allia en 1998. Illustrations : *Moments d’attraction étranges*. 80 p.

JORDI VIDAL : *Résistance au chaos* (2002)

“La société du chaos fonctionne sur l’entretien mensonger de la terreur ; elle gère et attise le désordre, l’effroi, la crainte religieuse, la panique sociale, la haine raciale, pour mieux affirmer son contrôle liberticide. Le cynisme de sa pratique nous informe sur son projet idéologique : celui d’un pouvoir seigneurial et sans partage. En cela, la société du chaos ignore les tourments de la morale bourgeoise qui revendiquait des valeurs au nom de la valeur. La société du chaos n’a pas de valeur : elle se contente de les mettre en scène.”
Résistance au chaos présente une critique globale de la société contemporaine, dont Jordi Vidal assimile le fonctionnement à un nouveau féodalisme reposant sur l’ignorance, la désinformation et le crime mafieux. Il analyse les formes que revêt cette société du chaos dans ces divers aspects : religieux, langagiers, artistique ou médiatique. Au-delà de la simple mise à nu des mécanismes de domination et de contrôle qui se mettent en place, il tente de définir les termes d’un “nouveau contrat social”. Né en 1950 Jordi Vidal, fils et petit-fils d’anarcho-syndicalistes espagnols, vit à Perpignan. Publié par Allia en 2002. 96 p. 3^e éd.

MENSONGE POLITIQUE ET PROPAGANDE

ALEXANDRE KOYRÉ : *Réflexions sur le mensonge* (1944)

“Si rien n’est plus raffiné que la technique de la propagande moderne, rien n’est plus grossier que le contenu de

ses assertions, qui révèlent un mépris absolu et total de la vérité. Et même de la simple vraisemblance. Mépris qui n'est égalé que par celui – qu'il implique – des facultés mentales de ceux à qui elle s'adresse."

L'historien de la philosophie et des sciences Alexandre Koyré, exilé à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, a publié en 1944 ces réflexions d'une lucidité et d'une clarté exemplaires sur le mensonge politique, constitutif des régimes totalitaires, et l'usage de la propagande.

Publié par Allia en 1996. 56 p. 3^e éd.

ALEXANDRE KOYRÉ : *La Cinquième Colonne* (1945)

"La 'cinquième colonne' est un phénomène politico-social tout à fait spécifique, aussi bien dans l'antiquité que dans le monde moderne. Elle est, essentiellement, un phénomène de contre-révolution, et même plus exactement de contre-révolution préventive. Elle est aussi, et tout aussi essentiellement, un phénomène de trahison."

Complémentaire du précédent, ce texte analyse le phénomène de la "cinquième colonne", l'ennemi intérieur, dont le rôle fut mis en évidence dans la contre-révolution espagnole et dans les conquêtes hitlériennes. C'est l'occasion de réflexions sur le nationalisme, la collaboration, la "gestion" des guerres par les gouvernements, réflexions qui prennent leur source dans la lecture de Platon et permettent de déchiffrer les enjeux des conflits modernes.

Publié par Allia en 1997. 56 p.

SOCIOLOGIE DE L'AUTRE

ALFRED SCHÜTZ : *L'Étranger* (1944-45)

"On qualifie l'étranger d'ingrat, dans la mesure où il refuse de reconnaître que le modèle culturel qu'on lui propose lui procure asile et protection. Mais les gens qui le traitent ainsi ne s'aperçoivent pas que, au cours de sa phase de transition, l'étranger ne considère pas du tout ce modèle comme un

asile protecteur, mais bien plutôt comme un labyrinthe dans lequel il a perdu tout sens de l'orientation."

Les deux "essais de psychologie sociale" qui composent ce volume ont été écrits en 1944 et 1945, alors qu'Alfred Schütz lui-même, ayant récemment fui son pays, se trouvait précisément dans la situation d'immigrant. Au carrefour de la sociologie, de la philosophie et de l'anthropologie, il analyse les difficultés éprouvées par l'homme qui quitte son groupe d'origine pour s'intégrer dans un nouvel ensemble social. Alfred Schütz est né à Vienne en 1899. Il publie en 1932 sa thèse, *L'Édification significative du monde social*. En 1940, il s'exile aux États-Unis et anime un séminaire à la New School of Social Research, où enseigne également Hannah Arendt et Hans Jonas. Il meurt à New York en 1959. Dans la lignée de Georg Simmel ou Max Weber, il a développé une philosophie des sciences sociales tournée avant tout vers l'individu.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'anglais par Bruce Bégout. 80 p. 2^e éd.

DIVERSES MISES À NU DU CAPITALISME

MAX WEBER : *La Bourse* (1894-1896)

"En promenant son regard sur l'ensemble de ce mécanisme, une chose saute d'abord aux yeux : combien est erronée l'opinion selon laquelle on pourrait déduire de la forme même des opérations à terme leur irréalité et le fait qu'elles auraient tous les caractères des jeux de hasard." Au cœur du système économique moderne, les marchés boursiers suscitent des débats passionnés. Pourtant, le fonctionnement de ces institutions et la nature exacte des opérations qui y sont réalisées restent obscures pour le plus grand nombre. Comment les bourses sont-elles nées et qu'y échange-t-on ? Comment participer aux échanges ? Quelle est l'importance des bourses pour une nation ? Faut-il les ouvrir au tout-venant ? La spéculation est-elle intrinsèque-

ment néfaste ? Comment lutter contre les malversations financières ? Max Weber répond à ces questions dans une œuvre engagée vis-à-vis de la politique de son temps. Conscient des enjeux d'une réforme boursière, il s'adresse à ceux qui ne voient dans la Bourse qu'un vaste casino qui sert de repaire aux parasites et aux aventuriers malhonnêtes et s'emploie à dissiper les malentendus qui courent à son sujet. Juriste de formation et surtout sociologue éminent, Max Weber (1864-1920) est l'auteur de *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, étude dans laquelle il met en évidence la relation entre la morale puritaine du calvinisme et la rationalisation économique caractérisant le système capitaliste. Suscitant encore de vifs débats, ses œuvres témoignent d'une vision pour le moins aiguë des réalités économiques et sociales. Il continue à rayonner sur l'ensemble des sociologues de toutes les nations.

Publié par Allia en 2010. Traduit de l'allemand et précédé de *Avant de lire La Bourse*, par Pierre de Larminat. Image de couverture : Jérémy Bornerand. 160 p.

NOAM CHOMSKY : *Sur le contrôle de nos vies* (2000)

“Il est bien dans l'ordre des choses que le démantèlement du système économique d'après-guerre s'accompagne d'une attaque importante contre la démocratie effective – liberté, souveraineté populaire et droits de l'homme – sous la bannière de TINA, There Is No Alternative (il n'y a pas d'alternative). Ce slogan, inutile de le dire, n'est qu'une supercherie. L'ordre socio-économique particulier qu'on impose est le résultat de décisions humaines prises à l'intérieur d'institutions humaines. Les décisions peuvent être modifiées ; les institutions peuvent être changées.” Dans cet essai concis, brillant, et extrêmement polémique, Noam Chomsky, un des critiques les plus virulents du nouvel ordre mondial, montre comment, sous couvert de divers paravents (organisation mondiale du commerce, OTAN, etc.) le capitalisme, en particulier américain, est en train d'imposer au monde une véritable tyrannie, qui

empiète non seulement sur la souveraineté des États, mais aussi sur celle des individus eux-mêmes.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 64 p. 4^e éd.

JEAN FRANÇOIS BILLETER : *Chine trois fois muette* (2000)
“La Chine est de plus en plus présente dans le monde. Elle en est en même temps comme absente. Nous n'entendons pas sa voix.”

Dans cet ouvrage, Jean François Billeter éclaire doublement ce qui se passe en Chine aujourd'hui : d'abord du point de vue de l'histoire du capitalisme, de cette “réaction en chaîne non maîtrisée” dont il retrace l'histoire depuis son début en Europe, à l'époque de la Renaissance ; ensuite du point de vue de l'histoire chinoise, dont il offre également une synthèse dense, mais claire. Cet ouvrage intéressera les lecteurs qui s'interrogent sur la Chine actuelle, mais aussi ceux qui réfléchissent sur le moment présent de l'Histoire et ses suites possibles. Jean François Billeter a dirigé jusqu'en 1999 le département de langue et littérature chinoises de l'université de Genève. Reconnu comme un éminent sinologue, il a su toucher un vaste public sans rien abandonner de sa rigueur et de son exigence intellectuelle.

Publié par Allia en 2000. 128 p. 4^e éd.

PENSÉE DE L'ANTICIPATION : LA LOGIQUE MARCHANDE

MICHEL BOUNAN : *Le Temps du sida* (1990)

“On annonçait au XIX^e siècle, avec beaucoup de vraisemblance, une catastrophe économique qui devait à son tour amener une révolte et en finir avec cette civilisation. L'emprisonnement du sujet vivant a permis son maintien, son extension, sa densification. Un orage plus terrible approche. La poursuite sans fin du système marchand nous entraîne vers un désastre écologique qui va ramener, plus

brutalement encore, la catastrophe économique qu'on avait retardée. Certainement, le risque de soulèvement a été réduit. Des hommes vivants ont continué à fabriquer et à consommer ce qui les détruit, simultanément dans leur esprit et dans leur corps. Mais le trafic des émotions, des esprits et des consciences perturbe identiquement la physiologie des êtres vivants ; et l'épuisement du sujet enchaîné, du 'dieu des armées', a provoqué des maladies nouvelles, tumorales et infectieuses."

L'épidémie de sida est le produit le plus achevé et le plus terrifiant des conditions sociales issues de la logique marchande. Et les explications scientifiques actuelles relèvent d'une idéologie elle-même liée à la logique de la marchandise. Ainsi la même raison marchande produit, là comme ailleurs, à la fois la totalité du désastre et l'ensemble des idées dominantes le concernant.

Publié par Allia en 1990. 176 p. 3^e éd. (revue et augmentée)

MICHEL BOUNAN : *La Vie innommable* (1993)

"Que quelqu'un entreprenne de dire aujourd'hui ce que n'a pas été sa vie est devenu quasiment impossible, non certes à cause de la nouveauté du sujet, mais parce que ceux qui auraient le plus à dire ont perdu leur conscience en même temps que leur vie, et que ceux qui ont su en dire quelque chose n'avaient pas entièrement perdu leur vie."

La Vie innommable, dont le titre doit être compris au triple sens du terme, figuré, littéral et symbolique, généralise le propos du *Temps du sida*, en l'étendant aux autres aspects de l'actuel désastre : écologiques, sociaux, affectifs. Il montre en outre comment les "idées dominantes" ne peuvent être reçues et intériorisées qu'au prix d'une perturbation psychique que les psychiatres appellent alexithymie.

Publié par Allia en 1993. 176 p. 2^e éd. (revue et augmentée).

MICHEL BOUNAN : *Incitation à l'autodéfense* (1995)

"Au-delà de la trame anecdotique d'une espèce d'auteur et des calomnies sur ses sortes de livres, c'est tout autre chose

qui s'est avantageusement montré ici. Il s'agit bien des enjeux actuels, du terrain sur lequel ils apparaissent, des conflits pour ces enjeux et, à travers tout cela, de la dynamique d'un mouvement historique qui n'est pas achevé." Publié par Allia en 1995. 100 p. 2^e éd.

MICHEL BOUNAN : *Sans valeur marchande* (2000)

"Depuis quelque temps déjà, des voix se font entendre pour annoncer le déclin et la chute de notre civilisation marchande. Ceux qui ajoutent foi à de telles prophéties vont parfois jusqu'à s'en réjouir, sans se soucier de ce qu'un tel effondrement entraînera avec lui : l'ensemble de notre Science moderne, l'Art tel qu'il s'est développé depuis la Renaissance, le primat de la Raison dans l'Histoire, et nos rêves grandioses de Démocratie universelle. Peut-être feraient-ils bien d'y prendre garde pour connaître, dès maintenant, quelle est leur guerre et quel est leur parti." Publié par Allia en 2000. 96 p. 2^e éd. (édition suivie de *Remarques sur l'écologie marchande*)

CRITIQUE DE LA CULTURE

FRANCESCO MASCI : *Superstitions* (2005)

"Je ne m'attarderai pas sur l'odeur de décomposition qui émane des institutions de la culture. Je ne suis ni anti-quinquaire ni nécrophile et je n'aime pas tripoter les cadavres. Je livrerai plutôt ici les prolégomènes à une histoire des effets de la culture moderne, qui peuvent se résumer à la connivence, jamais démentie, des événements avec le cours du monde qu'ils croient constamment tenir sous la menace d'une révolution."

La culture moderne fonctionne sur l'idée perpétuellement entretenue et renouvelée que l'œuvre d'art affronterait l'ordre établi. Les "installations", les "happenings" manifestent de la façon la plus évidente cette volonté d'influer sur la société. Or Francesco Masci démontre que cette

culture, impuissante à produire un objet propre, n'engendre que des "événements", toujours attendus, consommés puis oubliés, et incapables de marquer profondément la société. Il nomme "superstition" ce sentiment d'attente que la culture moderne parvient à créer entre chaque événement et la définit ainsi : "cette invention résolument moderne qui doit être comprise comme une abêtissante contrainte interne à croire que quelque chose doit être vrai". Elle façonne chez l'homme moderne une forme d'obéissance qui vient cimenter la société au lieu de la remettre en cause. Francesco Masci est né en 1967 à Pérouse. Il vit à Paris depuis 1994.
Publié par Allia en 2005. 112 p.

FRANCESCO MASCI : *Entertainment !* (2011)

"En pratique, on ne répond plus à des livres par des bûchers, mais par d'autres livres et des débats à la télévision. Et les séditeux de l'événement ont, de droit, leur place réservée sur la dernière page de *Libération*." Le renversement de la hiérarchie opéré par la Révolution française a laissé place à une nouvelle puissance asservissant l'homme et le désignant d'emblée comme asservi : le flot d'images, de mythes et de symboles véhiculé par la culture. Une culture qui fait de l'insurrection au pouvoir son leitmotiv. Or, Masci en dénonce l'illusion. La liberté supposée des hommes est aussi infinie qu'elle est vide. *L'entertainment* crée en effet des situations de perpétuelle attente, entre des événements toujours plus proliférants. Pour lui, il représente une force agissant non plus par le haut mais selon une dissémination horizontale, qui est une autre forme de domination. Ce pouvoir s'exerce insidieusement et menace la réalité des faits. Masci attaque sur un plan philosophique le néant des images fournies par *l'entertainment*, ce divertissement supposé qui ne fait que créer de la contingence et cultiver le chaos.
Publié par Allia en 2011. 128 p.

JORDI VIDAL : *Servitude & simulacre* (2007)

"L'amère victoire du postmodernisme confirme le basculement prémédité mais délirant de la société du spectacle en société du chaos." À travers le décryptage et une mise en perspective de ses divers courants (postféminisme, postcolonialisme), le postmodernisme est ici soumis à une critique sans concession. Nées sous la présidence de Ronald Reagan, les "*cultural studies*" ont emprunté à la gauche son langage pour dévaloriser tout ce qui pouvait encore rappeler la lutte des classes ou les revendications féministes. À la guerre sociale elles ont substitué la guerre des genres, et à la critique de l'aliénation et des médias la mise en avant d'une culture soi-disant populaire. En ce sens, les postmodernes sont bien devenus les idéologues officiels de notre société hypercapitaliste.
Publié par Allia en 2007. Image de couverture : Bruno Serralongue. 144 p. 2 éd.

LINDSAY WATERS : *L'Éclipse du savoir* (2004)

"Il nous faut donc faire face à la situation peu plaisante où l'institution universitaire et le libre usage de l'intelligence s'opposent l'une à l'autre." Éditeur dans une maison phare de l'édition universitaire nord-américaine, Lindsay Waters jouit d'une vision panoramique du désastre : celui de l'avenir du livre, en particulier dans le domaine des sciences humaines. Son étude s'ouvre sur ce constat : l'Université américaine produit "des montagnes de livres [médiocres], que personne ne lit". Ces ouvrages issus d'une production mécaniste subissent une censure qui limite le champ de la pensée aux conformismes du *statu quo*. Cette crise est pour Waters le symptôme majeur d'une éclipse du savoir. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Université a été remodelée selon les normes de l'entreprise américaine. L'extension du marché a peu à peu réduit les livres à des unités comptables, provoquant un arrêt de l'innovation scientifique.

L'hyper-productivité est devenue la clef de la réussite académique : une bureaucratie envahissante en tient la comptabilité et récompense chacun sous forme de postes promotions selon les fruits de son acharnement quantitatif. L'obtention d'une chaire étant durement acquise, on assiste à un phénomène de blocus de la pensée, à un cloisonnement du champ en discours d'experts et à une crise du jugement. Et cette dérive ne concerne pas que l'Université américaine, en vue des projets actuels de réforme de l'enseignement supérieur en France.
Publié par Allia en 2008. Traduit de l'anglais par Jean-Jacques Courtine. 144 p.

pièces à conviction

RÉVISION DU FRONT : QUESTIONS DE MÉTHODE

JEAN NORTON CRU : *Du témoignage* (1930)

“Notre époque est fière de son esprit scientifique, elle se pique de ne rien accepter sans contrôle, il faut des preuves issues d'une expérimentation minutieuse et rigoureuse. Encore faudrait-il ne pas faire d'exceptions, ne pas accepter sans contrôle l'interprétation traditionnelle de certains phénomènes humains observables et vérifiables.”

Ce livre analyse les récits publiés par les anciens combattants de la Première Guerre mondiale pour montrer la façon dont ils contribuent à falsifier l'histoire. Chaque nouveau conflit rend sa lecture plus salutaire.

Publié par Allia en 1989. Image de couverture : Patrick Lébédoff. 160 p. 2^e éd.

MARC BLOCH : *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* (1921)

“Les fausses nouvelles, dans toute la multiplicité de leurs formes – simples racontars, impostures, légendes – ont rempli la vie de l'humanité. Comment naissent-elles ? De quels éléments tirent-elles leur substance ? Comment se propagent-elles, gagnant en ampleur à mesure qu'elles passent de bouche en bouche ou d'écrit en écrit ? Nulle question plus que celles-là ne mérite de passionner quiconque aime à réfléchir sur l'histoire.”

Marc Bloch (1886-1944) fut à l'origine de “l'École des annales”. Ce bref essai rédigé en 1921 est une étude sur la façon dont naissent et se propagent les rumeurs et les fausses nouvelles en temps de guerre, la façon aussi dont elles sont sciemment fabriquées et exploitées. Une leçon de méthodologie historique indispensable à l'heure où la

désinformation constitue l'une des armes principales de la guerre moderne.

Publié par Allia en 1999. 64 p. 2^e éd.

MICHEL BOUNAN : *Logique du terrorisme* (2003)

“La guerre menée par le terrorisme contre ses adversaires déclarés est tout à fait invraisemblable. Pour être crédible, cette histoire exigerait triplement et simultanément une excessive stupidité des terroristes, une incompétence extravagante des services policiers, et une folle irresponsabilité des médias. Cette invraisemblance est telle qu'il est impossible d'admettre que le terrorisme soit réellement ce qu'il prétend être.”

En retraçant l'histoire du terrorisme, Michel Bounan montre que la présentation habituelle des choses masque en réalité les enjeux réels de la question. Exemples à l'appui, il rappelle qu'aucun attentat terroriste n'a jamais obéi aux motifs avoués de ses prétendus auteurs. Il s'agit bien plutôt d'une stratégie entretenue par les pouvoirs en place, qui imposent aux populations le vieux principe mafieux : terrorisme ou protection. Les événements récents (11 septembre, guerre en Irak, montée de l'antisémitisme, etc.) s'en trouvent éclairés de façon nouvelle et le véritable affrontement apparaît : celui qui oppose les dirigeants mafieux de notre monde moderne à des populations de plus en plus nombreuses aux conditions de vie de moins en moins tolérables.

Publié par Allia en 2003. 64 p.

CHRONIQUE DE L'HISTOIRE : TÉMOIGNAGE DE RESCAPÉS

GIACOMO DEBENEDETTI : *16 octobre 1943*

“Et si un jour on voulait donner une décoration à ceux qui sont tombés, ce n'est certainement pas nous, les Juifs rescapés, qui la refuserions ; mais qu'on ne frappe pas de médailles différentes, qu'on n'imprime pas de diplômes

spéciaux : que ce soient les médailles et les diplômes des autres soldats : ‘Soldat Cohen... Soldat Levi... Soldat Abramovic... Soldat Chaim Blumenthal, âgé de cinq ans, tombé à Leopoli, au milieu des siens, qui, les mains attachées derrière le dos, défendait encore la cause de la liberté et témoignait pour elle.’”

Le 16 octobre 1943, journée noire dans l'histoire de Rome, est l'équivalent de ce que fut à Paris la rafle du Vel d'Hiv. Kappler, commandant des ss, avait menacé d'exécuter 200 otages juifs si 50 kilos d'or ne lui étaient pas remis dans les deux jours. Aussitôt toute la ville se mobilisa : des milliers d'anonymes apportèrent leurs bijoux ou leurs alliances. Quelques jours plus tard, alors que les Juifs se croyaient à l'abri, les ss envahirent le ghetto : plus d'un millier de personnes furent arrêtées et déportées en Allemagne, d'où elles ne revinrent jamais. La sobriété poignante du style de Debenedetti transforme ce témoignage en récit collectif, comme si les Juifs de Rome, à travers lui, prenaient tour à tour la parole pour raconter leur tragédie.

Publié par Allia en 2001. Suivi de *Huit juifs*. Traduit de l'italien par Monique Baccelli. 128 p.

LA MANIPULATION COMME PROCÉDÉ DE L'HISTOIRE

HENRI ROLLIN : *Une mystification mondiale* (1939)

“De quelque façon qu'ait pénétré en Russie le *Dialogue aux Enfers* de Maurice Joly, quelles que fussent les conditions dans lesquelles cet ouvrage a été utilisé pour fabriquer les *Protocoles*, que ceux-ci aient été rédigés à Saint-Petersbourg, ou plutôt à Paris, comme tout semble l'indiquer, la comparaison de quelques passages caractéristiques des deux textes ne peut laisser aucun doute sur la mystification à laquelle s'est livré l'auteur des *Protocoles*.”

Cet ouvrage reprend les trois chapitres centraux de *L'Apocalypse de notre temps*, qui exposent dans le détail la

façon dont furent fabriqués les *Protocoles des Sages de Sion*, à partir du *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly. Mettant les deux textes en regard, Rollin démontre le plagiat et revient sur le destin hors norme de Joly.

Publié par Allia en 2000. Précédé de *Le Faux et son usage* par Gérard Berréby. 198 p.

MICHEL BOUNAN : *L'État retors* (1992)

“L’antisémitisme est précisément à la critique sociale ce que sont les *Protocoles des Sages de Sion* au *Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly : non pas une *théorie insensée*, comme ne cessent de le répéter les naïfs, mais la *contrefaçon policière d’une agitation révolutionnaire*. Voilà la raison de son succès populaire : il parle la langue la plus dangereuse du pays pour en détourner le fleuve.”

L'État retors a servi de préface à l’ouvrage de Maurice Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Le pamphlet de Joly exposait, entre autres choses, comment un État moderne avait les moyens de falsifier la critique sociale d’une époque pour la mettre à son service. *L'État retors* montre comment Maurice Joly a été victime du procédé qu’il avait pour la première fois dénoncé et plus précisément quelles manœuvres médiatico-policières sont désormais utilisées par les États dans la guerre sociale actuelle afin de détourner, isoler, manipuler toute nouvelle critique venant à surgir aujourd’hui.

Publié par Allia en 1992. 48 p. 2^e éd.

MORALE DE LA GUERRE

GEORGES CANGUILHEM : *Vie et mort de Jean Cavailles* (1967-74)

“D’ordinaire, pour un philosophe, entreprendre d’écrire une morale, c’est se préparer à mourir dans son lit. Mais Cavailles, au moment même où il faisait tout ce qu’on peut

faire quand on veut mourir au combat, composait une logique. Il a donné ainsi sa morale, sans avoir à la rédiger.” Jean Cavailles, philosophe des mathématiques et spinoziste convaincu, a été co-fondateur du mouvement Libération et du réseau Cohors. Arrêté par la police française en août 1942, évadé en décembre, arrêté une nouvelle fois par le contre-espionnage allemand en août 1943, il a été fusillé en février 1944.

Publié par Allia en 1996. 64 p. 2^e éd.

LES SOURCES DU BOUDDHISME À L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE

ANONYME : *La Voie suprême selon le yoga tibétain* (XII^e siècle)

“Pour un intellect supérieur, la meilleure chose est de comprendre pleinement et le sujet de la connaissance, l’objet de la connaissance et l’acte de connaître sont indissociables.” Ce traité a été compilé par le successeur direct de Milarepa, le guru tibétain Dvaggio-Lharje, également nommé Gampopa, né croit-on en 1077 et mort en 1152.

Sous la forme de brefs chapitres, l’ouvrage offre la quintessence de l’enseignement bouddhique : les dix causes de regret, les dix choses à accomplir, les dix choses à éviter, les dix marques d’un homme supérieur, les dix ressemblances trompeuses, etc. On retrouve ici les mêmes préceptes et les mêmes avertissements que nous ont légués d’autres traditions, et il n’est pas excessif de considérer cet ouvrage comme une introduction générale à une démarche spirituelle universelle.

Publié par Allia en 2005. 112 p.

SYLVAIN LÉVI : *Génie de l’Inde* (1895)

“Un préjugé trop répandu dénie à l’Inde le sentiment de l’histoire, et les beaux esprits n’ont pas manqué d’explications subtiles ou profondes pour résoudre ce mystère de l’âme indienne. On nous a montré ce peuple de philosophes

étourdi par le vertige de l'infini et du néant, hautement dédaigneux des contingences, grisée de pessimisme, indifférent aux phénomènes éphémères et illusoirs. La réalité ne répond guère à ces magnifiques spéculations."

Ce texte est la leçon inaugurale de Sylvain Lévi au Collège de France le 16 janvier 1895. En quelques pages, Lévi s'élève contre le préjugé occidental qui dénie à l'Inde "le sentiment de l'histoire". Aux "beaux esprits" qui ne voient en cette culture que spéculations "sur l'infini et le néant", il oppose le démenti de l'épigraphie et de l'archéologie qui inscrivent l'Inde dans le monde historique. Il appelle alors les indianistes à œuvrer pour la reconstruction du passé prestigieux du "génie de l'Inde". Ce texte offre, en une langue élégante et limpide, une double leçon d'histoire. Historien de l'Inde et du bouddhisme, directeur d'études à l'École pratique des hautes études et professeur au Collège de France, Sylvain Lévi (1863-1935) fut, en France, le maître des études indiennes. Ses travaux sur le sacrifice ont nourri les recherches de sociologie de la religion de l'école durkheimienne, ceux de Marcel Mauss en particulier, qui fut son élève. Ayant mené plusieurs longs séjours en Inde et au Japon, ami de Rabindranath Tagore, il fut aussi l'un des grands universitaires juifs de son temps, engagé, dès avant l'Affaire Dreyfus, auprès de l'Alliance israélite universelle qu'il présida de 1920 à 1935. Publié par Allia en 2008. Édition établie par Roland Lardinois. 95 p.

SOURCES ET HISTOIRE DU JUDAÏSME

ARSÈNE DARMESTETER : *Le Talmud* (1888)

"Rien n'égale l'importance du Talmud, si ce n'est l'ignorance où l'on est à son égard. On sait vaguement que c'est une œuvre immense, étrange, bizarre encore, où l'on voit amassées, dans l'incohérence du plus complet désordre, toutes sortes de connaissances plus ou moins exactes, de

rêveries et de fables. Mais on ne s'est pas dit que c'est un fait humain dont la genèse et le développement sont humains et peuvent être ramenés à des lois, et qu'ainsi il a droit à l'analyse scientifique."

Les travaux linguistiques d'Arsène Darmesteter (1846-1888), en particulier *La Vie des mots* et son *Dictionnaire historique* ont laissé dans l'ombre son exceptionnelle contribution à la science du judaïsme. Cet essai de jeunesse, d'une clarté et d'une érudition sans égales, étudie la genèse et la structure du Talmud dans un esprit critique qui n'est jamais dénigrant. Il constitue l'une des meilleures introductions à la lecture de cette œuvre.

Publié par Allia en 1991. Préface de Moshé Catane. 144 p. 4^e éd.

YOSEF HAYIM YERUSHALMI : *Serviteurs des rois et non serviteurs des serviteurs* (1993)

"La conclusion la plus importante qui puisse se tirer de notre survol historique de ce que j'appelle 'l'Alliance royale' est que rien, dans l'expérience historique des Juifs, ne les avait préparés intellectuellement ni psychologiquement à ce qui s'abattit sur eux de 1940 à 1945."

Cet ouvrage expose de manière claire et concise l'histoire politique des Juifs, dont l'auteur prospecte les épisodes importants : les époques hellénistique, romaine, chrétienne et marrane. Mais il se penche également sur la période d'assimilation des Juifs en Europe, entre le XVI^e et le XX^e siècle, sans manquer d'évoquer l'abomination de la Shoah. Il rend en outre compte de la tendance itérative du peuple juif de la diaspora à créer des alliances avec les hauts rangs de la souveraineté. C'est une approche nouvelle du judaïsme, qui permet une compréhension par l'Histoire des tribulations de ce peuple ancien. Auteur de *De la cour d'Espagne au ghetto italien* et de *Zakhor*, Yosef Hayim Yerushalmi (1932-2009) demeure le principal chercheur de l'Histoire juive. Publié par Allia en 2011. Traduit de l'anglais par Éric Vigne. 80 p.

RAPPORTS RELATIFS À L'ÉTAT DU MONDE

ANONYME : *Rapport secret du Pentagone sur le changement climatique* (2003)

“Il semble donc que les questions à poser sont : Quand cela va-t-il se produire ? Quels en seront les impacts ? Et comment pouvons-nous nous y préparer du mieux possible ? Plutôt que : Cela va-t-il réellement arriver ?”

Si tout le monde s'accorde aujourd'hui à reconnaître la réalité du changement climatique en cours, les avis divergent sur son ampleur et ses conséquences. Le département de la Défense du Pentagone a commandé ce rapport afin de prévoir l'impact d'un changement climatique brutal sur la sécurité des États-Unis. Or les conclusions en sont si alarmantes que les plus hautes autorités ont tout fait pour l'étouffer. Ce rapport envisage un brusque refroidissement du climat, qui ferait suite à des années de réchauffement croissant. Avec une implacable logique, il ébauche un scénario détaillé et réaliste des conséquences géopolitiques de ce changement abrupt sur trente ans : engloutissement de certaines villes européennes suite à la montée des eaux, développement des conflits sur toute la planète dus au déplacement des populations et à la raréfaction de l'eau potable, famines, émeutes généralisées, etc. “Imaginer l'inimaginable” afin de s'y préparer, tel est le but de ce document.

Publié par Allia en 2006. Traduit de l'anglais par Arnaud Pouillot. 80 p.

DUNCAN CAMPBELL : *Surveillance électronique planétaire* (2000)

“Il existe des systèmes globaux qui permettent d'accéder, d'intercepter et de traiter toutes les formes de communication modernes et importantes, avec très peu d'exception.” Échelon, le système de surveillance électronique mis en place par les Américains, et qui fait appel aux technologies les plus avancées, est un élément crucial du réseau mondial qui permet d'espionner toutes les communications,

privées ou commerciales, à l'échelle planétaire. Sous couvert de “lutte contre le terrorisme”, conversations téléphoniques, fax, e-mails, sont interceptés et analysés à des fins économiques et politiques. Voilà ce que révèle, documents à l'appui, le rapport de Duncan Campbell rédigé pour le Parlement européen et dont la présentation a suscité l'ouverture d'une enquête internationale, confiée à la DST. C'est ce rapport explosif qui est ici rendu public pour la première fois.

Publié par Allia en 2000. Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 176 p. 5^e éd.

JAMIE LINCOLN KITMAN : *L'Histoire secrète du plomb* (2000)

“L'histoire vraie de l'essence plombée, une entreprise commerciale triste et sordide, rejoindrait tranquillement et sans faire de bruit les oubliettes de l'Histoire si on laissait les capitaines d'industrie en faire à leur guise. Mais l'heure est venue de raconter cette histoire.”

Cette grande enquête dont la publication en 2000 a fait sensation explique pourquoi Los Angeles est enfouie sous le smog, comment la seconde révolution industrielle a entretenu des liens durables avec l'Allemagne nazie et quels buts poursuivent les industriels qui empoisonnent la planète, en parfaite connaissance de cause. En remontant aux années dix, avec la naissance de l'industrie automobile, Kitman relate à la façon d'un récit policier l'histoire des manigances des grands groupes automobiles, en particulier Du Pont et la General Motors, pour imposer le plomb comme additif à l'essence, alors que ses effets nocifs furent très tôt connus. Intrigues, dissimulations, ententes secrètes, pressions, chantages, procès se succèdent tout au long du siècle pour vendre ce poison puis tenter de dissimuler au public sa dangerosité pour l'homme et l'environnement. Kitman laisse parler les faits et révèle un aspect largement ignoré des dangers que l'industrie moderne fait peser sur la planète.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'anglais par Arnaud Pouillot. 160 p.

de l'art, son histoire et sa force de contestation

SOURCE DE L'HISTOIRE DE L'ART

JOHANN JOACHIM WINCKELMANN : *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* (1755)

“Une noble simplicité et une grandeur tranquille, tant dans l'attitude que dans l'expression, voilà en définitive le trait général qui distingue par excellence les chefs-d'œuvre grecs. De même qu'en son fond la mer demeure toujours calme, si furieuse qu'en soit la surface, de même l'expression des effigies grecques, quelle que soit la passion qui les agite, fait paraître une âme grande et toujours égale.”

Parues en 1755, ces pensées exposent pour la première fois de manière claire et complète ce qui peut être considéré comme l'essence même de l'art grec, et les influences de ce dernier sur la formation du goût et de l'idéal artistique de l'époque classique. Winckelmann recommande aux artistes de chercher le bon goût “directement aux sources”. Dès le XVIII^e siècle, ce texte fut traduit dans les principales langues européennes et exerça une grande influence sur la naissance du néo-classicisme. Né en 1717 en Prusse et mort assassiné à Trieste en 1768, Winckelmann est considéré comme le fondateur de l'archéologie. À partir de la plastique gréco-romaine il définit un idéal d'humanité dans l'équilibre harmonieux du corps et de l'âme. Pour lui, l'Antiquité n'est plus seulement une affaire d'érudition, mais une référence pour l'élaboration d'une connaissance esthétique réelle.

Publié par Allia en 2005. Traduit de l'allemand par Laure Cahen-Maurel. 96 p.

REDÉCOUVERTE DU MOYEN ÂGE
AU XIX^e SIÈCLE

PAILLOT DE MONTABERT : *Dissertation sur les peintures du Moyen Âge* (1812)

“Vers le XVI^e siècle, la peinture, qui venait de gagner en imitation et en exécution, avait réellement perdu en dignité, en naïveté et en beauté.”

Parue en 1812 et jamais rééditée depuis, cette *Dissertation* marque une étape importante de l’histoire de l’art : c’est le point de départ de la réévaluation du Moyen Âge en peinture et de ceux que l’on appellera les “primitifs”. Jacques-Nicolas Paillet de Montabert est né en 1771 et mort en 1849. Peintre lui-même, il fut l’élève de David et exposa plusieurs fois entre 1802 et 1817. Mais il laissa également une œuvre d’historien de l’art. Remontant à l’Antiquité grecque et aussi à l’Égypte, Paillet rappelle que la peinture n’a pas commencé avec la Renaissance, comme le croient trop de modernes. Sa *Dissertation* aide à comprendre le devenir jamais linéaire de la peinture : les œuvres et le regard sur les œuvres appartiennent à une histoire ouverte, qui revient sur elle-même et cherche à penser les enchaînements et les ruptures, les oublis et les retours dans un art en mouvement. Publié par Allia en 2002. 80 p.

EXCITER L’IMAGINATION :
L’ŒUVRE DE KUBIN

ALFRED KUBIN : *Le Cabinet de curiosités* (1925-1932)

“Quand l’imagination excitée se fixe sur une chimère, celle-ci finit par se matérialiser tôt ou tard.”

L’œuvre littéraire de Kubin, plus connu comme peintre et dessinateur dans la lignée de Füssli, Goya ou Munch, se compose du roman *L’Autre Côté* et des nouvelles du *Cabinet de curiosités*, également illustrées de ses dessins. Inédites en français, ces histoires au contenu inquiétant,

parfois ésotérique, témoignent d’une même invention et d’un même sens de l’humour noir que *L’Autre Côté*.

“Je suis l’organisateur de l’incertain, du tremblant, de la pénombre, de l’onirique”, écrivait Kubin (1877-1959).

Publié par Allia en 1998. Traduit de l’allemand et suivi de *Le Cabinet du docteur Kubin* par Christophe David. 96 p. 2^e éd.

ALFRED KUBIN : *Le Travail du dessinateur* (1921-1949)

“Le dessinateur se réjouit de la simplicité merveilleuse de son art, qui lui permet de se contenter d’une plume, d’encre de chine et de papier. Il invente ses créatures, imagine et justifie des choses impossibles. Discipliné, il éduque pendant des années son œil, sa main et son caractère jusqu’à ce qu’il conçoive progressivement cette grâce et cette innocence céleste qui peuvent tout faire comprendre avec quasiment rien.” Cet ouvrage rassemble tous les écrits que Kubin a consacrés au dessin. Jamais peut-être avant lui on n’avait accordé pareille place à cet art, traditionnellement tenu pour mineur. Kubin s’y révèle non pas “moderne”, mais plutôt d’une éternelle inactualité, tant sa singularité esthétique, laquelle se confond avec la quête d’un fondement métaphysique du dessin, semble défier les modes et le temps.

Publié par Allia en 1999. Traduit de l’allemand et suivi de *Le Parti pris du dessin* par Christophe David. 144 p. 3^e éd.

ALFRED KUBIN : *Ma vie* (1911-1952)

“Par le biais de cette autobiographie, et à vrai dire grâce à elle, je crois avoir répondu, dans la mesure du possible, à une question que l’on m’a souvent posée : ‘Comment en étais-je arrivé à faire de pareilles choses ?’ Je crois surtout avoir montré suffisamment clairement qu’au fond, c’était une seule et même force qui m’avait poussé, dans mon enfance, vers le rêve et plus tard dans les frasques stupides, puis dans la maladie et finalement vers l’art.”

Véritable *work in progress*, la rédaction de cette autobiographie fut reprise et complétée par sept fois, de 1911 jusqu’en 1952. Son écriture lui permit d’exorciser les

terribles crises mentales qui le menèrent à plusieurs reprises au bord de la folie. Kubin ne cesse de s'interroger sur sa création, ce qui l'amène notamment à faire le point sur ses relations avec différents artistes du XX^e siècle. Publié par Allia en 2000. Traduit de l'allemand par Christophe David. 160 p. 2^e éd.

L'AMBIGUÏTÉ COMME FIGURE IDÉALE DE L'ART

JOSÉPHIN PÉLADAN : *De l'androgynie* (1891)
 “Comme l'art ne doit représenter que des héros ou des héroïnes, des allégories ou des personnifications, il n'y a pas d'autre mode d'héroïser que masculiniser les muses et de féminiser les dieux : la proportion qu'on apporte à cette mixture est indicible puisqu'elle constitue le génie.”
 Complexe et fascinante, la figure de l'androgynie traverse l'histoire de l'art et des civilisations. En Égypte, elle s'incarne dans le sphinx, soit dans l'énigme. En Grèce, elle devient idéal de beauté. Lors de l'avènement de la chrétienté, elle resurgit dans le personnage au sexe indéterminé de l'ange. En procédant à la synthèse plastique des sexes, l'artiste sublime la figure humaine. Pour Péladan, la beauté n'a pas de sexe. Paru en 1891, au moment où triomphe le symbolisme, ce texte anticipe sur la modernité artistique et entre en résonance avec l'idéal de l'unité recherché aujourd'hui par les figures du travestissement : il ne s'agit pas seulement d'adopter un autre sexe mais de s'inventer différemment, de créer l'idéal d'un troisième sexe. Personnage pittoresque, Joséphin Péladan (1859-1918) fut familier de l'ordre cabalistique des Rose-Croix, dont il forma rapidement un groupe dissident, très imprégné par le catholicisme. Fasciné par le mythe et obsédé par le Beau, il écrivit de nombreux traités d'initiation, des articles de critique d'art et de littérature, ainsi que des tragédies en prose. Publié par Allia en 2010. 96 p.

L'ARTISTE COMME FIGURE SACRIFICIELLE

GEORGES BATAILLE : *La Mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh* (1930)

“Il est permis de douter que même les plus furieux de ceux qui se sont jamais déchirés et mutilés au milieu des cris et des coups de tambour aient abusé de cette merveilleuse liberté autant que l'a fait Vincent Van Gogh : allant porter l'oreille qu'il venait de trancher précisément dans le lieu qui répugne le plus à la bonne société.”

À l'origine de cet essai, un fait divers : au Père-Lachaise, un certain Gaston F., après avoir fixé le soleil, “reçut de ses rayons l'ordre impératif de se trancher un doigt”. Ce qu'il fit, avec les dents. À partir de ce cas, Bataille étudie le geste de Van Gogh se tranchant l'oreille, qu'il éclaire par l'analyse de son œuvre et la comparaison avec les rituels sacrificiels d'automutilation des sociétés primitives. Au-delà de la réflexion sur l'œuvre et la vie de Van Gogh, qui préfigure le texte d'Antonin Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société*, apparaissent certains des thèmes fondamentaux qui ont nourri l'œuvre de Bataille. En annexe, nous reproduisons le compte rendu des Annales médico-psychologiques qui étudie le cas de Gaston F. Après avoir traversé le surréalisme, Bataille a collaboré aux revues *Documents* et *La Critique sociale*. Il a fondé en 1937, avec Leiris et Caillois, le Collège de sociologie puis, après la guerre, la revue *Critique*. Ses écrits (*Histoire de l'œil*, *L'Expérience intérieure*, *La Littérature et le mal*, *L'Érotisme*...) font voler en éclats les frontières traditionnelles entre philosophie, poésie, roman, pornographie, méditation religieuse, confession. Ses thèses sur la notion de “dépense”, d’“excès”, de “sacré” constituent, encore aujourd'hui, une source d'inspiration pour les penseurs contemporains.

Publié par Allia en 2006. 64 p.

ANNÉES 1910 : L'EXPÉRIMENTATION

LUIGI RUSSOLO : *L'Art des bruits* (1913)

“Pouah ! Sortons vite, car je ne puis guère réprimer trop longtemps mon désir fou de créer enfin une véritable réalité musicale en distribuant à droite et à gauche de belles gifles sonores, enjambant et culbutant violons et pianos, contrebasses et orgues gémissantes ! Sortons !”

Ce “Manifeste futuriste” impressionne par son anticipation des nouvelles formes de musique qui règnent aujourd’hui : partant du principe que les sons purs ont fait leur temps, il affirme que la musique nouvelle devra régler harmoniquement et rythmiquement des bruits très variés. Luigi Russolo est né à Venise en 1885. Membre du mouvement futuriste, il se consacre à la peinture, avant d’entreprendre de révolutionner la musique. En 1914, il donne son premier concert, accompagné de 18 bruiteurs, qui déclenche une émeute. Il se produit ensuite à Londres et à Paris, où Stravinsky, Ravel et Honneger viennent l’écouter. Il poursuit ses recherches et crée successivement le *rumarmonio*, sorte d’harmonium que Varèse présente en 1929, ou encore le “Russolo-phone”. Il meurt en 1947. Peu connu de son vivant, Russolo est aujourd’hui considéré comme le précurseur de la musique électronique. John Cage, Pierre Schaeffer ou Pierre Henry notamment lui ont rendu hommage. Publié par Allia en 2003. Traduit de l’italien. 48 p. 3^e éd.

VICTOR CHKLOVSKI : *L'Art comme procédé* (1917)

“L’art est de la pensée au moyen d’images.” Dans ce texte fondamental du “formalisme” russe, Chklovski récuse la dichotomie de la forme et du fond. Renversant l’idée soutenue notamment par le mouvement symboliste selon laquelle “l’art est avant tout créateur de symboles”, il distingue deux types de langage, le prosaïque et le poétique. Le premier implique un processus de reconnaissance par schématisation, codification permise par l’usage des symboles. De celui-ci découle une forme d’aliénation, inhérente

à toute pratique routinière, dont la fonction est l’usage quotidien et économique. Ainsi Chklovski s’insurge : “Si toute la vie complexe de bien des gens s’écoule inconsciemment, c’est comme si cette vie n’avait pas lieu.” Pour éviter cet écueil, il introduit la notion d’*étrangisation* et développe l’idée de l’art comme procédé de lutte contre l’usure des mots et l’automatisation. Ce procédé consiste à évoquer une chose en parlant d’une autre et oblige le lecteur à découvrir et redécouvrir une idée connue par l’attention portée à des images lui correspondant. Ainsi, il fait place à un langage subversif et offre une vision complexe et désaliénée des pratiques d’écriture. Publié par Allia en 2008. Traduit du russe et annoté par Régis Gayraud. 64 p.

ANNÉES 1920 : LE CONSTRUCTIVISME

KAREL TEIGE : *Liquidation de l'art* (1924-1928)

“Et l’art est le manuscrit immédiat de la vie.”

Liquidation de l’art contient les premiers écrits de Karel Teige et jette les bases théoriques d’une nouvelle création où “le nouvel art ne sera plus l’art”. En témoignent les reproductions nombreuses et étonnantes qui émaillent ces textes et illustrent parfaitement l’alliance, à première vue incongrue, entre poétisme et constructivisme. Personnage central pour la compréhension de l’avant-garde internationale de l’entre-deux-guerres, Karel Teige (1900-1951), par ailleurs auteur de remarquables collages et enseignant au Bauhaus, fonde en 1920 le groupe Devetsil, qui manifeste son refus du traditionalisme, de l’académisme et du décorativisme, notamment à travers les almanachs *Devetsil* (1922) et *Zivot II* (1923). En 1923, il invente avec le poète Nezval le poétisme, une synthèse hédoniste des différents mouvements progressistes. De 1928 à 1931, il rédige sa propre revue, *ReD*, qui sert de tribune au constructivisme international. Né à Prague en 1900, il y succombera à un infarctus en 1951.

Publié par Allia en 2009. Traduit du tchèque et présenté par Sonia de Puineuf. Image de couverture : Karel Teige. 144 p.

LA RÉVOLUTION DES TECHNIQUES ET SON IMPACT

WALTER BENJAMIN : *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1935)

“À la plus parfaite reproduction il manquera toujours une chose : le *hic et nunc* de l'œuvre d'art – l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve. C'est cette existence unique pourtant, et elle seule, qui, aussi longtemps qu'elle dure, subit le travail de l'histoire.”

Cet essai annonce, dès son titre, le tournant opéré par la modernité : Benjamin montre dans cet essai lumineux que l'avènement de la photographie, puis du cinéma, n'est pas l'apparition d'une simple technique nouvelle, mais qu'il bouleverse de fond en comble le statut de l'œuvre d'art, en lui ôtant ce que Benjamin nomme son “aura”. Benjamin met au jour les conséquences immenses de cette révolution, bien au-delà de la sphère artistique, dans tout le champ social et politique. Un texte fondamental, dont les échos ne cessent de se prolonger dans les réflexions les plus contemporaines.

Publié par Allia en 2003. Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac. 80 p. 8^e éd.

CRITIQUE DE LA MARCHANDISATION DE L'ART

THEODOR W. ADORNO : *Le Caractère fétiche dans la musique* (1938)

“L'ensemble de la vie musicale contemporaine est dominé par la forme de la marchandise : les derniers vestiges pré-capitalistes ont disparu. La musique, à laquelle on accorde

avec générosité tous les attributs des choses éthérées et sublimes, sert essentiellement à la publicité des marchandises que l'on doit précisément acquérir pour pouvoir écouter de la musique.”

Malgré sa relative brièveté, *Sur le caractère fétiche de la musique et la régression de l'écoute* est l'un des textes d'Adorno auquel son auteur attachait le plus d'importance. Toutes ses thèses sur le processus moderne qui fait de l'art une simple marchandise se trouvent contenues ici, appliquées à la musique, domaine auquel il tenait particulièrement. Un texte dérangent, parfois provocateur, au croisement de la philosophie, la sociologie et la musicologie.

Publié par Allia en 1995. Traduit de l'allemand par Christophe David. 96 p. 3^e éd.

KAREL TEIGE : *Le Marché de l'art* (1935)

“La commercialisation de l'art est la preuve du mépris que la bourgeoisie montre à l'égard des valeurs spirituelles, tant que celles-ci ne produisent pas d'argent. Les seuls critères et d'ailleurs les plus convaincants pour juger de nos jours de la qualité de l'art sont : le nombre d'exemplaires vendus d'un livre, les prix aux enchères, les offres des amateurs et des collectionneurs, les places remplies au théâtre et d'autres critères analogues, d'ordre quantitatif et pécuniaire. La critique cède la place à la publicité, la chronique dans les journaux se transforme en annonce commerciale, la spéculation habile du trafiquant se substitue à l'appréciation spirituelle des valeurs artistiques.” *Le Marché de l'art* analyse le processus de commercialisation de l'art dans les sociétés modernes. Proche des surréalistes français, dont il partage les idées révolutionnaires, Teige en a aussi la virulence de ton. Ses commentaires sur la vie artistique restent plus que jamais d'actualité.

Publié par Allia en 2000. Traduit du tchèque par Manuela Gherghel. 128 p. 2^e éd.

HERMANN BROCH : *Quelques remarques à propos du kitsch* (1950)

“En outre, je ne parle pas véritablement de l’art, mais d’une attitude de vie déterminée. Car l’art kitsch ne saurait naître ni subsister s’il n’existait pas l’homme du kitsch, qui aime celui-ci, qui comme producteur veut en fabriquer et comme consommateur est prêt à en acheter et même à le payer un bon prix.”

Quelques remarques à propos du kitsch est le texte d’une conférence que Broch prononça aux États-Unis en 1950. Pour Broch, cette esthétique qui touche aussi bien la littérature ou la musique que l’architecture, et qui privilégie l’effet “tape-à-l’œil”, est essentiellement liée à des bouleversements sociaux ; son triomphe correspond à l’apparition d’un nouveau spectateur des œuvres d’art. Avec malice, finesse et une immense érudition, Broch va débusquer le kitsch là où on ne s’attendrait pas à le trouver et donne *a contrario* cette définition de l’œuvre d’art authentique : “elle éblouit l’homme jusqu’à le rendre aveugle et elle lui donne la vue”.

Publié par Allia en 2001. Traduit de l’allemand par Albert Kohn. 48 p.

L’ANALYSE MONOGRAPHIQUE : UN ESSAI PLUS GÉNÉRAL SUR L’ART

GÜNTHER ANDERS : *George Grosz* (1961)

“Un artiste qui s’entend si bien à reproduire son temps que sa propre image devient pour les époques suivantes celle du monde d’hier n’est pas seulement un élément intéressant de cette époque, mais précisément un fabricant d’histoire, un fabricant du présent même : un homme donc qui mérite d’être distingué comme une figure.”

On ne connaissait pas jusqu’à présent en France les réflexions esthétiques de Günther Anders. Dans ce domaine comme dans les autres, il se montre encore une fois hérétique. Son *George Grosz*, qui n’a rien d’un essai traditionnel

d’historien de l’art, est sans conteste l’étude la plus pénétrante consacrée au peintre berlinois, célèbre pour la cruauté de ses dessins. Les historiens de l’art ont généralement méprisé le travail de Grosz à partir des années trente et de son exil aux États-Unis. Anders dévoile au contraire la profonde unité de cette œuvre marquée par un pessimisme absolu et dont il montre de façon convaincante qu’elle est l’une des plus importantes du siècle. Mais ce texte bref va bien au-delà : ce sont les questions les plus fondamentales de l’art moderne qui sont ici passées au crible de la réflexion iconoclaste d’Anders, celles de la figuration, de la force politique d’une œuvre, du rôle véritablement démiurgique du créateur. Publié par Allia en 2005. Traduit de l’allemand par Catherine Wermester. Illustrations de George Grosz. 96 p.

RÉHABILITATION DE LA JOUISSANCE ESTHÉTIQUE

HANS ROBERT JAUSS : *Petite Apologie de l’expérience esthétique* (1972)

“Ils sont peu nombreux, ceux qui ont le courage de transgresser l’interdit et de se comporter comme l’un des patriarches de ma discipline, Leo Spitzer, qui, un jour, comme un ami le trouvait assis à son bureau et le saluait de ces mots : ‘Tu travailles ?’, eut cette réponse digne d’être méditée : ‘Moi, je travaille ? Mais non, je jouis !’” Dans ce texte issu d’une conférence, Jauss entreprend de réhabiliter la notion de jouissance esthétique, opposée à la notion vulgaire de simple plaisir, et ce contre les attaques des ascètes modernes qui voudraient l’exclure de l’art, conçu comme pure intellectualité. Jauss prend même la jouissance comme objet de réflexion. C’est à ce prix que son expérience peut devenir libératrice et donner naissance à une forme nouvelle de sociabilité. Hans Robert Jauss (1921-1997) est le principal représentant de “l’École de Constance”, dont les travaux concernent principalement la

notion de réception de l'œuvre artistique ou littéraire. Avec Hans Blumenberg, Wolfgang Iser et Clemens Heselhaus, il fonde le groupe "poétique et herméneutique", dont les analyses, mêlant la philosophie, la philologie, la sociologie et l'histoire, renouvellent profondément la critique littéraire et esthétique.

Publié par Allia en 2007. Traduit de l'allemand par Claude Maillard. 80 p.

LE DÉMANTÈLEMENT DU CORPS : FANTASME SURRÉALISTE

HANS BELLMER : *Petite Anatomie de l'image* (1957)

"L'essentiel à retenir du monstrueux dictionnaire des analogies-antagonismes qu'est le dictionnaire de l'image, c'est que tel détail, telle jambe, n'est perceptible, accessible à la mémoire et disponible, bref, n'est réel, que si le désir ne le prend pas fatalement pour une jambe. L'objet identique à lui-même reste sans réalité."

Dans cette *Petite Anatomie de l'inconscient physique ou anatomie de l'image*, Hans Bellmer (1902-1975) s'est analysé lui-même avec une remarquable précision. On connaît peu d'artistes qui ont poussé l'introspection et l'exploration de leur inconscient à ce point de lucidité. Il commente, entre autres, les obsessions qui ont présidé à l'élaboration de la Poupée, les confronte à l'exégèse freudienne de certains jeux de mots et à des expériences d'origine hallucinogène vécues par son ami poète Joë Bousquet. D'abord dessinateur de publicité industrielle, Bellmer est tôt marqué par le dadaïsme berlinois. Suite à un amour contrarié pour sa jeune cousine de seize ans, il se lance dans une entreprise sculpturale très particulière : la Poupée, "une fille artificielle aux multiples possibilités anatomiques capable de rephysiologiser les vertiges de la passion jusqu'à inventer des désirs". Installé à Paris à partir de 1937, ami des surréalistes, son œuvre de dessinateur et d'illustrateur (pour Sade, Apollinaire ou Bataille) est vouée à un érotisme

exalté. Sa finesse et sa précision d'exécution lui permettent de plier les corps à tous les fantasmes de son voyeurisme, enrichis par des procédés surréalistes d'association de formes, tout détail anatomique est transformé en objet de désir.

Publié par Allia en 2002. L'ouvrage est illustré de 9 dessins érotiques de l'auteur. 80 p. Illustrations. 4^e éd.

ANNÉES 1950 : CONTRE LE STYLE

PIERO MANZONI : *Contre rien* (1956)

"Que se vérifient de nouvelles conditions et que se posent de nouveaux problèmes, cela implique, outre la nécessité de nouvelles solutions, de nouvelles méthodes et de nouvelles mesures ; on ne s'arrache pas à la terre en courant ou en sautant ; il faut des ailes ; des modifications ne suffisent pas, la transformation doit être intégrale."

Contre rien rassemble tous les manifestes écrits par Piero Manzoni : *Pour une peinture organique*, *Contre le style* ou encore *Manifeste contre rien pour l'exposition internationale de rien*. La virulence de ces textes provocateurs est digne des manifestes dadaïstes : en réaction contre l'abstraction froide et géométrique, Manzoni et ses amis – Baj, Sordini – prônent un art qui soit toujours "autre", constamment changeant et imprévisible. Né en 1933 près de Crémone, Piero Manzoni est une figure importante de l'art moderne. D'abord proche des "artistes nucléaires" comme Enrico Baj, il radicalise rapidement sa démarche, avec les *Achromes*, qui anticipent l'art minimal, puis avec une série de manifestations toujours plus outrageuses qui culminent avec ses fameuses "merdes d'artiste", vendues au prix de l'or. Toutes ces provocations ne sont que l'aspect extérieur d'une réflexion et d'une pratique visant à abolir la différence entre l'art et la vie. "Être est tout ce qui compte". Il meurt à Milan en 1963, âgé de trente ans.

Publié par Allia en 2002. Textes réunis et traduits de l'italien par Martina Cardelli et Danielle Orhan. 80 p.

INDEX DES AUTEURS

- ADORNO, Theodor W., 130, 163
 AL-FÂRÂBÎ, 93, 94
 AL-KINDI, 93
 ALLEAU, René, 98
 ANDERS, Günther, 43, 165
 ANTON, Joanne, 44
 ARAGON, Louis, 6
 ARENDT, Hannah, 113
 ARÉTIN, Pierre, 7, 8
 ARISTOTE, 96
 AURIOL, Pierre, 32
 AVILA, Thérèse d', 11
 BATAILLE, Georges, 159
 BAZLEN, Roberto, 117
 BALZAC, Honoré de, 80
 BÉGOUT, Bruce, 63, 79, 119
 BELLMER, Hans, 166
 BENJAMIN, Walter, 116, 162
 BENYAHYA, Olivier, 46
 BERNSTEIN, Michèle, 47
 BERRÉBY, Gérard, 26
 BESPALOFF, Rachel, 61
 BESSIS, David, 20, 84
 BILLETER, Jean François, 91, 92,
 139
 BLOCH, Marc, 145
 BLOK, Alexandre, 23
 BOSCH, David, 17
 BOSSUET, Jacques-Bénigne, 21
 BOULLIER, Grégoire, 48, 49
 BOUNAN, Michel, 62, 134, 139-
 141, 146, 148
 BROCH, Hermann, 164
 BROWNE, Thomas, 86
 BRUNO, Giordano, 99, 100
 BUENO, Tina, 84
 BYRON, Lord, 21
 CAMILLO, Giulio, 100
 CAMPANA, Dino, 24
 CAMPBELL, Duncan, 152
 CANGUILHEM, Georges, 148
 CASANOVA, Giacomo, 33-35
 CHAUVIER, Éric, 51, 52
 CHKLOVSKI, Victor, 160
 CHOMSKY, Noam, 138
 CLAIRVAUX, Bernard de, 10
 CLERC, Thomas, 62
 COBB, Richard, 117
 COCTEAU, Jean, 55
 COHN, Nik, 41, 42
 COLERIDGE, Samuel Taylor, 36
 COLERUS, 104
 CORRA, Bruno, 71
 CUSTINE, Astolphe de, 123
 CYBER TRASH CRITIC, 134
 DARMESTETER, Arsène, 150
 DAVIS, Mike, 118
 DEBENEDETTI, Giacomo, 146
 DELÉCLUZE, Étienne-Jean, 66
 DE QUINCEY, Thomas, 58
 DONNE, John, 36
 EMERSON, R.W., 110
 ENGELS, Friedrich, 124
 ENZENSBERGER, Hans M., 130
 FAHMY, Mansour, 131
 FICIN, Marsile, 98
 FLORENSKI, Pavel, 58
 FRAPPAT, Hélène, 84, 85

GABEL, Joseph, 132, 133
 GADAMER, Hans-Georg, 129
 GARCÍA LORCA, Federico, 23
 GARIN, Eugenio, 102
 GINNA, Arnaldo, 72
 GOETHE, 67
 HADOT, Pierre, 96, 97
 HAUSMANN, Raoul, 72, 73
 HAWTHORNE, Nathaniel, 26, 27
 HAZLITT, William, 110
 HEISENBERG, Werner, 115
 IDEL, Moshe, 103
 JACK, Ian, 28
 JAKOBSON, Roman, 132
 JAUSS, Hans Robert, 165
 JOHNSON, Samuel, 76
 JOOSTENS, Paul, 74
 JORN, Asger, 13
 KIERKEGAARD, Sören, 111
 KITMAN, Jamie Lincoln, 153
 KLEIN, Pauline, 81
 KOYRÉ, Alexandre, 99, 135, 136
 KUBIN, Alfred, 156, 157
 LA BARBERA, Serge, 53, 54
 LACROIX, Jean-Yves, 49
 LAFARGUE, Paul, 75
 LANDOLFI, Tommaso, 37
 LANDOR, W. S., 109
 LARBAUD, Valéry, 57
 LAROCHE, Hadrien, 46
 LÉGER, Nathalie, 63
 LEOPARDI, Giacomo, 16, 22, 30, 86, 109, 110
 LEQUIER, Jules, 131
 LEVI, Jean, 92
 LÉVI, Sylvain, 149
 LIGNE, Prince de, 35
 LING, Hélène, 80
 LOPE DE VEGA, 12
 LONDON, Jack, 41
 LOUÿS, Pierre, 6
 LOWRY, Malcolm, 54
 LUCAS, 104
 LUCIUS DE PATRAS, 35
 MABILLE, Pierre, 40
 MAÏMONIDE, 95
 MALEVITCH, Kazimir, 77
 MAN RAY, 6
 MANDELSTAM, Ossip, 25
 MANZONI, Piero, 167
 MARCUS, Greil, 43
 MARIN, Claire, 19
 MASCI, Francesco, 141, 142
 MARX, Karl, 123, 124
 MÉDICIS, Lorenzino de, 68
 MELVILLE, Herman, 32, 44
 MESMER, Franz Anton, 105
 MILLER, Henry, 37
 MRÉJEN, Valérie, 82, 83
 MUSIL, Robert, 114
 NIETZSCHE, Friedrich, 126-128
 NORTON CRU, Jean, 145
 NOVALIS, 107
 OUREDNIK, Patrik, 48, 79
 OVERBECK, Franz, 129
 PAILLOT DE MONTABERT, 156
 PANSAERS, Clément, 74, 77
 PAPAIOANNOU, Kostas, 125
 PAULHAN, Jean, 56
 PECHON DE RUBY, 68
 PÉLADAN, Joséphin, 158
 PÉRET, Benjamin, 6

PICABIA, Francis, 73
 POE, Edgar Allan, 31, 38, 77
 PRATO, Dolores, 40
 RABELAIS, François, 67
 RABINOWITZ, H. R., 38
 RAPHAELSON, Samson, 87
 RAVAISSON, Félix, 108
 RIDRIMONT, Denys, 115
 ROHE, Oliver, 45, 71
 ROLLIN, Henri, 147
 ROSSI, Pio, 69
 RUSSELL, Bertrand, 76
 RUSSOLO, Luigi, 160
 RYNER, Han, 112
 SACHS, Nelly, 64
 SAPPHO, 15
 SAVINIO, Alberto, 57, 70
 SCHEFER, Bertrand, 65
 SCHÜTZ, Alfred, 136
 SCHWOB, Marcel, 39, 50, 59
 SHAKESPEARE, William, 16
 SIMMEL, Georg, 113, 116
 SOLMI, Sergio, 61
 SOUVARINE, Boris, 130
 SPINOZA, 103
 SPURLING, Hilary, 78
 STEVENSON, Robert L., 13, 39, 75
 STRARAM, Patrick, 46
 STRAUSS, Leo, 94, 97
 TEIGE, Karel, 161, 163
 TERK, Boris, 29
 THEMERSON, Stefan, 33, 69
 TOCQUEVILLE, Alexis de, 122
 TOLAND, John, 104
 TOLSTOÏ, Tatiana, 88
 TOMASI DI LAMPEDUSA, 59, 60
 TOSCHES, Nick, 15
 UNAMUNO, Miguel de, 55
 VICO, Giambattista, 106
 VIDAL, Jordi, 135, 143
 VIEIRA, Antonio, 121
 VVEDENSKI, Alexandre, 70
 WAIBLINGER, Wilhelm, 65
 WATERS, Lindsay, 143
 WEBER, Max, 137
 WILDE, Oscar, 19, 82
 WINCKELMANN, Johann J., 155
 WINSTANLEY, Gerrard, 121
 WOTLING, Patrick, 128
 YATES, Frances A., 101
 YERUSHALMI, Yosef Hayim, 151
 ZABRANA, Jan, 88

TABLE DES MATIÈRES

I. MORCEAUX DE LITTÉRATURE.....	5
Les érotiques de tous âges sous le manteau.....	5
Les dessous de l'âge classique.....	9
Entre amour divin et amour charnel.....	10
L'épineuse relation entre homme et femme.....	13
Jouissance... en substance.....	14
"L'amour fou", traduit, vilipendé, vécu.....	15
Tatouer la peau et les murs des prisons.....	18
Hors de nos corps.....	19
Suppliques mélancoliques et âmes révoltées.....	21
L'aspiration à l'absolu.....	26
La biographie comme chant d'amour.....	28
La belle échappée.....	30
L'aventure... dans tous les sens.....	33
Allégories, épigrammes et paradoxes.....	35
Humour dans les marges.....	38
Voies et voix de délivrance.....	39
La vie comme un combat de boxe.....	41
L'aveu de découragement : une preuve de courage...43	43
La qualité du refus.....	44
La littérature qui questionne l'histoire.....	45
La littérature... en situation.....	46
Chronique de l'histoire : une tragi-comédie.....	48
La littérature : source de coïncidences avec la vie...48	48
Effets de brouillage, du sens et des mots.....	50
La recherche interrogée par la littérature.....	53
Aveux de liaison intime entre l'auteur et son œuvre...54	54
Le pouvoir de mise en doute de la littérature.....	56
Deux essais littéraires sur l'œuvre de Leopardi.....	57
Littérature et philosophie.....	58
Un roman et des lettres... des journaux de deuil.....	64

Aux abords de la folie.....	65
Divine liqueur.....	67
Du crime comme l'un des beaux-arts.....	68
L'imaginaire futuriste.....	71
Dada joue son va-tout... à tout va.....	72
Ne travaillez jamais.....	75
Les mécanismes du subterfuge.....	77
L'a-utopie.....	79
L'art au crible de la plume.....	80
C'est la vie qui imite l'art.....	82
La littérature graphique.....	84
Le montage cinématographique.....	84
Le témoignage d'amitié comme acte littéraire.....	86
Confidences.....	88
II. PENSÉE PHILOSOPHIQUE.....	91
La pensée chinoise.....	91
Prémices de la pensée de la Renaissance.....	93
Renaissance et hermétisme.....	96
L'âge classique : de nouveaux instruments.....	103
Les lumières : la quête d'une vérité.....	104
Au tournant du XIX ^e siècle.....	107
La notion de liberté au crible de la volonté.....	110
De la biographie : essai de philosophie politique.....	113
Réflexions et contre-réflexions.....	114
Psychogéographie et radiographie des villes.....	116
III. LE CRIBLE DE L'ANALYSE.....	121
Révoltes au XVII ^e siècle.....	121
Les pionniers des grandes réflexions politiques.....	122
Les fondements d'une pensée.....	123

Sources et interprétations de Marx.....	124
Lectures de Nietzsche.....	126
À propos des révolutions du début du XX ^e siècle.....	130
Contre toute réclusion.....	131
Mensonge politique et propagande.....	135
Sociologie de l'autre.....	136
Diverses mises à nu du capitalisme.....	137
Pensée de l'anticipation : la logique marchande.....	139
Critique de la culture.....	141
IV. PIÈCES À CONVICTION.....	145
Révision du front : questions de méthode.....	145
Chronique de l'histoire : témoignage de rescapés.....	146
La manipulation comme procédé de l'histoire.....	147
Morale de la guerre.....	148
Les sources du bouddhisme à l'épreuve de l'histoire.....	149
Sources et histoire du judaïsme.....	150
Rapports relatifs à l'état du monde.....	152
V. DE L'ART, SON HISTOIRE ET SA FORCE DE CONTESTATION.....	121
Source de l'histoire de l'art.....	155
Redécouverte du Moyen Âge au XIX ^e siècle.....	156
Exciter l'imagination : l'œuvre de Kubin.....	156
L'ambiguïté comme figure idéale de l'art.....	158
L'artiste comme figure sacrificielle.....	159
Années 1910 : l'expérimentation.....	160
Années 1920 : le constructivisme.....	161
La révolution des techniques et son impact.....	162
Critique de la marchandisation de l'art.....	162
L'analyse monographique.....	164

176 INVENTAIRE DE LA COLLECTION

Réhabilitation de la jouissance esthétique.....	165
Le démantèlement du corps : fantasme surréaliste.....	166
Années 1950 : contre le style.....	167
INDEX.....	169
TABLE DES MATIÈRES.....	173

ACHEVÉ D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPÉENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALLIA
EN MARS 2011

ISBN : 978-2-84485-397-4
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011